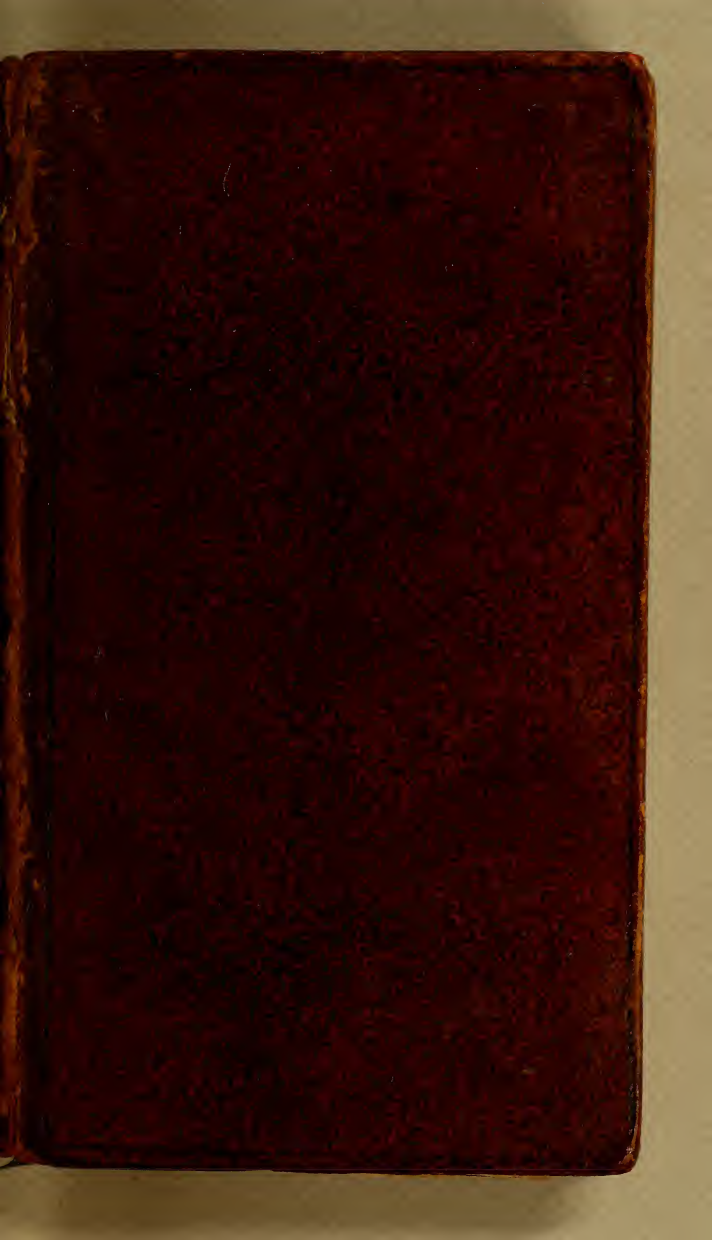
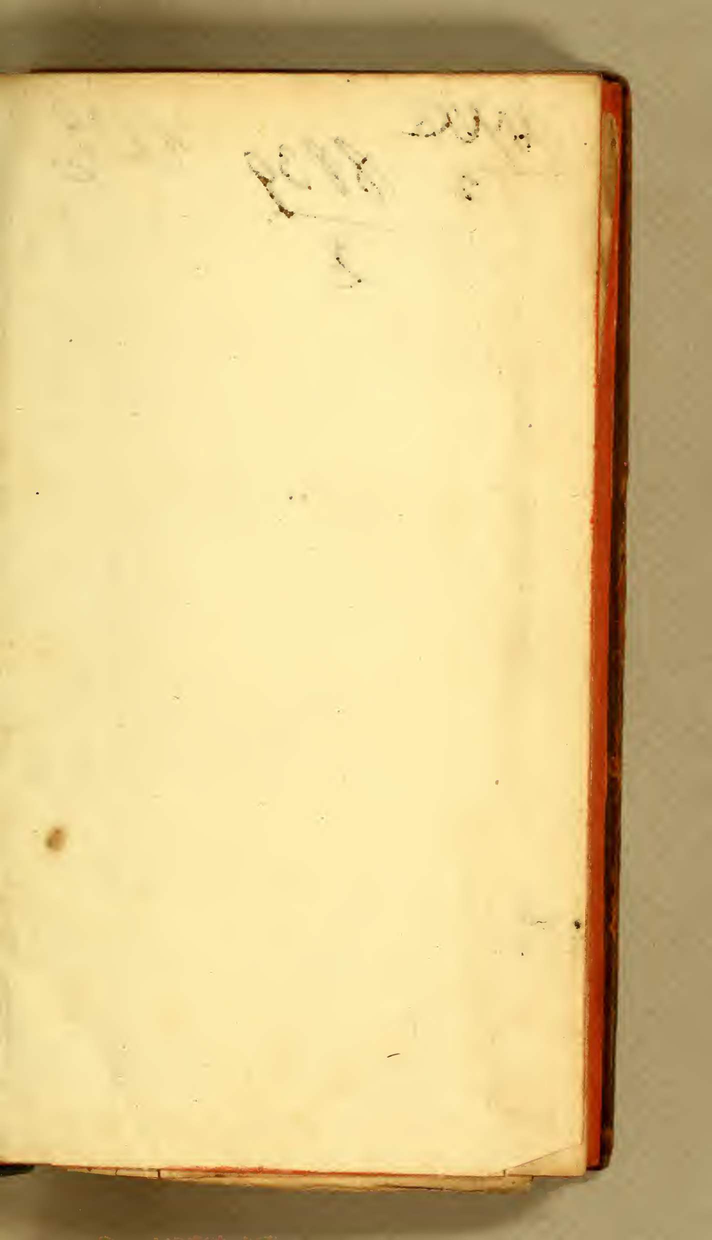



GAUDEO
John Carter Brown.





Richard Warneford

c

SUITE DES VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Relation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations, l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Seconde Edition, revûë, corrigée, & augmentée.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE', vis-à-vis de la Bourse.

M. DCC. XXXXI.

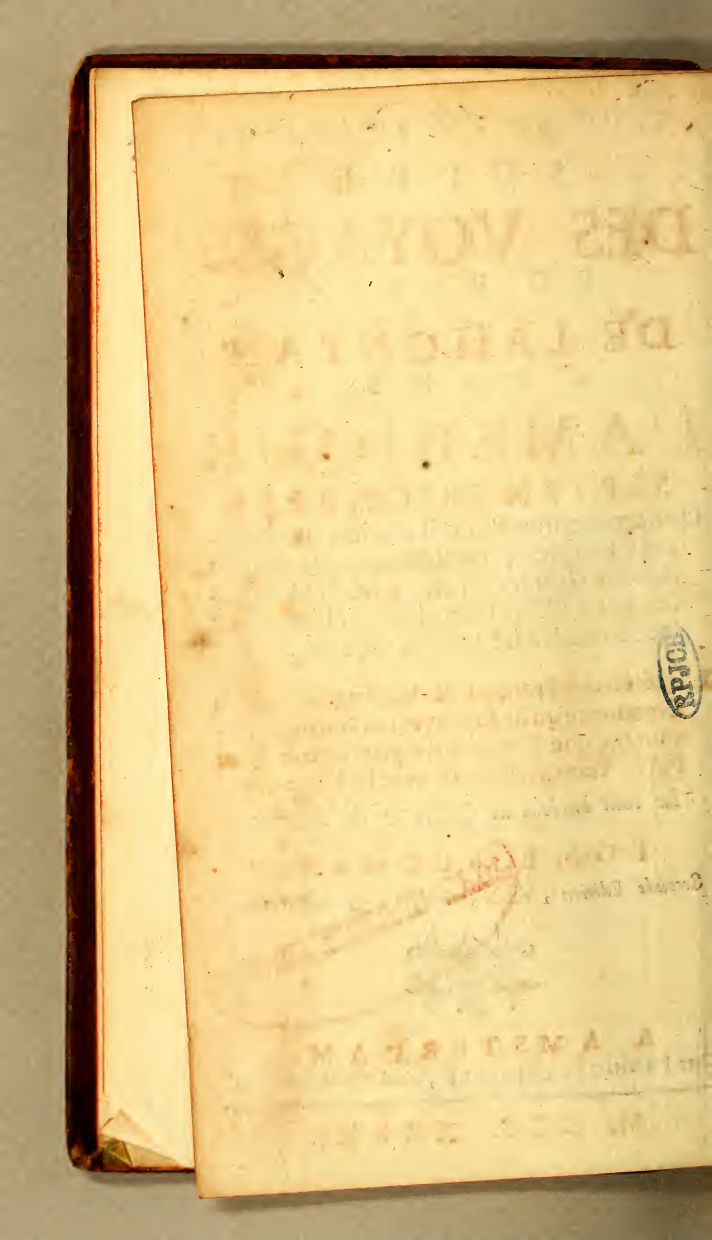


TABLE DES LETTRES DU TOME SECOND.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

TABLE.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LETTRE XXII.

Fin de la Table.


RPJCB



Tome 2. Page 1.
Septentrion
Midy
Occident
Orient
CARTE que les GNACSITARES ont Dessiné sur des peaux de Cerfs m'ayant fait conoistre a 30. minutes pres les latitudes de tous les lieux qui y sont marquées en m'en montrant la partie du Ciel vers la quelle gissent les uns et les autres apres m'en avoir donné les distances par Tazouz qui sont trois grandes Lieües de France selon ma supputation.
CARTE de la RIVIERE LONGUE et de quelques autres qui se dechargent dans le Gd. Fleuve de Missipipi dans le petit espace marqué de ce Fleuve sur cette Carte.
Les petits points qui partent de Missilimakinac, et qui reviennent en suitte par une autre voye marquent la route que j'ay tenu dans mon voyage.
Les fleurs de lis marquées en quelques Rivieres signifient les lieux ou j'ay été sans monter plus avant
Les ✠ marquent les portages d'un lieu a l'autre.
SEPARATION des deux CARTES
PAIS DES MOZEEMLEK
PAIS DES GNACSITARES
Borne de ces
RIVIERE MORTE selon ces quelques Peuples et RIVI. LONGUE selon quelques autres.
PAIS DES ESSANAPES
PAIS DES EOKOROS
Cette Carte se raporte a la Lettre 16eme
Canots des Gnacsitares et des Essanapes.
BATIMENS des TANUGLAUK ou 200. homes peuvent ramer s'ils sont tels que quelques MOZEEMLEK me les ont depeint sur des ecorces d'arbres.
J'estime qu'un tel Batiment doit avoir 130. pieds de longueur de proue a poupe.
Maison des TAHUGLAUK de 80. pas de longueur telles que les Esclaves MOZEEMLEK me les ont depeintes sur des écorces d'Arbres.
1ere face de la Medaille
Medaille des Tahuglahuk d'une espece de Metail de roze, semblable au Cuivre couleur
2me face de la Medaille
Echelle des Lieües des deux Cartes a 20. par Degrez.
GD FLEUVE DE MISSIPI
Deux Villages de Nadouessis
R. du Tombeau
R. aux Boeufs
Isles Minong
Fort Dulhut ou Cama mistigau
Michipicoton R.
LAC SUPERIEUR
Chagouamigon
Sauteurs
Iesuites
MISILIMAKINAK
Franc Hurons Outaouas
Pais de Chasse des amis des François
Kikapous
Malomnis
Outagamis
Ouisconsink R.
Riviere des Puants
LAC DES ILINOIS
Chasse des amis des François
Chasse de Castors des amis des François
Portage Ilinois
Fort de Crevecoeur
Maskouteins
Oyatinons
Riviere des Oumamis
Oumamis de Chegakou
Riviere des Ilinois
R. des Otentas
R. des Missouris
Tamaroa
R. des Osages
Riviere Ouabach



SUITE DES VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN.

LETTRE XVI.

Départ de l'Auteur de Missilimakinac. *Description de la Baye des* Puants, *& de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la* Riviere Longue, *avec la Carte des Pays découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Missilimakinac.



MONSIEUR,

Je suis revenu de ma course, Dieu merci, & vous connoissez suffisamment ma main pour être pleinement convaincu, que

je suis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviére nommée Longue qui se décharge dans le Fleuve de *Missisipi*. J'aurois bien souhaité pouvoir suivre le cours de cette Riviére jusqu'à son origine, mais il s'y rencontroit trop d'obstacles, & il a fallu que la raison l'ait emporté en cela sur le plaisir. Mais c'est déja rester trop long-tems sur le général. En matiére de voyage, vous aimez les détails & les journaux, hé bien j'ai dequoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chasseurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma derniere, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les services que je m'en étois promis. Nos canots étoient neufs & chargez de provisions & de marchandises propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à souhait ; il étoit Nord, & conséquemment en poupe ; aussi fîmes-nous quarante lieuës en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Pouteouatamis* qui est à cette distance de *Missilimakinac*. Plusieurs Isles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye elle a dix lieuës de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt-neuf nous entrâmes dans une petite Riviere assez profonde : elle se dé-

charge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & descend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je séjournai-là trois ou quatre jours. Cette Riviere est bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malominis*. A des noms si bisarres ne prendriez-vous point ces gens-là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer, mais non, car les Jésuites ont aussi là un Convent, & vous sçavez que ces Révérends appartiennent fort aux Rois de la Terre, & qu'ils sont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleteries & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux situez pour ce trafic; car comme c'est le passage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Missisipi*, les Coureurs abordent-là en grand nombre, & enlévent les Marchandises. D'ailleurs le terroir y est admirable, & d'un si bon raport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Féves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reste, vous allez voir que ces Villageois ne sont pas moins bons que leurs terres Quand nous fûmes débarquez, & lorsqu'à peine je commençois à me reposer dans ma cabane, je fus honoré d'une magnifique députation.

C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me ſaluer, & me ſouhaiter la bien venuë. Cette cérémonie ne ſe paſſa pas en belles harangues, ni en complimemens étudiez ; les Sauvages aiment trop le ſolide pour uſer de ces viandes creuſes, & ils ſont trop les Partiſans déclarez de la ſincérité pour ſe plaire à mentir avec éloquence & avec art, ſans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de périodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous régalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choiſi ce genre de ſalutation comme celui qui témoigne plus naturellement l'épanchement du cœur. Quoiqu'il en ſoit, ces Guerriers m'honorérent de deux ſortes de danſes, celle du Calumet & celle du Capitaine. La premiere eſt un ſigne de Paix & d'amitié, l'autre marque l'eſtime & la conſidération, les deux autres Nations m'envoyérent ſucceſſivement la même Ambaſſade ; on y obſerva tout le même cérémonial ; ainſi vous conceverez aiſément, Monſieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces deſagréables danſeurs à mes trouſſes, & je me comparois à ces gens vifs qui ſouffrent mort, & paſſion lorſqu'ils ſont obligez d'entendre juſques à *Amen* l'ennuyeuſe & aſſommante

harangue d'un pédant. Mes réponſes furent courtes, déciſives & ne me fatiguérent pas tant le corps. Je répondis de la bourſe à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques braſſes de tabac de Breſil, ce qui eſt un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de raſſade, ou conterie de Veniſe dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danſes finies, & je me trouvois heureux d'en être quite à ſi bon marché, mais je me mécomptois très-fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaiſance & par curioſité. Je fis porter de la vaiſſelle au Village, vous ſçaurez que c'eſt la coûtume, & que ces bonnes gens ne pouſſent point leur hoſpitalité juſqu'à l'uſtenſil : ſur le midi je me rendis à la ſale des banquets, c'eſt-à-dire, en ſtile Sauvage, dans une Cabane où le dénûment & la ſimplicité brilloient beaucoup. On débuta par ſe dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agiſſoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'égaiſer l'appetit il me fallut s'il vous plaît eſſuyer un Opéra de deux heures. Chaque Guerrier chanta, danſa, pouſſa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exac-

tement toutes les diſſonances de leur impertinente muſique. Je ne deſeſpere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je ſois un peu plus deſoccupé. Après la fin de la mélodie les Eſclaves firent la Scéne que je ſouhaitois, ils aportérent à manger. Nous étions tous dans la poſture des Orientaux, ce qui ne m'accommodit pas beaucoup, & chacun avoit ſa portion devant ſois, peu près comme des Moines dans leurs Réfectoires.

On me ſervit le premier, & vous allez voir par le nombre de mets ſi l'on ne me croyoit pas très-bien partagé d'eſtomac. Outre un copieux boüillon compoſé du ſuc de pluſieurs ſortes de viandes, je pouvois apaiſer la fureur de ma faim ſur trois plats : le premier c'étoit deux poiſſons blancs dans leur naturel, & ſans autre aſſaiſonnement que d'avoir été cuits à l'eau, le ſecond portoit une langue de Chévreüil entourée de cotelétes, le tout boüilli, deux Gelinotes des bois, un pied d'Ours de derriére, & une queuë de Caſtor garniſſoient un ſeul plat de rôti. J'aurois cédé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En récompenſe ils me firent boire d'un ſirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur délicieuſe ; ils m'ont apris comment ils faiſoient ce ſirop, peut-être vous

l'écrirai-je un jour. Le festin dura autant que la danse, deux heures. Mais la Fête ne finissoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce fâcheux redoublement de musique devoit durer jusqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'est que j'étois obligé de chanter comme les autres. Je vous avouë, Monsieur, que je ne me sentis point assez de patience pour soûtenir une si rude corvée. Heureusement il y avoit reméde. Il m'étoit libre de m'adresser à l'un de ces chefs de la Nation qui composoient la troupe *Festinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place sous prétexte que j'avois des affaires. Cela se pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un second sans que l'assemblée s'en formalise. Je ne manquai donc pas à user du privilége. Un pere de famille consentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde, & moi de me tirer au plus vîte de cette cohuë. Il me restoit encore assez à pâtir; car je ne pûs me dispenser de donner les deux jours suivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l''autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous, à l'exception d'une particula-

rité. C'étoient des Castors aussi domestiques & aussi familiers que des chiens : ils vivoient sur leur bonne foi tantôt sur l'eau de la riviere, tantôt dans la Cabane, allant & venant de l'une à l'autre sans se perdre, & même sans s'égarer. Comme cela m'étoit nouveau, je voulus aprofondir la chose, & je demandai aux Sauvages si le Castor pouvoit vivre absolument hors de l'eau ; ils étoient surpris que j'en doutasse ; le Castor peut vivre sur terre tout comme le chien, répondirent-ils ; nous en avons l'éxpérience & nous avons vû de ces bêtes ne point sortir de la Cabane pendant une année, si ce n'étoit pour courir dans le Village. Je ne pus voir cela sans me chagriner contre nos Casuistes. Pourquoi ces mesureurs de peché nous deffendent-ils de manger aux jours maigres des Oyes, des Canards, & des Sarcelles ? Ces Oiseaux pour vivre sur terre n'en sont pas moins amphibies & les naturalistes les mettent dans ce genre-là. Il y avoit déja long-tems que quelques Amériquains m'avoient soûtenu la même affirmative touchant les Castors, mais je crus qu'ils n'étoient pas bien instruis, ou qu'ils vouloient m'en donner à garder. Peut-être aussi entendoient-ils les Castors nommez Terriens qui sont d'une autre espéce que ceux que je vis dans ces Villages. Ces Castors Terriens ne sont nullement amphibies,

c'eſt ce que perſonne ne révoque en doute, ils ſe domicilient ſous terre à la maniére des Rénards ou des Lapins, & il n'y a que la ſoif qui les méne à la Riviere. Nos Sauvages ont une plaiſante imagination touchant ces Terriens. Ils diſent que ce ſont des lâches, des indolens, des pareſſeux qui ne voyant rien faire ſont chaſſez des Cabanes par les Caſtors de la bonne eſpéce. Si vous me demandez ce que c'eſt que la Cabane des Caſtors, je vous dirai par proviſion que c'eſt une demeure très-artiſtement conſtruite par eux-mêmes & laquelle eſt quelquefois aſſez ſpacieuſe pour contenir juſqu'à quatre-vingt de ces induſtrieux animaux; une autrefois vous en aurez davantage là-deſſus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Caſtors bâtards, & ceux de la bonne race, à peu près la même différence que celle que nous mettons entre les Gueſpes & les Abeilles. Les Caſtors laborieux ne peuvent ſouffrir les fainéants Terriens, & ils s'acharnent ſur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux-ci ſont contraints d'abandonner la partie, & de s'éloigner entierement des Etangs, & des Lacs, de la même maniére, & pour la même raiſon que les Gueſpes ſont chaſſées des ruches. Quand à la figure, ces deux ſortes de Caſtors ſont tournez de même. Il eſt vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme ron-

gé ſur le dos & ſur le ventre ; mais cela ne vient pas de nature ; ces animaux gâtent & corrompent ainſi leur belle peau lorſqu'ils entrent dans leurs Palais ſous-terrain, ou quand ils en ſortent.

Au reſte, n'en déplaiſe aux découvreurs de la nature, aux chercheurs de merveilles & de ſecrets ſur les terres de cette divine ouvriere, il n'eſt point vrai que les Caſtors ſe mutillent, & ſe faſſent eunuques pour échaper à la trop preſſante pourſuite des chaſſeurs. Non ces mâles eſtiment plus leur ſexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare eſpéce. Je ne puis même concevoir ſur quel fondement on a bâti une ſi grande chimére. Premierement la matiére qu'il a plû à la ſecte d'Hipocrate de nommer *Caſtoreum* n'eſt pas renfermée dans ces précieuſes & multiplicantes parties elle eſt dans un réceptacle, un véhicule ou une maniére de poche qui eſt ſinguliere à la machine organique de ces animaux & que la nature ſemble n'avoir formée que pour eux. L'uſage que le Caſtor fait de cette matiére, c'eſt de s'en nettoyer & dégager les dents lorſqu'elles ſont pleines de la gomme de quelque arbriſſeau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Caſtoreum* eſt dans les teſticules, comment cet animal pourroit-il les couper ſans ſe déchirer tous les nerfs des aînes auſquels

ils ſont attachez près de l'*os pubis* (trouvez-moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant ſur mes loüanges j'ai perdu la conſéquence que je voulois tirer de ce déchirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon ſcientifique raiſonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres réveurs de naturaliſtès comme lui de nous venir parler de la chaſſe des Caſtors? Avoient-ils puiſé cette connoiſſance dans les méditations du cabinet? s'ils avoient eû la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies, ils auroient ſçû qu'un Caſtor ne s'embaraſſe point du tour du chaſſeur. Vous ſçaurez d'abord que cet animal a la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'Etang où ſa Cabane eſt conſtruite; de plus il a toûjours l'oreille au guet, & ſi-tôt que par le moindre bruit, il ſoupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nâge entre deux eaux juſqu'à ce que n'y ayant plus de danger, il puiſſe rentrer ſûrement chez ſoi. Si cette raiſon ne vous ſemble pas de poids pour les Caſtors Terriens, je vous renvoye à l'*os pubis*. Autre argument péremptoire. Si le Caſtor pour arrêter la pourſuite de l'ennemi faiſoit la ſanglante opération qu'on lui attribuë, la nature lui auroit donné en cela un inſtinct fort imparfait; car quand cet animal n'auroit plus ſon *Caſtoreum* on ne lui feroit pas

là chaſſe avec moins d'ardeur ; le *Caſtoreum* eſt le butin le moins important ; ou plûtôt ce n'eſt rien en comparaiſon de la peau ; celle-ci eſt la proïe dominante & la maîtreſſe piéce de la bête ; ainſi ce pauvre Caſtor pour ſe ſauver de l'avarice du chaſſeur devroit tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jetter ſa peau à la tête ; encore ne ſçais - je après cela ſi cette Barbare & inſatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la diſcution d'un probléme ſi curieux ; vous plaît-il, Monſieur, que je vous trace ici les dimenſions d'un Caſtor, & que je vous en faſſe une peinture Géométrique ? Or écoutez & imaginez-vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Caſtor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queuë ; ſa circonférence eſt de trois pieds huit pouces ; ſa tête a ſept pouces de longueur, & ſix de largeur ; ſa queuë fait bien l'étenduë de quatorze pouces ; elle en a ſix de largeur, & au milieu elle eſt épaiſſe d'un pouce & deux lignes. Cette queuë eſt d'une figure ovale, l'écaille dont elle eſt couverte fait un Exagone irrégulier, & eſt une eſpéce d'Epiderme, c'eſt-à-dire en ſtile d'Anatomie, une petite peau qui envelope la grande. La queuë du Caſtor eſt nerveuſe, & lui eſt d'un grand ſecours : il s'en ſert pour voiturer le

limon, la terre, le caillou, & tous les autres matéreaux qu'il employe avec une adreſſe merveilleuſe à la conſtruction de ſes digues & de ſes Cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il eſt diamétralement opoſé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte ſa ſtupidité dans les oreilles. Les jambes de notre Caſtor ont cinq pouces, ſes pattes trois & demie du talon jusqu'au bout du grand doigt; ſes pieds ont ſix pouces & huit lignes de longueur. Sa patte eſt faite à peu-près comme la main d'un homme, excepté quelle eſt feuilluë; & que les cinq doigts ſont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoiſe. Il ſe ſert de cette patte pour manger à la façon des Singes: ſes yeux ne ſont point proportionnez à la grandeur du corps; ils ſont petits, & la taille en eſt ſemblable à celle des yeux du rat. Quant à ſa gueule c'eſt un vrai arſenal. Tant la nature a pris ſoin de le bien armer, chaque de ſes machoires eſt munie de deux maîtreſſes & meurtrieres dents qui ont un grand pouce de longueur, & un quart de pouce de largeur. Il ne ſeroit nullement bon tomber ſous ces dents de défenſe, ou pour parler doctement, inciſives; elles tranchent comme un ſabre de damas. Croyez-vous, Monſieur, qu'avec ces terribles inſtrumens les

Castors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques? Rien n'est pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous seriez plus content, j'en suis sûr, si je vous assurois que j'ai vû les Castors attachez à ce travail, & y réüssir : je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les restes de vingt arbres que les Sauvages avoient abattus pour leurs logemens, ou pour leur chauffage; mais outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe, j'ai reconnu les traces & les impressions des dents incisives, & cela suffit contre votre incrédulité. Revenons au Castor. Sa fourrure est bisarre, & bien différente d'elle-même; elle est formée de deux sortes de poils oposez. L'un est long, noirâtre, luisant & gros comme du crin; l'autre délié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hyver, en un mot, le plus fin duvet qui soit au monde. Il n'est pas nécessaire de vous avertir que c'est cette seconde espéce de poil que l'on cherche avec tant d'empressement, & que ces animaux meneroient une vie plus sûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vétus que de crin. La peau d'un Castor, de la grandeur que je vous le dépeins, pése environ deux livres : mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est différent. La chair en est délicate, la

moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hyver, mais à condition qu'elle sera rôtie, c'est sa vraye cuisson, autrement on ne la mange qu'à demi-bonté. Voilà, Monsieur, ce que c'est que le Castor; il me semble qu'après une description si exacte, & si bien circonstantiée, vous devez connoître à fond cet animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas sur-tout que cette espéce des bêtes, qu'elle soit amphibie ou terrestre, a le don d'Architecture en partage. Je ne me lasse point de vous redire que leurs ouvrages sont d'une structure la plus fine; ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute son étude ne sçauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le present ce seroit faire la parenthése trop longue, & de rester trop long-tems sur un même sujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatriéme d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Riviére des *Puants*, & le six nous arrivâmes au pied du Saut du *Kakalin*. C'étoit un *non plus ultra* pour notre legere Escadre; nous fûmes contraints de nous mettre à terre; tout le lendemain fut employé à faire le portage, & le neuf

nous abordâmes au Village des *Kikapous* : je jugeai à propos de m'arrêter-là le jour ſuivant ; tant pour nous y repoſer que pour prendre langue , & dans ce deſſein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il eſt ſitué très commodement pour la pêche , car il eſt ſur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois* , ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation ; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient-là pour garder la Patrie , tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chaſſe du Caſtor. L'onziéme nous rentrâmes dans nos canots, & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée , nous fîmes le ſoir nôtre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes ſur une pointe de terre ; nous ſoupâmes graſſement des Canards & des Outardes que nous avions aſſaſſiné au même endroit , & nous y paſſâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on ſe rembarqua , & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Meſſieurs les *Malominis*. Je n'y reſtai qu'au tems de tems qu'il m'en falut pout expédier une petite affaire ; que j'avois avec quelques Sauvages : je leur fis une libéralité de trois braſſes de tabac , & eux ne voulant pas me le céder en gran-

deur-d'ame,me *remunererent* de trois ſacs de farine de folle Avoine. Ils ne faiſoient pas en cela un grand effort de générosité ; cette eſpéce de grain eſt chez eux preſque auſſi commun que l'eau : leur Lac en eſt tout couvert, ce grain s'éleve au-deſſus de l'eau en touffes; & a la tige extrémement haute ; enfin, c'eſt une des richeſſes de ces Sauvages, & il en recueille chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je résolus de Cabaner-là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poſte me firent une réception fort humaine. Après m'avoir régalé à ma porte de la danſe du Calumet, cérémonie dont je les aurois diſpenſez fort volontiers, ils me firent le plaiſir ſolide de nous aporter des Chevreüils & du Poiſſon : ils s'offrirent de me conduire juſqu'au haut de la Riviére, où leurs gens étoient à la chaſſe des Caſtors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûë avec ces chaſſeurs, il me reſte trop de choſe à vous dire ſans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toûjours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous ſervoient de guides, & le dix-ſept nous ſortîmes de canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faiſoit alors ſa

résidence, & son Château, ou si vous voulez, sa Cabane, car ce sont termes sinonimes chez ces sortes de Seigneurs, son Château, dis-je, fut le premier objet que nous aperçûmes. Ce Commandant nous laissa tranquillement dresser nos tabernacles, & préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous vit à couvert, il vint à ma Cabane, où il n'omit pas le moindre article de la civilité Sauvage. Au commencement néanmoins, ce Chef ne me voyoit pas tout-à-fait de bon œil; mon voyage lui étoit suspect, & ses honnêtetez; ce qui est rare chez les Sauvages, n'étoient que de l'eau benite de cour. Il s'informa donc de mon dessein, & me demanda de quel côté je prétendois tourner: moi qui pénétrai sa pensée, je le tirai d'abord d'inquiétude. « Ne crains pas, lui » répondis-je, que je veüille aller vers les » *Nadouessious* tes ennemis, bien-loin que ce » ce soit là le but de mon voyage, je n'a» procherai pas cette Nation de cent lieuës. » Je vais à la Riviére Longue, je suis résolu » de la remonter jusqu'à sa source, & pour » te donner une preuve incontestable de ma » sincérité, c'est que je te prie de m'accor» der six de tes guerriers pour m'accom» pagner. A cette déclaration mon hom» me prit un air plus ouvert, & la joye s'em» para de ses yeux. Gloire soit au grand » esprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point

trafiquer chez les *Nadoueſſious*; tu ne pour- «
rois leur porter des armes & des hardes «
ſans fortifier nos ennemis, & par conſé- «
quent ſans nous cauſer préjudice ; auſſi «
vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'é- «
quipage d'un Coureur de bois; au contrai- «
re il eſt aiſé de remarquer que tu roule «
dans ton eſprit le projet de quelque dé- «
couverte. Mais ajoûta-t'il j'ai un conſeil «
à te donner ; prend garde que ta curioſi- «
té ne te cauſe de répentir, croi-moi ne «
remonte pas la Riviére Longue trop haut, «
tu trouverois une trop grande multitude «
de peuples, & quoiqu'ils n'entendent pas «
fort bien la guerre, tu pourrois cependant «
en être accablé. » Je conçûs qu'il uſoit de périphraſe, & de circonlocution pour m'avertir que j'avois à craindre d'être ſurpris la nuit par quelque nombreuſe troupe de Sauvages, & l'ayant preſſé de m'avoüer ingénument ſi ce n'étoit pas-là ſon ſens, il en tomba d'accord. Inferez, de-là, Monſieur, que ce Sauvage étoit d'une honnêteté ſi circonſpecte qu'il n'oſoit me dire nettement que je pourrois manquer aſſez de vigilance pour me laiſſer ſurprendre. Cependant au lieu de ſix Guerriers que je lui demandois, il m'en donna dix, & me les choiſit parmi ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation alliée depuis plus de vingt-ans avec les *Outagamis*, ſçavoient la langue, & connoiſſoient

la Carte de ce Pays-là. Je passai deux jours fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chére, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertissement. Entr'autres plaisirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la disposition d'une chasse de Castors. il me fit remarquer la distance qui doit être entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce mystére de chasse sur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autrefois.

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoissance je lui fis des présens magnifiques. Vous croyez que je badine ? il est aisé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette libéralité sur mon Régistre, en voici un fidéle extrait. Le dix-huit du courant de l'année.... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon, loyal & non ingrat, j'ai donné en présent & vrai don à son Altesse le Commandant des *Outagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, (si c'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit as-

ſez bien aceré pour couper la tête d'un *Nadoueſſiou.* Item, j'ai donné auſſi de ma propre main à chacun des deux fils dudit Seigneur Chef, un Capot, & une braſſe de mon bon tabac de Breſil. Le Pere & les Enfans reçûrent tous ces biens comme une groſſe fortune, ils ne ſe laſſoient point d'admirer ma générosité, & après m'avoir ſouhaité un heureux voyage, ils me laiſſérent pour voir à mon embarquement. Avant que d'en venir-là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'eſt-à-dire *Algokin*, car c'eſt tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaiſir: ce n'eſt pas que je n'entendiſe déja l'*Outagamis*, car ce langage & celui des *Outaouas* eſt preſque la même choſe; mais comme il y a pluſieurs mots différens, cela n'auroit pas laiſſé de m'embaraſſer. Au reſte, mes quatre fidéles *Outaouas*, donnérent du grand cœur la main d'aſſociation aux dix guerriers; aparemment que notre petit nombre les inquiétoit, cette augmentation d'eſcorte leur plût infiniment; ils ne pouvoient aſſez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller ſans rien craindre juſqu'à la Cabane du Soleil. Cette ſallie Gaſcone me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de

peine à trouver du feu pour la brûler. Voi
là ce que j'avois à vous dire avant que d
me remettre en route.

Nous partîmes le vingtiéme vers le mi
di, & nous débarquâmes le soir du mêm
jour à l'endroit où nous devions quitter l
Riviere des *Puants*. Nous n'avions que troi
quarts de lieuë à faire par terre, & cepen
dant nous y employâmes deux jours à cauf
des embaras, & des difficultez du portage
Au bout de cette courfe nous trouvâmes l
Riviere des *Ouifconfinc*, & nous y entrâme
dans nos canots le vingt-trois. Cette Rivie
re eft maudite & abandonnée; fes eaux rou-
lent un fale & vilain limon: des deux côtez
de fon Canal on ne découvre que des Côteaux
efcarpez, que des Rochers afreux, ou que
des Marêts ftériles; enfin c'eft un de ces païs
qui font comme des Zéros dans le continent
ou qui tout au plus ne font bons qu'à faire
admirer la prodigieufe contrarieté de la na-
ture. Il m'ennuyoit cruellement pendant une
Navigation fi rébutante pour les yeux; heu-
reufement qu'elle ne fut ni longue ni péni-
ble. A la faveur d'un courant tranquille nous
arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Miffi-
fipi* dans lequel fe décharge cette haïffable
Riviere de *Ouifconfinc*. Le Fleuve de *Miffi-
fipi*. peut avoir en cet endroit-là une demi-
lieuë de largeur, & quant au refte de fon
cours je ne fçaurois vous en donner une idée


RPJCB

Bœufs Sauvages

Bœuf Sauvage pris par les cornes avec des cordes

Crocodile allant devorer un petit Veau

Bœuf attaqué à coup de lance

Sauvage soute sur un bœuf

Lac ou Fleuve

Sauvages boucanat des viande

plus ressemblante qu'en la comparant à la Riviere de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Oüest ! elle est bordée de Prairies, de Bois de haute futaye, & de Sapins. Le vingt-sept nous cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Riviere. Nous résolûmes de séjourner dans cette Isle; parce que nous nous flâtions de faire une bonne provision de Chevreüils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait dénuée de ces animaux. Nous nous remîmes donc en canot dès le lendemain, & le septiéme de Novembre, toute notre canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Riviere Longue. Ce ne fut qu'après avoir refoulé plusieurs courans assez rudes, quoiqu'en cette saison-là les eaux fussent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai sondé le Fleuve de *Missisipi*, par tout où j'ai pû, & que je lui ai trouvé neuf pieds d'eau dans l'endroit le moins profond. Pendant le cours de notre navigation jusqu'à la Riviere Longue il ne se passa rien de remarquable, sinon le massacre que nous fîmes de deux bœufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchâmes aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraîche.

Le huitiéme la Flote entra dans l'embouchûre de cette même Riviere Longue, c'eſt-à-dire que nous nous trouvâmes ſur une eſpéce de Lac preſque tout couvert de jonc: je dis preſque, car il y avoit juſtement au milieu un petit Canal; nous le ſuivîmes jusqu'au ſoir, ayant jetté nos petites ancres nous paſſâmes la nuit, & dormit qui pût dans le canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'éveillai mes guides *Outagamis*, dès le point du jour, & je leur demandai ſi cette importune navigation dureroit long-tems. « Il nous » eſt impoſſible de vous éclaircir là-deſſus, » me répondirent-ils, car nous n'avons ja» mais fait la même route, ayant toûjours » pris notre chemin par terre. Ce qu'il y a de » certain & dont nous vous répondons, c'eſt » qu'à vingt lieuës plus haut cette Riviére » n'eſt bordée que de bois, & que de prairies. » La réponſe n'étoit guére ſatisfaiſante, & vingt lieuës de roſeaux me paroiſſoient un long trajet. Mais je fus agréablement trompé : car le jour ſuivant ſur les dix heures du matin lorſque je ne penſois qu'à me fortifier dans ma patience ; nous aperçûmes que la Riviére ſe reſſerroit, & que ſon Canal qui ſe rétreſſiſſoit de plus en plus, étoit bordé de bois de haute futaye : cette découverte ſi peu eſperée nous fit plaiſir ; on en rama le reſte du jour avec plus de courage, & à meſure que nous avancions nous trou-

vions

vions ces bois entre-coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le soir sur une pointe, & l'on s'y aprêta un délicieux soûper de viande boucanée, à la vérité c'étoit faute d'une nourriture plus naturelle, & mieux faisante. Le lendemain ne nous fut guére plus favorable: on descendit dans la premiere Isle qui se trouva sur la route, & comme elle paroissoit belle & grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée : elle étoit deserte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur presence ; si-bien qu'étant entrez dans cette Isle avec l'esperance d'une copieuse chasse, nous fûmes trop heureux d'y manger du poisson qui puoit la bourbe. Le douze nous allâmes à une Isle éloignée de douze lieuës de celle où nous avions passé la nuit ; j'étois surpris d'avoir fait une si bonne journée, à cause du grand calme qui régne dans cette Riviére, laquelle est, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde ; mais je ne faisois pas réfléxion que nous avions le vent en poupe, & que la force du soufle supléoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver-là ni venaison ni gibier.

Le septiéme nous fîmes onze lieuës, toûjours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troisiéme Isle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le tems

de chaſſer : Nos Sauvages tuérent environ une quarantaine de Faiſans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron : ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cauſe de certains côteaux tous couverts de ſapins. Il fallut donc avoir recours à la rame ; mais ce travail ne dura guére : dès le milieu du jour nous découvrîmes à notre gauche de grandes Prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloignez de quelque habitation, & en effet, nous aperçûmes peu après quelques Cabanes ; elles n'étoient éloignez de la Riviere que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignérent auſſi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit : Je n'avois garde de m'y opoſer ; mais afin qu'ils fiſſent ce petit voyage plus ſûrement, je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens approchant de l'endroit trouvérent cinquante ou ſoixante hommes ſur le *Qui vive* ? tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pié ferme : mais ſi-tôt que nos *Outagamis* ſe furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettérent bas les armes, & reçûrent notre troupe avec toute la cordialité ſauvage. Ils étoient étrangers auſſi-bien que nous ; c'étoient des *Eokoros* qui étoient venus-là pour chaſſer ; heureuſement ils venoient de tuër quelques Cerfs, dont ils firent pre-

ſent à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye juſqu'à nos canots. Je leur fis l'accuëil que méritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me cruſſent pas ingrat, je leurs fis un preſent de tabac, de coûteaux, & d'éguilles. Le tabac leur fit grand plaiſir, mais ils furent enchantez du reſte : que cela eſt beau, s'écrioient-ils, chaque coûteau & chaque éguille étoit un chef-dœuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ces bagatelles, & j'eus-là dequoi me perſuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* ſe furent laſſez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allérent faire retentir par tout notre générosité. Ils nous donnérent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du preſent ; car ſur le ſoir du lendemain nous vîmes la Riviere toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils danſoient tous de bon cœur à notre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur eſtime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à ſauter, & ce ſpectacle nous donnoit autant de plaiſir qu'il nous faiſoit d'honneur. Nos *Outagamis* débarquérent pour leur porter la reconnoiſſance & les remercimens de toute la Flotte, &

ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos canots, & qui nous accompagnérent jusqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me pressérent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refusai constamment : Les *Outagamis* & quatre *Outaouas* acceptérent l'offre : Pour moi, ayant réconnu le Pays, j'allai cabaner à un quart de lieuë, sur une pointe de terre, & près d'une petite Riviére : Nous fûmes-là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas aprocher la nuit de notre Camp.

Le lendemain, pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Pays ; j'en fus très-bien reçû, moyennant mon tabac, mes ciseaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire sans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquérent pas non plus de faire de sublimes réfléxions sur l'excellence de ma mercerie ; mais ils donnérent aussi de grandes loüanges aux François, disant qu'ils nous connoissoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Pays. Ils donnérent une marque de cette bonne vo-

lonté pour notre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos canots six cens de ces Sauvages marchérent sur le bord de la Riviére pour nous escorter une partie du chemin. Nous laissâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant sans débarquer : je me contentai d'envoyer aux Chefs quelques presens tirez de mon tresor ordinaire, & j'eus en récompense plus de bled d'Inde & de viande boucanée que je n'en avois besoin. Nous continuâmes d'aller ainsi d'habitation en habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour cabaner la nuit, ou que pour faire des largesses. Nous tînmes cette route jusqu'au dernier Village où je résolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes notre campement au pied de cette habitation. Celui qui pouvoit passer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ses manieres franches & ouvertes que notre venuë lui faisoit un vrai plaisir ; il en donna une preuve plus efficace, c'est qu'il mit en campagne ses plus habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bonne chére. La plus importante instruction qu'il me donna fût qu'après soixante lieuës de route nous trouverions les *Essanapés* : il ajoûta qu'il ne pouvoit me donner d'escor-

te pour me conduire jusques-là, parce que sa Nation & celle des *Essanapés* étoient en guerre ; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis ; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils seroient nos guides ; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore de plusieurs autres chosesdont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire part de ce que j'y apris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze villages& qu'elle pouvoit mettre vingt mille guerriers en campagne ; qu'ils avoient eu des forces beaucoup plus nombreuses, mais que la guerre avoit dépeuplé le Pays, & qu'ils avoient eu trois ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadouessis*, les *Panimoha*, & les *Essanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les habitans de ces douze Villages, bien-loin d'avoir la férocité que notre prévention attribuë aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes

ſont longues & conſtruites en forme de Dôme ; la figure en eſt ſemblable aux cabanes de nos Sauvages, mais la matiére n'eſt pas la même ; les Palais dont je vous parle ſont faits de roſeaux & de joncs entrelaſſez, & enduits de terre graſſe. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens ; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles : Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier ſeroit tout autre choſe que le nôtre. Ils vont nuds, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties deſtinées à la génération. Ils n'obſervent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui ſe trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entr'eux une eſpéce de ſubordination. Une maniére de muraille enceint leurs habitations ; des branches d'arbres, & des faſcines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre graſſe, de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre : Le vent ſouffloit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de paſſer la premiére Iſle que nous rencontrâmes, & de naviguer juſqu'au ſoir, nous cabanâmes dans une autre Iſle, ou plûtôt dans un deſert, tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & com-

memes six *Essanapés* m'assurérent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de sable, je vis voguer non-seulement toute la grande journée, mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'aurore nous fûmes contraints de mettre à terre; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un bois que nous avions débarqué; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrérent; mais n'ayant trouvé que de petits Oiseaux, ils les jugérent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout-d'un-coup : il fallut donc recourir à la rame; mais nos gens la manioient fort mal, & n'en pouvant plus de sommeil, à cause qu'ils n'avoient pas dormi la nuit précédente, ils se berçoient plûtôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la premiere Isle que nous trouvâmes, ce fut deux heures après notre rembarquement : Cette Isle étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse récolte de Liévres, & ils ne nous trompérent pas, car en effet

nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux animaux ne pouvoient ſe choiſir un domicile plus propre à les raſſurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas poſſible de leur donner la chaſſe, tant ils étoient inabordables à cauſe de l'épaiſſeur des brouſſailles : on fut obligé de mettre le feu en pluſieurs endroits, par cette ruſe nos Liévres prennent chaudement l'allarme, ils abandonnent le gîte, tout eſt chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les aſſommer. Mes ſoldats s'accommodérent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un ſommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lorſqu'un horrible bruit s'étant élevé tout-à-coup, je crus devoir faire mettre mon monde ſous les armes ; il me fallut donc apeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne ſçai pas quoi pour avoir raiſon de ces dormeurs. Comme ce bruit me cauſoit de la frayeur, franchement je n'étois pas fort à mon aiſe ; & je maudiſſois de bon cœur la chaſſe des Liévres. Enfin, mes ſoldats ſe réveillent à demi, & ils endoſſent le harnois ſans ſçavoir trop, ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déja fait

une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déja fait mon Ordonnance d'Armée, & javois disposé mes gens à peu près comme le brave Tharson dans l'Eunuque de Terence. Mais il fallut rengainer ; l'ennemi ne parût point & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus sensez conjecturérent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un bois vis-à-vis de notre Isle, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Isle : notre navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Messieurs voulant se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, côtoyoient à pied nos canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Notre premier cabanage se fit à l'embouchûre d'une petite Riviere à main droite ; Les *Essanapés* m'ayant dit qu'il n'y avoit plus de-là que dix-huit lieuës jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution du Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

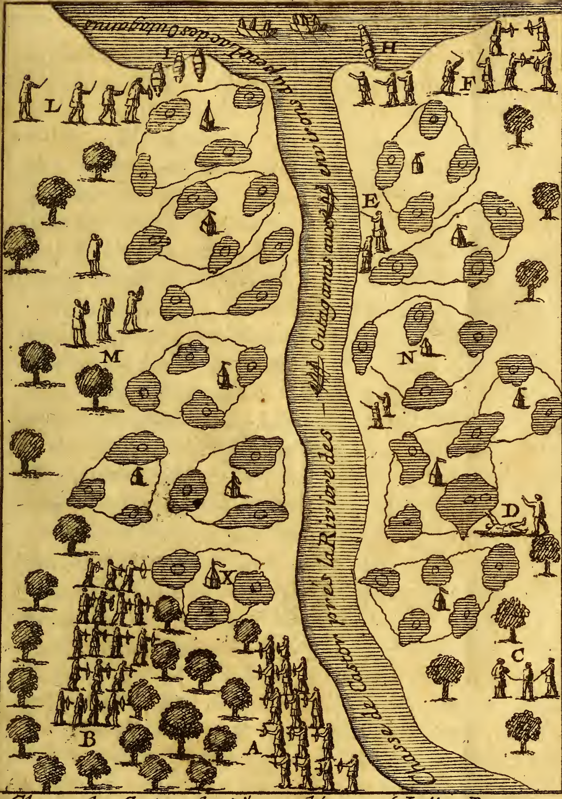
ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de notre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'exécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieuës; mais nous ne pûmes y réüssir, nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Riviére des voitures de bois flotant, si-bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de dormir comme nous pûmes dans nos canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous aprochâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès-lors d'aborer à la prouë de chaque petit vaisseau le grand Calumet de Paix; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris-là pour des ennemis.

Comme nos précurseurs avoient annoncé notre venuë, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déja pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûë du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Riviére; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitérent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plûtôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire

notre débarquement. Comme nous allions ſortir de nos canots, il me parut que ces Sauvages pouſſoient leur zéle un peu trop loin, & ſoupçonnant qu'ils avoient deſſein de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils ſe ſoûmirent ſans balancer. Nous fîmes donc notre deſcente tranquillement, & ayant pris toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté de notre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant raſſurez ſe raprochérent, & s'étant proſternez juſqu'à quatre fois, les mains ſur le front il ne tint qu'à moi de ſentir le doux fumet de l'adoration. Après cette premiere cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enlevérent comme des corps ſaints, le tout au bruit d'une muſique enragée; ils faiſoient des cris de joye à étourdir, & à caſſer la tête. Arrivez à la porte de l'habitation, les porteurs ſe déchargeant de leur fardeau nous remirent ſur nos pieds, & nous reſtâmes là juſqu'à ce que les préparatifs de notre entrée fuſſent achevez. Après une pauſe aſſez ennuyeuſe, enfin la Bourgeoiſie, ou pour parler plus notablement la Régence de la Place arriva. Elle conſiſtoit en ſix cens hommes tenant l'arc d'une main, & la fléche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroiſſoit avoir cin-

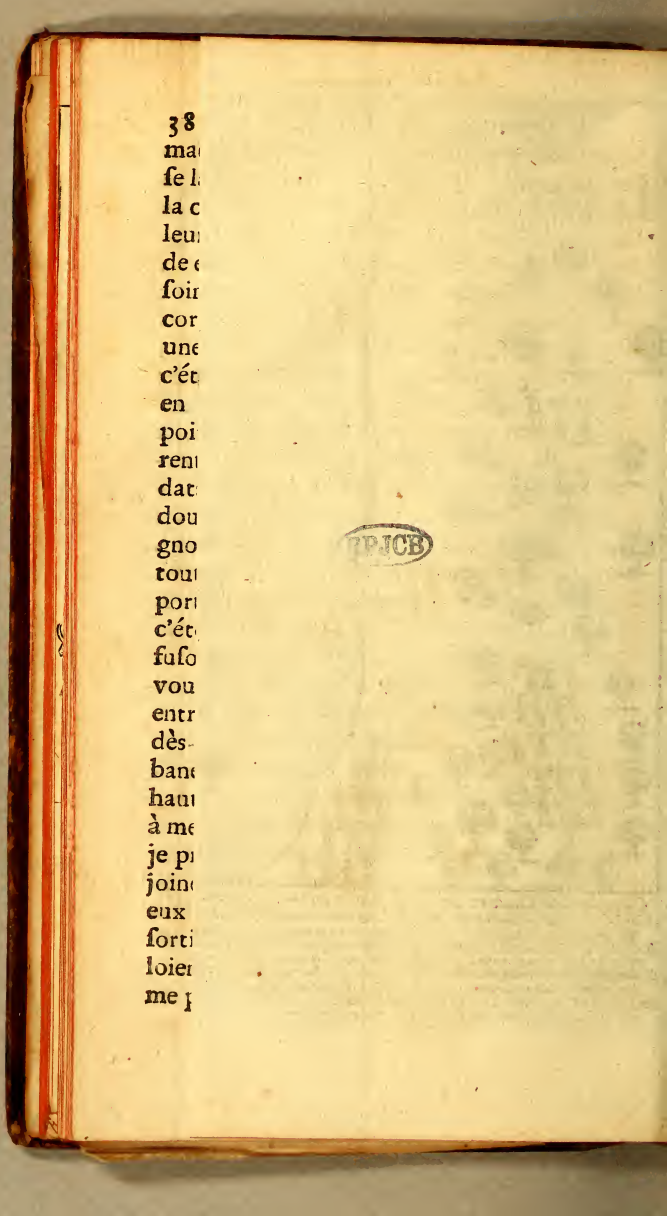
quante ans. Ce bataillon ſortit donc au-devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coûtumes, & par nos uſages, je crus que les *Eſſanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la choſe bien différemment. Ce ſont des inſolens, me dirent-ils; ils vous inſultent; puis ſe retournant vers les *Eſſanapés*, jettez leur criérent-ils, l'arc & la fléche, & mettez-vous dans votre devoir. Mais les deux eſclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant aprochez de moi, m'aſſurérent que c'étoit la maniere, & que ſes compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me preſſérent ſi fort, qu'à leur ſollicitation j'avois déja repris le chemin de la Riviére. Les *Eſſanapés* voyant que c'étoit tout de bon, nous donnérent gain de cauſe, & firent, quoique d'aſſez mauvaiſe grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils ſe furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant ſur nos pas nous paſſâmes à travers les *Eſſanapés* déſarmés, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout notre équipage rien ne les arrêta plus que nos fuſils, ils ne connoiſſoient que par oui dire ces

machines meurtrieres, & ils ne pouvoient se lasser de les regarder. Il y avoit bien de la convoitise, à ce que je m'imagine, dans leur curiosité: ces fusils leur faisoient grande envie; mais nous en avions trop de besoin pour nous en défaire. Quand tout le cortége fut entré, le Chef me mena dans une longue & large Cabane, je croi que c'étoit un Palais de réserve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroissoit point que personne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt soldats, car je n'en avois pas plus, & je ne doutois point que tous nos autres compagnons de voyage ne suivissent; mais je fus tout étonné d'entendre de la dispute à la porte de la Cabane, je demandai ce que c'étoit, & je connus que les *Essanapés* refusoient l'entrée aux *Outagamis*: Ils ont voulu, disoient-ils, susciter une querelle entre nous & ceux qui nous viennent voir; dès-là ils sont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant je me déclarai hautement pour les *Outagamis*, j'ordonnai à mes soldats de leur ouvrir la porte, & je priai ces mêmes *Outagamis* de venir me joindre sans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer, me conseillérent de sortir au plus vîte, & outre qu'ils me parloient d'un ton fort persuasif, leur allégué me parut si vrai-semblable, que je ne mar-



Chasse des Castors dont j'ay parlé en ma 16. Lettre Page.

A. Iroquois surprenant les Chasseurs ennemis.
B. Chasseurs rassemblées venant a la rencontre.
C. Sauvage surpris et fait prisonnier de Guerre.
D. Sauvage surpris et tué en se deffendant.
E. Iroquois embusqué tirant sur les Canots des eñemis.
F. Iroquois tirant sur les Canots qui s'enfuient.
H. Sauvages qui s'enfuient dans leurs Canots.
I. Canots d'Ecorce.
L. Sauvages qui s'enfuient.
M. Feñes qui s'enfuient portant leurs Enfans.
X. Cabane de 10. Chasseurs.
N. Distric pour 1. Cabane de 10. Chasseurs Située au milieu.
Etang ou petit lac au milieu duquel les Castors batisent leurs caba.



ma
fe l
la c
leu
de
foir
cor
une
c'ét
en
poi
ren
dat
dou
gno
tou
por
c'ét
fufo
vou
entr
dès-
ban
hau
à me
je p
join
eux
forti
loier
me

chandai point : Je laiſſe la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avions laiſſé nos canots. Nous prîmes avec nous les quatre Eſclaves *Eſſanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire jusqu'au premier Village qui ſe trouveroit ſur notre route. Ces Sauvages que nous quittions ſi bruſquement ne traverſérent point d'abord notre départ ; ils nous laiſſérent embarquer paiſiblement ; mais lorſque nous ne penſions qu'à nous éloigner de ce Village ſuſpect nous fûmes atteins par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Eſſanapés*, ſans y comprendre les deux autres priſonniers que nous avions amenez du Pays des *Eokoros*. Ils étoient chargez du meſſage, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'habitation nous barroit ſa Riviére. Les *Outagamis* prirent la parole, & toute leur réponſe fut de demander aux *Eſſanapés* s'ils avoient aporté une montagne pour l'opoſer au paſſage de nos canots, & tout en badinant-là, nous avançions d'une grande force, & en très-peu de tems nous gagnâmes le ſecond Village qui eſt à trois bonnes lieuës du précédent. Les *Eſſanapés* de la Pirogue allérent rendre compte de leur commiſſion, & raporter à leur Chef que nous avions franchi gayement ſa barriére.

Je ne voulus point arrêter à ce ſecond Village, & je réſolus de naviguer juſqu'à

la principale habitation : par-là je ménageois mon tems & mon trésor : nous passions à la vûë de plusieurs Villages ; & si nous nous étions reposez par tout ; cela m'eût emporté bien des jours , & mon tabac , sur tout , auroit souffert une copieuse opération. D'ailleurs , il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire justice sur nos griefs , & c'étoit le seul Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Essanapés* vivoient sous une espéce de Gouvernement ; n'oubliez pas , s'il vous plaît , cette circonstance , Monsieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie , & le huitiéme jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre , c'est-à-dire , en stile maritime de ce Pays-là ; que nous étant aprochez du bord nous sautâmes à terre. Il y a cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avions fait le chemin en grosse compagnie ; car le rivage étoit toûjours bordé d'une foule de gens qui sembloient être de nos amis , & qui paroissoient désaprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le grand Chef fait son séjour est situé sur le bord d'une espéce de Lac. Uune partie des Habitans accourut à notre débarquement , & nous témoigna toute l'amitié possible. Je fis dresser nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village , après quoi je me rendis accompagné des

Outagamis & des *Outaouas* auprès du Grand Chef. C'eſt un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à ſa maniere qu'il avoit de la joye de nous voir, & il nous fit de grandes offres de ſervice. Les *Outagamis* n'oubliérent pas de lui faire l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé au premier Village. Sa Majeſté Eſſanapienne en parût indignée, & dit qu'il falloit enlever ce Chef & le lui amener ; ce fut toute la raiſon que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats en exécution de mon ordre, ſe rendirent auprès de nous avec les quatre priſonniers *Eſſanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui préſentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Eſclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs proſtrations : ils ne ceſſoient de ſe jetter à terre devant le Grand Chef & de ſe relever ; ſans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-heure : Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il ſentoit tout le plaiſir miſtérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monſieur, que je ne me préſentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me ſurpaſſai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur encens que je pûſſe offrir à cette ruſtique &

champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciſeaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fuſil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richeſſes le Monarque ne ſe poſſédoit pas : comme tous ſes ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit reſpectueuſement l'un après l'autre, & ne ſe laſſoit point d'admirer ; il ſe récria je ne ſçai combien de fois ſur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit inſtrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le feroit notre grand Roy en voyant dans ces coffres tout l'argent de ces Sujets. Au reſte ma générofité ne me fût pas infructueuſe ; on la récompenſa par des matiéres beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce chef fit porter dans mon Camp des pois, des féves, des cerfs, des chevreüils, des oyes des canards, & le tout en profuſion, ſi-bien que ma petite ſemaille de mercerie me produiſit, & cela dès le même jour, une abondante récolte de cuiſine. Après les complimens, les libéralitez réciproques, je mis mon voyage ſur le tapis. Ayant marqué que j'avois deſſein d'aller chez les *Gnacſitares*, le Chef m'offrit une eſcorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faiſois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des

Essanapés depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiéte, turbulante, & fort belliqueuse, qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'il formassent étoit de vingt mille hommes; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacsitares*, & aux *Essanapés*, ce qui avoit obligé ces deux dernieres Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement, car il falloit bien payer de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non-seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux, on les dola si-bien qu'elles en furent plus minces & plus legéres de la moitié. Que n'étiez-vous-là Monsieur, quand nos bonnes gens d'*Essanapés* virent nos ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assûrément de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux sur cet instrument, ils se conduisoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par

terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suiſſes lorſqu'ils virent des marionnettes pour la premiére fois, tels étoient nos *Eſſanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre choſe quand nous tirâmes quelques coups de piſtolet, en l'air; la frayeur & la conſternation s'emparérent alors de leurs viſages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues ſoient prêtes, & que je quitte ce Village; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il eſt d'un contour aſſez vaſte pour mériter le nom de Ville: Les maiſons ſont des huttes conſtruites à peu près comme nos fours, mais ſuffiſamment exhauſſées, il n'entre preſque point d'autre matiére dans leur ſtructure que des roſeaux & de la terre graſſe. Les autres Villages n'aprochent point de celui-ci pour l'étenduë, ni pour le nombre des Habitans; auſſi le Grand Chef y fait-il toûjours ſa réſidence: Son Louvre, ſon Château, ſon Verſailles en un mot, conſiſte en un trou de cabane bâtie vers la côte du Lac: ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince; en ſorte que l'on peut nommer ce quartier qui eſt ſéparé du reſte de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reſte Sa Majeſté Sauvage ne marche jamais qu'en pompe,

& on lui fait l'honneur de joncher ſon chemin de feüilles d'arbre ; ſes habits Royaux ſont ſa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache ſa virilité. Cette Idole ne fait pas grand uſage de ſes pieds, car il eſt ordinairement porté par ſix Eſclaves. Vous ne croiriez pas que les *Eſſanapés* ſont une Secte de Pithagoriciens, & que la métempſicoſe a pénétré, je ne ſçai comment, juſqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raiſon, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'eſpérance de gober l'ame d'un Viellard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en riſque de coucher dehors, car je vous aſſure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leur matrices avec tant d'empreſſement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette avanture que je découvris leur croyance touchant la tranſmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une queſtion. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux, mangez-vous des quadrupédes, des Oiſeaux, des poiſſons, & de toutes ſortes de bêtes ; Ne devriez-vous pas reſpecter tous les corps animez puiſqu'il n'y en a pas un qui ne puiſſe vous procurer une nouvelle vie après votre mort ? Ils me répondirent que la transfuſion étoit limitée par les bor-

nes de chaque eſpéce; & conſéquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne ſortoit point hors de la Sphére ſpécifique du Genre humain. C'eſt grand dommage, car vous m'avoüerez, Monſieur, que tout au moins les deux tiers de notre eſpéce ont de belles diſpoſitions pour être baptiſez. Avec tout cela, vous noterez, en paſſant, que nos *Eſſanapés* ont choiſi la plus ſage portion de la folie du rêveur Pythagore. La derniere circonſtance que j'ai à vous aprendre de ces Peuples, c'eſt qu'ils reſſemblent preſque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour notre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos canots, & je le priai d'interpoſer ſon autorité afin que perſonne n'y touchât; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatriéme de Décembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon vaiſſeau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatres Eſclaves *Eſſanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monſieur, que deſormais il ne ſera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'eſt que plus je remontois la Riviére, plus je

trouvois de bon ſens & de raiſon parmi les Sauvages. Venons à preſent au détail de notre navigation. Elle fut courte & pénible le premier jour; nous ne pûmes faire que ſept lieuës à cauſe de la quantité de jonc donc ce Lac eſt couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieuës, & autant le troiſiéme jour; mais le quatriéme il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt qui nous donna de ſi furieuſes ſecouſſes que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus deſagréable que cette premiere ſtation. Nous cabanions ſur un terroir tout de ſable; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & ſtériles. La Nature ne nous offroit donc-là que de l'eau, & c'étoit dequoi nous avions le moins de beſoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre? Jugez ſi nous étions mal à notre aiſe; le pis de l'affaire, c'eſt que nous n'avions aucune reſſource, & ſi le vent eût duré quelque tems, il falloit nous réſoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos ſervices aux poiſſons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce ſont-là les vilains endroits de la

vie voyageuſe, & vous ne ſçauriez croire, Monſieur, à quel prix dans ces momens on fait monter ſon foïer domeſtique, quelque incommode qu'il ſoit. Heureuſement nous ne paſſâmes que deux jours dans cette triſte ſituation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on ſe hâta d'attraper une petite Iſle où l'on deſcendit pour ſe repoſer : Nous pêchâmes-là force truites, qui à la vérité n'étoient pas groſſes, mais que je trouvai d'un goût excellent. En pourſuivant notre route nous paſſâmes auprès d'une autre Iſle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Décembre, c'eſt-à-dire après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Iſle où nous devions faire quelque ſéjour, c'eſt celle que je vous deſſine ſur ma Carte par une fleur-de-lis. Nous mîmes donc là pied à terre, & ſi-tôt qu'on eut achevé le cabanage, je détachai mes Eſclaves *Eſſanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugai bien à leur air ſombre & morne qu'ils ne m'aportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils avoient couru riſque d'être aſſommez par les *Gnacſitares* pour nous avoir amenez dans leur pays ; qu'ils nous prenoient pour des Eſpagnols,

Eſpagnols, ce qui leur cauſoit une groſſe allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacſitares* nous croyoient de cette Nation, la premiere de l'Europe qui ſe ſoit établie dans l'Amérique, je ne leur ſçûs point du tout mauvais gré qu'ils nous euſſent en horreur. Vous ſçavez par quels excès de cruauté les Eſpagnols ont planté le piquet dans ce Nouveau Monde ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que le nom de ces Barbares cauſe autant de frayeur & d'épouvente aux Amériquains qu'une figure de diable la plus difforme & la plus hideuſe en cauſeroit aux enfans. Je ſuprime quantité de menus faits qui ſe paſſérent au ſujet de ce contre-tems ; le recit en feroit ennuyeux, & d'ailleurs ma Lettre, quoique déja bien longue, n'aproche pas encore de ſa fin. Je vous dirai ſeulement qu'après avoir fait en vain pluſieurs tentatives pour déſabuſer, & pour raſſurer les *Gnacſitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'inſulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poſter comme dans un Fort dans une petite Iſle ſituée entre celle que nous quittions & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Eſſanapés* qui nous avoient eſcorté depuis leur grand Village, traverſaſſent avec nous dans cette petite Iſle, & fuſſent de notre campement.

Cependant, les *Gnacsitares* nous laissérent fort en repos dans ce retranchement, soit qu'ils vissent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, soit qu'ils ne fussent pas assez persuadez que nous étions des Espagnols, toûjours est-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'aparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir sur leur doute : car ayant choisi leurs meilleurs Coureurs, ils les envoyérent à quatre-vingt lieuës de-là vers le Sud. Devineriez-vous bien, Monsieur, quel étoit le but d'une si longue course ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui pussent décider la question, & terminer le différent qui étoit entre les *Gnacsitares* & nous. On suposoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Espagnols du Nouveau Méxique, & l'on ne se trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette pénible traite, & demandérent des Députez pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptérent la proposition, & bien loin de s'excuser sur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il se fût agi du salut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacsitares*, on les pria de passer dans notre Isle, & comme j'étois sûr qu'ils n'avoient pas de mauvais dessein, je ne m'oposai nullement à leur descente. Tout le bon jour qu'ils nous donnérent, ce fut de nous con-

templer du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumieres pour voir si nous étions de la bonne ou de la fausse monnoye. Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fusils, notre air, notre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fissent passer en revûë : ils observérent même jusqu'au ton de voix, & jusqu'à l'accent. Enfin après une épreuve aussi exacte qu'il étoit possible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcérent que nous n'étions point Espagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette sentence dans l'esprit des *Gnacsitares* : je leur apris le sujet de mon voyage ; je leur parlai des Pays que nous possédions à l'Est, tout cela leur fit impression, mais rien ne les convainquit davantage que lorsqu'ils m'oüirent déclamer contre les Espagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacsitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Isle, & en signe de bonne amitié ils me firent present d'une bonne quantité de je ne sçai quel grain qu'ils recuëillent en abondance, & que je ne sçaurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par provision, je m'accommodai de la largesse ; je leur promis aussi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant sans façon que nous nous défierions moins les uns des autres & que nous

ſerions meilleurs amis de loin que de près.

Pour tenir parole, & m'acquitter de ma viſite, je partis de la petite Iſle avec quelques-uns de nos Sauvages, & ſix Soldats bien armez. Quoique le trajet fut petit, il ne laiſſa pas d'être difficile; le froid étoit exceſſif, & nous fûmes contraints de caſſer les glaces en pluſieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieuës avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous raporterai pour ici les formalitez & les cérémonies de notre réception; les *Gnacſitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne ſeroit rien vous aprendre. Je fis-là de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonſtratives opéroient bien plus efficacement ſur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mes raiſons. Je les nomme Canailles à cauſe de leur génie bas & interreſſé; car pour le reſte, je n'avois point encore vû de Sauvages ſi policez. Les *Gnacſitares* n'ont pas ſeulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le réel & l'effectif: leur Grand Chef a un pouvoir abſolu ſur toute la Nation, & il eſt Roi auſſi deſpotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez ſur ma Carte compoſent ſon Etat; vous pouvez faire fond ſur cette Carte; elle eſt fidéle, & ce ſont eux-mêmes qui m'en ont fait preſent. Je cauſai deux heures avec cet Empereur

Sauvage, & toute la converſation ne roula preſque que ſur les Eſpagnols. Je m'informai de lui à quelle diſtance ſon Pays étoit du Nouveau Méxique ; nous en ſommes éloignez, répondit-il, de quatre vingt taſons, c'eſt-à-dire de cent quarante lieuës, chaque taſon faiſant trois de nos lieuës. Au reſte, le bon Sire s'en donnoit à cœur joye ſur le chapitre des Eſpagnols ; il mordoit à la grape, & on liſoit dans ſes yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand ſoin de l'entretenir & de l'échauffer : je verſois de l'huile ſur le braſier du Cacique, je rallumois ſa bile dès qu'elle ne me paroiſſoit plus flamber aſſez, je mêlois mes hiſtoires avec les ſiennes ; c'étoit à qui fonderoit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amérique, & nous nous aprîmes réciproquement bien des choſes là-deſſus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à ſon humaine & complaiſante Majeſté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple juſqu'alors. On nous amena par ſon ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous preſſa fort obligeamment de choiſir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de ſa curtoiſie, & outre que la fatigue & l'ab-

ſtinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aiſes d'édifier ces Sauvages par notre continence. A vous dire le vrai, Monſieur, il y avoit un peu de dégoût dans notre chaſteté; cette proſtitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de miſtére. Cependant notre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit notre vertu pour affront. Peut-être eût-il fallu en venir aux priſes & au congrés ſi mes Sauvages ne s'étoient aviſez d'une bonne invention: Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux ſoldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Iſle préciſément à une certaine heure; que pour peu que je tardaſſe ils ſeroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joüé quelque mauvais tour. Son Alteſſe Sauvageonne ſe payant de cette raiſon me laiſſa partir, & nous nous ſéparâmes avec de grandes proteſtations d'amitié.

Deux jours après, c'eſt-à-dire le neuviéme de Janvier, le Grand Chef me rendit ma viſite. Parmi ceux de ſa ſuite qui étoit fort nombreuſe, & qui je croi, n'étoit guére moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre viſages que je ne doutai point du tout être des Eſpagnols. Qui n'y eut été pris? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvages; ils étoient vétus; ils por-

toient la barbe touffuë, & les cheveux au-dessous de l'oreille, leur teint étoit basané : d'ailleurs on ne voyoit rien de grossier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs maniéres. Je m'abusois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation distinguée, de ces *Mozeelemk* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaisir de trouver des Amériquains façonnez me donna la curiosité de m'informer quels peuples c'étoient que les *Mozeelemk*, je priai les *Gnacsitares* de me donner cette satisfaction, voici en substance ce qu'ils m'aprirent. Les *Mozeelemk* habitent le long d'une Riviére qui tire sa source d'une chaîne de Montagnes ; c'est aussi dans cette même chaîne que se forme la Riviére Longue par une quantité de ruisseaux dont l'occurrence forme un confluent. Le Pays de cette Nation est contigu à celui des *Gnacsitares*, & c'est ce qui fait entr'eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse des bœufs sauvages est le principal sujet de la jalousie qui régne entre ces peuples. Ce n'est pas qu'ils ne se soient prescrits des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étenduë du district de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacsitares* eux-mêmes m'ont tracé sur une peau de Cerf, & de laquelle description je vous envoye la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui

eſt marquée à la fourche de deux petites Riviéres déſigne le *Non plus ultra* de *Gnacſitares*, & il ne leur eſt pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui ſont les voitures dont ils ſe ſervent ordinairement; l'autre croix eſt la borne des *Mozeelemk*. Mais ces Sauvages n'obſervent pas la régle fort ſcrupuleuſement : je ne vous dirai point s'il leur eſt deffendu de pourſuivre la bête ſur les terres du voiſin, c'eſt une circonſtance que je ne me ſuis point fait expliquer; ce qu'ils m'ont aſſuré très-poſitivement, c'eſt que pour peu que les chaſſeurs franchiſſent la limite, cela ſuffit pour allumer entre les deux Nations une guerre ſanglante & opiniâtre. Au reſte, chaque peuple a dans ſon reſſort aſſez de bœufs ſauvages pour n'avoir pas beſoin d'en chercher autre part; ces animaux vont par troupe en Eté dans les Vallées; auſſi chaque Village a-t'il ſon Parc bien rempli de ces bœufs pour ſa proviſion. Quant aux Montagnes aux bas deſquelles ces peuples demeurent, elles ont cinq ou ſix lieuës de large; leur ſommet s'éleve à proportion, & elles ſont ſi roides & ſi eſcarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverſer; elles ne ſont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas ſatisfait d'une connoiſſance ſi ſuperficielle touchant les *Mozeelemk*, je m'adreſſai par interprête à ces quatre Eſ-

claves que j'avois pris pour des Espagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rapeller, leur recit à cent cinquante lieuës déià où nous étions, la grande Riviére se décharge par une embouchûre de deux lieuës, dans un vaste Lac d'eau salée, qui a trois cens lieuës de circuit. Vers le bas & la fin de cette Riviére on a bâti six belles Villes; les murailles sont de pierre enduite de terre grasse; mes Auteurs ne me spécifierent point combien léur anceinte avoit de tour; mais ils n'oubliérent pas de me dire que les maisons sont découvertes, sans toit, & en maniére de platte-forme, telles enfin que je vous les ai dessinées dans ma Carte. Vous jugez bien, Monsieur, que la situation de ces Villes doit être fort agréable; mais ce qui forme un aspect beaucoup plus rare, c'est qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette espéce de mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui suffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puissance de cette Nation. Cette grande eau salée est comme le champ de leur commerce; & ils y naviguent avec des bâteaux dont vous trouverez la structure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les arts, & la mécanique fleurit parmi eux comme parmi nous: Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages: j'avois grande envie d'en sçavoir

le nom ; mes Hiſtoriens s'efforçoient aſſez de me les faire connoître ; mais je ne comprenois rien à leurs ſignes, d'ailleurs malheureuſement pour moi mes *Outagamis* & tous mes autres Interprêtes n'ayant aucune connoiſſance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il falloit, direz-vous, avoir recours à la circomlocution ; il eſt vrai : je conçois à preſent que par ce moyen-là j'aurois pû deviner beaucoup des choſes dont il s'agiſſoit, mais on ne s'aviſe jamais de tout. Au reſte, le Gouvernement de cette Nation eſt auſſi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef eſt Maître abſolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui ſont ſubordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de ſon bon plaiſir. Oh ça, Monſieur, vous jureriez, n'eſt-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeemlek* ? Effectivement le fil & l'enchaînure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée. Vous n'y êtes pas néanmoins, & je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lorſque je croyois de bonne foi que ces Eſclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçûs, non ſans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre peuple nommé *Tahuglauk*. Je me ſentois aſſez d'inclination pour pénétrer juſqu'à cet Empire ; mais cela ne ſe

pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curiosité en questionnant nos quatre Esclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'aprisse les Loix, les Mœurs, les Usages des *Tahuglauk*, & que je ne connusse à fond ces Sauvages si différens des autres : j'en aurois oüi le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprêtes ignorans ; ils n'entendoient presque rien, & ils avoient encore moins de talent pour se faire entendre : ils parloient, ou plûtôt ils hurloient cinq ou six ensemble, c'étoit une cohuë affreuse, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recuëillir de cette conversation tumultueuse se termine à ceci : Les *Tahuglauk* sont aussi nombreux que les feüilles des arbres soit dit avec l'hiperbole & l'exagération des Sauvages. Les *Mozeemlek* ménent dans les Villes des *Tahuglauk* quantité de Veaux sauvages que ceux-là prennent autour de leurs montagnes : Les *Tahuglauk* se servent à plus d'un usage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les employent à la charuë, & ils préparent la peau pour la chaussure & pour le vêtement. Ces peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui est une maniere de tunique ne descend point plus bas que les genoux ; ils sont coëffez d'un

bonnet piramidal dont la pointe femble menacer le Ciel ; ils font chauffez d'une botine qui leur cache toute la jambe, & ils font toûjours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos payfans, & de nos voyageurs à pied. Leurs femmes font invifibles comme en Italie & en Efpagne, preuve qu'ils craignent le cocuage, mais preuve auffi que cette rédoutable chimére pullule & foifonne beaucoup parmi eux. Enfin, ces peuples aiment la guerre, & la font prefque toûjours avec d'autres Nations qui ne leur cédent point en puiffance & en forces ; avec tout ce génie meurtrier les *Tahuglauk* ont une bonne & bien rémarquable pratique ; c'eft que quand ils vont chercher bien loin leurs ennemis ; s'ils trouvent fur leur route quelques troupes errantes qui leurs foient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agiffoit par tout auffi équitablement, on ne verroit point de ces victoires honteufes qui font de vrais affaffinats tant eft grande la fupériorité du vainqueur, & il n'y auroit pas tant de fang répandu par le feul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne que les *Tahuglauk* que les *Mozeelemk*, c'eft que leur Riviére defcend toûjours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau falée dans lequel elle fe décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieuës de circuit, en a trente de lar-

geur, ſon embouchûre étant bien loin au Midi.

Après cette courte, ſuccincte & générale inſtruction, je vins à ce qui touchoit nos Eſclaves en particulier. J'apris d'eux qu'ils avoient été faits priſonniers par un parti de *Gnacſitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit eſpérance de Paix, & qu'en cas qu'elle ſe conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Pays. Je voyois bien qu'ils languiſſoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & ſans lequel la vie eſt dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemmen le joug de la ſervitude qu'ils avoient un ſouverain mépris pour les *Gnacſitares* leurs hôtes & leurs maîtres. Nous ne mettons, diſoient-ils, qu'une différence de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins; car les *Gnacſitares* ont du bons ſens, & je le répéte, juſqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages ſi traitables ni ſi accommodans. J'avouë qu'ils n'aprochent point des *Mozeemlek*: à juger de cette Nation par les priſonniers, elle s'eſt purgée de toute la roüille, & de toute la craſſe du nouveau monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres ſi polies, ſi honnêtes, ſi engageantes que je croyois m'entretenir avec

des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si considérables que s'ils m'avoient pris au mot j'eusse été fort embarassé à leur tenir parole ; mais toutes mes offres ne pûrent les ébranler ; l'amour de la patrie l'emporta sur tous les apas de la fortune, & ils me déclarérent qu'ils préféroient le plaisir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquérent néanmoins beaucoup de reconnoissance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozeemlek* s'étant aperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit penduë au coû, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour sa figure j'ai pris soin de vous la dessiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je sçavois que l'arquebusier de Monsieur de *Tonti* chez les *Ilinois* avoit quelque connoissance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiére devenoit plus pesante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois

souhaité une entiere & parfaite explication de ces sortes de figures ; mais nos *Mozeemlek* n'en sçavoient pas plus que moi là-dessus : tout ce que je pûs en tirer, c'est que ces Médailles se fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglauk*, & que ces peuples en font grand cas. Lorsque le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Esclaves, & mesurant en gens d'esprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils reçûrent mes bagatelles comme si c'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant notre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit, & il survint un dégel fort à propos : Le vent s'étant aussi remis au Sud-Oüest ne pouvoit nous être plus favorable ; ainsi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une députation solemnelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ses honnêtetez, & de son humaine hospitalité ; mais ce qu'il trouva, je croi, le meilleur endroit de la harangue, c'est qu'on lui fit de nouveaux présens de ma part. J'en fus abondamment récompensé ; car les *Gnacsitares* que le Grand Chef envoya pour me souhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour, nous presentérent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf, qu'il y en avoit assez pour fréter nos Piroques. Tout

étant disposé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de notre venuë en ce Pays-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plû à Messieurs les *Gnacsitares* d'aracher ce Mémorial, & de le jetter dans l'eau ou dans le feu, c'est dequoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoiqu'il en soit, nous mîmes à la voile le vingt-six de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuse navigation, nous arrivâmes au Pays des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Riviére Longue des fatigues que nous avions essuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle facheux nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de riviere : Comme il a y une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si-bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Riviére Longue roule ses eaux assez tranquillement : Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorziéme Village, au quinziéme elle est là d'une agitation qu'on peut appeller rapide, & c'est es-

pace eſt environ de trois lieuës. Le canal de cette Riviére eſt auſſi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne ſerpente preſque point depuis ſon embouchûre juſqu'au Lac. J'avouë que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Riviére : rien n'eſt plus triſte que ſon aſpect, & il y a des endroits dont les environs ſont affreux ; l'eau de ce Fleuve eſt même d'une couleur très-deſagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par ſon utilité, car il eſt tout-à-fait commode pour la navigation, & il peut porter juſqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il ceſſe d'être ſi navigable ; j'en ai fixé l'endroit ſur ma Carte par une fleur-de-lis. Je fis auſſi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniſer mon nom, apellérent ce monument. *La Borne de Lahontan*. Le deuxiéme de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Miſſiſipi* : depuis notre paſſage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néiges, par la pluye ; & par le débordement des Riviéres : & comme par-là ſon courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous ſauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Iſle nommée *des Renſontres*, & l'on y ſéjourna le lendemain. Vous auriez, Monſieur, un juſte reproche à me fai-

re si je ne vous aprenois par l'origine de cette dénomination. C'est qu'un parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Isle, qui par parenthéze est située au milieu du Fleuve de *Missisipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre parti de trois cens *Nadouessis* en furent taillez en piéces, voici l'histoire de cet évenement. La fantaisie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui sont proche Voisins des *Otentats*; ils passérent chez les *Ilinois* leurs Alliez: Ceux-ci leur fournirent des vivres, & leur donnérent tous les matéraux qu'il falloit pour construire des canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquérent pour leur expédition. Comme nos *Iroquois* avançoient sur le Fleuve, & qu'ils repaissoient leur imagination de la belle proüesse qu'ils alloient faire en surprenant de pauvres gens qui ne pensoient point du tout à eux; ils virent un nombre de canots qui descendoient de l'autre côté de la Riviére. Si-tôt que les *Iroquois* eûrent aperçû cette petite Flote, ils gagnérent au plûtôt cette Isle dont il est question, & les *Nadouessis* en firent autant. Vous nôterez, Monsieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoissoient point, si ce n'étoit peut-être de nom, car les *Iroquois*, sur tout, sont fameux par leurs cruautez, & il n'y a point de Sauvages qui

n'en ayent oüi parler. Nos deux partis abordérént donc, chacune à une pointe de l'Isle, ce sont les deux endroits dessignées sur ma Carte par deux croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein gosier demandérent en langage Ilinois, *Qui êtes-vous? Nous sommes Nadouessis*, répondirent les autres: Ces derniers ayant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus de difficulté de se nommer. Mais en même-tems ils continuérent, *& ou allez-vous? A la chasse aux Bœufs*, répliquérent les Nadouessis, *& vous Iroquois quel est le sujet de votre voyage? C'est la chasse aux hommes*, dirent ceux-ci. *Oh! puisque cela est* répartirent les autres, *il est trop juste de vous épargner du chemin. Nous sommes des hommes; venez nous prendre, si vous le pouvez, la capture ne sera pas mauvaise.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer: ils acceptérent le défi, & sur cela chaque Nation débarque, & se dispose à s'en donner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadouessis* ne voulut point de porte de derriére: il déclare à ses Guerriers qu'il faut choisir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute espérance de pouvoir fuïr, il prit une hache, & secondé de quelques-uns des siens il mit tous ses canots en piéces. Ensuite ce vaillant Chef méne ses gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que

ſupérieurs, n'avoient pas dimpatience pour attaquer. Ceux-ci ſoûtinrent pourtant le premier choc en dignes chaſſeurs d'hommes : ils firent une ſi furieuſe décharge qu'ils jettérent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadoueſſis* après avoir eſſuyé cette foudroyante grêle fondirent la maſſuë à la main ſur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à plate-couture. Il en périt deux cens ſoixante : les autres voulurent ſe ſauver : mais ce fût en vain, ils furent pourſuivis & atteints par les vainqueurs qui les firent tous Eſclaves. Le Chef des *Nadoueſſis* averti, que ſur la fin du combat quelques-uns des vaincus s'étoient jettez dans leurs canots pour prendre la fuïte envoya au plus vîte après eux ; mais les fuyards ſe voyant ſur le point d'être attrapez ſe jettérent à l'eau, aimant mieux ſe noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadoueſſis* n'auroient pas crû leur victoire complette, ſi elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choiſirent entre tous leurs priſonniers les deux hommes qui avoient la mine de courir le mieux, on coupa le nez & les oreilles à ces miſérables : on leur donna les armes & les munitions néceſſaires, ſoit pour ſe procurer la vie par la chaſſe, ſoit pour ſe garantir des mauvaiſes avantures, & dans cet équipage, » allez,

leur dit-on, chez vos gens, rendez com- »
pte à vos compatriotes de ce qui est arri- »
vé, & pour leur montrer que nous usons »
bien de notre avantage, donnez de no- »
tre part un bon avis à votre Nation, »
c'est qu'une autrefois elle n'employe »
plus des femmes pour faire la chasse »
aux hommes. La raillerie avoit son sel; »
mais ces nez & ces oreilles à bas la ren- »
doient trop forte, n'est-il pas vrai, Mon- »
sieur? «

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas* : ce Pays abonde en bled d'Inde, aussi en remplîmes-nous nos canots. Les *Otentas* demeurent sur les bords d'une Riviére assez rapide, & qui prend sa source dans les Montagnes voisines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas jusqu'au haut de la Riviére ; cette partie est habitée par trois autres différens Peuples, les *Panimaha*, les *Paneassa*, & *les Panetonka*. J'aurois fort souhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux ; mais le tems me pressoit, & d'ailleurs j'avois déja perdu toute espérance de faire la découverte que j'aurois souhaitée au sujet des Espagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoique nous eussions le courant, on ne laissa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la Riviére des *Missouris* : le courant de cette Ri-

viére n'en cédoit pas pour la rapidité au courant du *Missisipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Missouris*. J'y fis une station de quelques heures, mais qui ne laissa pas de m'être utile ; car pour me récompenser de mes bagatelles, on me fit present de cent Cocs-d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les rassembler ; car leurs cabanes en sont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces oiseaux dans le Pays. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le soir à quelque distance du second Village. Comme mon dessein étoit de faire là quelque séjour, nos gens tirérent les canots, & s'empressérent à dresser cabanage. Cependant nos *Outagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour escorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût se faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Missouris* : Les uns & les autres pouvoient appeler le langage des signes à leur secours ; mais apparemment qu'ils ne s'avisérent pas. Quoiqu'il en soit, peu s'en fallut que ce baragoüin réciproque n'eût une funeste conclusion ; déja les *Missouris* perdant pa-

tience, ou concevant de méchans ſoupçons, menaçoient nos gens, & levoient le bras pour faire main-baſſe ſur eux: Nos gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chére, ainſi ç'eût été une boucherie. Lorſqu'on étoit ſur le point d'en venir aux priſes, un bon Viellard ſurvint fort heureuſement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'expoſons point téméraírément l'honneur & le ſang de la Nation: Ces étrangers ne ſont pas ſeuls, on a découvert leur campement, ne doutons point qu'ils ne ſoient ſoûtenus, & que leurs gens ne ſe faſſent plûtôt hacher en piéces que de ne pas vanger l'inſulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut ſon effet; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner ſur la harangue du bon homme; je vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & ſi vous me demandez d'où j'ai apris ce qu'il avoit dit puiſque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous ſerez ſatisfait. Mes Députez voyant donc que les *Miſſouris* étoient à leur égard des muets ſi dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous affrayez du riſque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la choſe, je vis bien que nous n'étions pas en ſûreté, ce qui me fit prendre de bonnes meſures pour

n'être pas ſurpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faiſoient le guet entendirent du bruit, & ayant haſardé un gros, *Qui va là?* on leur répondit en langue Ilinoiſe que deux habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient ſe remettre de la terrible réception qu'on leur avoit faite au Village; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me perſécutérent pour aller brûler l'Habitation : mais je n'avois garde ; l'action eut été trop noire & trop barbare : je répondis que nous devions nous montrer les plus ſages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour maſſacrer; les *Outagamis* firent ſemblant de goûter mes raiſons, & me laiſſérent en repos. Dès le point du jour les deux Meſſagers de la nuit ne manquérent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'aſſurer de ce que nous étions; ils nous queſtionnérent à toute outrance, nous ſubîmes une interrogatoire de plus de deux heures ; Enfin nous ayant tournez de tous les ſens, & s'étant convaincus de notre bonne foi, ils nous priérent fort civilement de nous aprocher du Village. Mais les *Outagamis* faiſant les fiers à leur tour dédaignérent cette invita-

tino

tion quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent-ils d'un fourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'eſt déja fait que trop attendre, ſera venu nous rendre ſes devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députez étourdis de cette hauteur avoüérent que nous avions raiſon, & nous quittérent bruſquement pour aller porter notre plainte au Grand *Miſſouri*. Trois heures ſe paſſérent ſans que perſonne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre, & l'on délibéroit déja ſur le parti le plus convenable ; mais enfin Monſieur le Chef arriva. Je pénétrai d'abord le ſujet de ſon retardement ; la crainte l'empêchoit de venir, & d'ailleurs il falloit compoſer les preſens. Sa Seigneurie nous aborda donc, mais la terreur peinte ſur le viſage, & plûtôt avec l'air d'un Eſclave criminel, qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Pays. Sa ſuite étoit d'un burleſque qui ne me déplût pas : tous ſes gens, au lieu de riches & magnifiques livrées, portoient dequoi ſubvenir à nos beſoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées : les autres de ſacs de bled d'Inde ; ceux-là, de raiſins ſecs : ceux-ci, de peaux de Chevreüils teintes en diverſes couleurs. Tout cela me ſembloit meilleur que des révérences & des complimens ; auſſi répondis-je à cette honnêteté par d'autres

largeſſes, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez reſpectives, il fût queſtion d'entrer en matiére. Le Chef avoit pour interprêtes ces deux hommes qui parloient Ilinois, & moi je me ſervois de mes *Outagamis*. Nous fîmes tout notre poſſible pour tirer quelques éclairciſſemens, mais il n'y eut jamais moyen de faire cauſer le bon homme : il déclara qu'il ne ſçavoit rien, mais que nous pourrions aprendre la Carte du Pays, ſi nous voulions avancer ſur la Riviére : Il s'en tint conſtamment à cette réponſe & quoique nous puſſions faire le Boureau n'en voulut point démordre. Nos *Outagamis* pétilloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur cauſa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur. Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter notre départ, & le jour même de cette entrevûë, à deux heures après midi l'on ſe remit en canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Riviére des *Oſages*; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes preſque toûjours ſous les armes à cauſe des bœufs ſauvages qui ſe divertiſſoient à nous venir lutiner

assez souvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien plus grande sans une pluye copieuse qui vint mal à propos refroidir notre ardeur. Comme nous nous amusions à serrer notre proye, quelqu'un s'écria qu'il voyoit des hommes, & en effet, une troupe assez nombreuse de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monsieur, qu'on se mit promptement sur la défensive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derriere la foible palissade de notre petit Camp, nous voyons venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré son fusil en l'air pour le mieux recharger ensuite, la simple lueur de ce feu causa une si grande épouvante à ces gens qui venoient à grands pas fondre sur nous, qu'ils se débandérent, fuyant ça & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'est que l'usage du fusil étoit aussi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Riviére Longue. Cette avanture ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Outagamis*. Ils m'exhortérent au brûlement d'un ton si pathétique & si pressant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raison succomba honteusement à la brutalité de ces destructeurs. J'eus donc la complaisance de

me rembarquer dès ſe ſoir même, & de retourner ſur nos pas, car nous avions laiſſé le Village derriere nous. Arrivez ſur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond ſilence, & à peine commença-t'il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit ſans défenſe, ces Sauvages que nous avions fait fuïr le ſoir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller en notre découverte. Quoiqu'il en ſoit ; nous annonçames notre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute notre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévû devoit produire : dans ce moment les Vieillards, les femmes, & les enfans ſortirent des Cabanes, & dans une conſternation d'autant plus grande qu'ils ne ſçavoient quel parti prendre ; ils ne voyent de tous côtez qu'une mort inévitable ; leur unique reſſource étoit de ſe jetter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des ſignes, qui dans ces occaſions ſont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les ſouverains arbitres de leur ſalut. On n'avoit pas deſſein de leur ôter la vie : on leur ordonna ſeulement de ſortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant

d'endroits que l'habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous raporte pas ce fait comme un exploit, Monsieur; c'est un crime que je vous confesse, & si mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde sçaura cette action, me servira pour expier un si gros peché.

Après cette glorieuse expédition nous rentrâmes dans nos canots, & nous continuâmes à suivre le rapide courant de cette Riviére. Notre navigation fût très-heureuse, & il ne nous arriva rien de considérable jusqu'au Fleuve de *Missisipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le vingt-cinq d'assez bonne heure, & le lendemain après-midi, lorsque nous ne pensions qu'à poursuivre tranquillement notre route, nous découvrîmes environ quatre cens chasseurs qui en vouloient aux Bœufs sauvages, dont les prairies sont toutes couvertes du côté de l'Oüest. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas causer quelque inquiétude; mais nous fûmes bien-tôt rassûrez. Dès que ces Sauvages nous eûrent aperçûs, bien-loin de s'effaroucher, ils nous firent signe de ramer vers eux. Comme nous ne les connoissions point, & que de plus leur nombre nous paroissoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous hésitâmes, & peu s'en fallut que

nous ne fiſſions force de voiles & d'aviron. Néanmoins notre bon deſtin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mouſquet au-deſſus d'eux. Nous voyant arrêtez ils accouroient en foule : mais nous qui ne prétendions pas être traitez en bœufs ſauvages, nous criâmes à ces chaſſeurs de ne pas avancer tout à la fois, & ils virent bien à notre poſture fiére & menaçante, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à nous faire peur. Ainſi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Ilinois, & cela d'un œil riant & d'un viſage gai, qu'ils étoient *Akanſas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciſeaux pendus au coû, nous nous laiſſâmes perſuader; ils portoient auſſi de petites haches dont je ſçavois que les *Ilinois* leur font preſent à la rencontre; enfin, je ſouhaitois paſſionnément que ce fuſſent ces mêmes *Akanſas* dont Monſieur *de la Salle*, & pluſieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit preſque une raiſon démonſtrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte diſcution, nous ſortîmes de nos canots, & nous nous abandonnâmes avec toute ſorte de confiance & de franchiſe à la bonne foi de ces chaſſeurs. Nous n'eûmes pas ſujet de

nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délasser agréablement : la danse, le chant, la bonne chere, les presens, tout en fût. Nous n'eûmes-là ni Comédie, ni Opéra, mais on nous donna pour spectacle une de ces galanteries Espagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akansas* nous ayant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de notre débarquement, firent-là devant nous une chasse d'adresse & de plaisir ; c'est-à-dire qu'alors ils employent pour se divertir plusieurs ruses à la capture ees Bœufs, je vous ai tracé cela sur ma Carte. Ces Sauvages nous montrérent aussi un Crocodile nouvellement tué ; la maniére dont ils assomme cette bête est curieuse, & je vous la décrirai quelque jour. Au reste, notre pause chez les *Akansas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage : Ces chasseurs n'en sçavoient pas plus que moi sur l'article des Espagnols ; mais ayant mis mes hôtes sus le chapitre des *Missouris* & des *Osages*, les deux derniéres Nations chez qui j'avois passé, ce sont, dirent-ils, des peuples nombreux, mais lâches & perfides, sans courage & sans foi : leurs Riviéres sont fort grandes, & leur Païs bon & beau, c'est dommage qu'il soit habité par des coquins. Ce témoignage soulagea beaucoup ma conscience du remords du

brûlement, & j'eus presque regret d'avoir sauvé l'habitation des *Missouris*. N'ayant pû donner plus de deux jours aux *Akansas*, je leur témoignai une réconnoissance qui alloit jusqu'à l'estime, & nous étant rembarquez nous poursuivîmes notre navigation jusqu'à la Riviére *Ouabach* : Elle est profonde, & l'ayant fait sonder nous lui trouvâmes trois brasses & demie d'eau ; c'étoit précisément la mesure que les *Akansas* avoient fixée : il est vrai que cette Riviére, ne paroissoit pas alors dans son cours naturel ; & les Sauvages de notre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'assura qu'elle portoit plus de cent lieuës ; je me serois fait un plaisir d'entreprendre cette navigation, & si la chose eut dépendu de moi j'aurois rémonté cette Riviére jusqu'à sa source ; mais comme le tems me pressoit, je remontai le Fleuve de *Missisipi* jusqu'à la Riviére des *Ilinois*. Nous y arrivâmes le neuviéme d'Avril. Ce ne fut pas sans peine ; car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les courans étoient fort rapides.

Puisque je quitte le *Missisipi* pour n'y plus retourner, vous ne serez pas fâché que je rassemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur est de demi

lieuë, & ſa moindre profondeur, d'une braſſe & demie d'eau; je ne puis vous parler ſi expreſſément de ſa plus grande largeur ni de ſa plus grande hauteur; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aiſément que le *Miſſiſipi* n'eſt pas un Fleuve du commun. Il eſt aſſez paiſible dans ſa courſe, & les Sauvages m'ont aſſûré qu'il n'eſt rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il eſt très-ſûr pour la navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de ſable. On ne vogue pas long-tems ſur ce Fleuve ſans trouver des Iſles; il y en a beaucoup, & comme elles ſont preſque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûë fort agréable dans la belle ſaiſon. Les bords de cette Riviére ne ſont pas moins charmans; vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage que bois, que côteaux, que prairies: Avec tout cela cette navigation eſt champêtre, & même affreuſe, en comparaiſon de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait ſur le *Miſſiſipi*, je n'ai pas remarqué que cette Riviére ſerpentât, & je vous dirai ici par occaſion qu'il eſt fort rare de trouver en Amérique une Riviére qui s'écarte, qui ſe détourne dans ſon lit, en un mot qui roule ſes eaux en zig-zag.

L'air du *Miſſiſipi* eſt ſain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propa-

gation des animaux. L'un des plus grands divertissemens sur cette route, c'est de voir les rivages tous couverts de Quadrupédes & de Volatilles qui paissent ensemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs-d'Inde y sont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiseaux qu'on voit sur cette Riviére, & qui sont inconnus en Europe, il y auroit-là dequoi faire un livre. A plus forte raison seriez-vous rebuté de la longueur ennuyeuse de ma lettre, si je vous faisois un détail exact des chasses, des pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrez. Tout cela est spécifié dans mon Journal, & si j'avois assez de loisir & de patience pour vous le transcrire, il faudroit vous résoudre à la lecture d'un gros volume. Pour m'en tenir à mon sujet, je n'ai pas manqué d'écrire sur ce Journal toutes les chasses, & toutes les pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous seriez surpris de voir que presque chaque jour il y avoit chasse ou pêche d'une espéce différente. Il y a aussi le long du *Missisipi* quantité d'arbres fruitiers; mais comme ils étoient dépoüillez de fruits & de feüilles, nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une grosseur extraor-

dinaire : on fait sécher ces beaux raisins au Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvez d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foisonnoient extrêmement sur cette Riviére, j'ai oublié d'excepter les Castors : ils y sont très-rares. C'est la même chose sur la Riviére Longue ; mais en récompense il y a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les habitans en prennent assez pour se faire de bonnes fourures, dont ils se servent en Hyver.

Le dixiéme d'Avril nous mîmes à la voile, & nous voguâmes toûjours sur la Riviére des *Ilinois*. Nous allions à la faveur d'un vent d'Oüest Sud-Oüest, & nous fûmes si bien poussez qu'en six jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monsieur de *Tonti* qui en est le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'est un fort honnête homme que ce Monsieur de *Tonti*, & qui est tout-à-fait digne de la vénération que les *Ilinois* ont pour sa personne. Je me reposai trois jours dans ce poste, & cela me sembla bon depuis le long-tems que nous ne faisions que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt Coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Ilinoise*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces négocians. Nous étant suffisamment délassez, je remerciai Monsieur le

Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Ilînois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il falut aller changer de notte : il n'étoit pas queſtion de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débaraſſer au plûtôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des habitans : ils en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de porteurs que je n'en voulois. Il eſt vrai que j'ouvris d'abord mon magaſin portatif, & que je lui fis faire une copieuſe évacuation. Je fis preſent aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Bréſil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûë de tant de richeſſes meurtrieres échauffa beaucoup la généroſité de mes *Ilinois*, car dans le nouveau monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir ſur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus ſi-bien ſervi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit ſe faire le rembarquement : ce fût-là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & reprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, &

je m'imagine que les fusils, & les pistolets dont je leur fis present en nous séparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignérent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile; & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Riviére des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur *de la Salle* fit bâtir un Fort il y a plusieurs années, nous y trouvâmes quatre cens guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur, c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'employai tout mon bien dire pour persuader à ces brutaux qu'une si horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre; mais il me fût impossible de rien obtenir; & j'eûs pour toutes réponse que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages ne se contentérent pas de me refuser la vie des trois innocens; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. Cette inhumanité est commune à la plûpart des Nations Sauvages, ils voudroient qu'on prit plaisir à

ces barbares ſpectacles comme on en prendroit à la Comédie la plus burleſque, & ils ſe ſcandaliſent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faiſoit ſouffrir à ces malheureux *Iroquois* me cauſoient une véritable horreur ; & je ne pûs me réſoudre à voir la fin de la piéce. Je me rembarquai donc au plus vîte ; mais comme ces brûleurs s'y opoſoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes ſoldats ayant fait une aſſez bonne proviſion d'eau-de-vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne ſeroit que pour arroſer le ſacrifice, & que dans leur yvreſſe ils commettroient peut-être des déſordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuſe ayant produit ſon effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traverſé la Baye de *l'Ours qui dort*, nous ſommes arrivez ici il y a ſix jours. Le Sieur de *ſaint Pierre de Repantigni* que j'y ai trouvé, & qui eſt venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Monſieur *de Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même néceſſaire aux affaires du Roi, & voulant que les Nations qui ſont nos Alliées ſoient compriſes dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hoſtili-

tez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore apris une autre histoire assez plaisante. Notre Gouverneur Général a écrit au Commandant de ce poste-ci qu'il tâchât d'engager adroitement un certain Chef des *Hurons* surnommé par sobriquet, *le Rat*, à l'engager, dis-je, à descendre à la colonie, & cela pour lui faire faire le saut périlleux de la potence. *Le Rat* en ayant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage tout exprès pour sommer Mr. *de Denonville* de sa parole, & pour le défier d'en venir à l'éxécution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de Coureurs de bois qui descendent sous le commandement de Mr. *Dulhut*. Pour moi j'ai déja fait prendre les devans à plusieurs de mes soldats par différentes occasions, & je resterai ici sept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monsieur, la Relation de mon voyage. Peut-être la trouverez-vous trop abregée : mais outre que j'ai suprimé toutes les minutes, qui ne m'ont point paru dignes de vôtre curiosité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaisir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour rassembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoye tout le reste à notre premiere entrevûë, je vous

aprendrai quantité de rencontres & d'avantures que j'ai euës dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du culte, des Mœurs & des maniéres de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques sur tout cela, aussi-bien que sur l'étenduë de ce continent vers l'Oüest. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne mesure quelques observations générales. Le Lac des *Ilinois* a trois cens lieuës de tour : il est placé au milieu d'un Païs assez beau, mais qui est un vrai desert ; les rivages de ce Lac sont des bois de sapin & de haute futaye, mais fort peu de prairies. Pour la Riviére des *Oumamis*, c'est peu de chose, & elle ne vaut pas la peine qu'on en fasse mention. Quant à la Baye de *l'Ours qui dort*, elle est assez grande : c'est sur la Riviére qui s'y décharge que les *Outaouas* viennent tous les trois ans pour la chasse du Castor. Au reste, on ne trouve sur cette derniere route ni patures, ni rochers, ni bancs de sable, & ce qui la rend encore meilleure, c'est que les terres qui bordent le Lac au Midi sont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au sujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réfléxion sur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me suis demandé d'où pouvoit venir le peu de succès de tant d'habiles hommes qui

ont entrepris par mer & par terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pouroit profiter des fautes de M. *de la Salle*, & de quelques autres découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs desseins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous aprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présume pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres ; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjonctures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non-seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Païs Occidenteaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit employer au lieu de canots certaines chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, legéres de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quinteaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence est absolument nécessaire au Chef de l'entreprise : tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deserts, & où l'on

rencontre le plus ſouvent de très-grands obſtacles : on ne peut contenir une troupe ſi nombreuſe, formée ordinairement de gens ramaſſez, & parmi leſquels il ſe trouve des ſcélérats, ſans beaucoup de patience & d'induſtrie. Les ſéditions, les querelles, & tout les autres deſordres qui proviennent de la licence d'un ſoldats mal diſcipliné, n'arrivent que trop ſouvent parmi ces gens-là, & comme ils ne ſont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aiſément à entreprendre par la force ſur leurs ſupérieurs. Il s'agit en ce cas-là de diſſimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voye de la douceur eſt alors le plus ſûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne ſçauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot : mais ſi le mal prévaut ſur leurs ſoins : c'eſt à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès ſa naiſſance, & le meilleur expédient dont ils puiſſent ſe ſervir pour cela ; c'eſt de perſuader aux ſoldats qu'ils ſeroient perdus ſans reſſource ſi le Commandant étoit informé de la choſe, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête caſſée. D'un autre côté le Commandant doit toûjours affecter de ne rien ſça-

voir de ce qui ſe paſſe, tant qu'il n'en eſt pas témoin ; car pour peu qu'on ſe cabre en ſa préſence, c'en eſt fait de ſon autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, ſuivant que les conſéquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuſes il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'éxécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture ſi délicate, c'eſt de paſſer bien des choſes que la bonne & ſevére diſcipline défendroit de tolérer par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages ; une diſpute où l'on en vient au fait, & même juſqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne ſont pas d'une nature à altérer la ſubordination. Une autre meſure néceſſaire au Commandant, c'eſt d'avoir un eſpion habile, & de le payer graſſement : Celui-là ſçachant tout par ce moyen pourra ſe régler ſur des lumiéres fixes, ſur des connoiſſances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal eſt de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une cabale ; une telle découverte demande une fineſſe & un ſecret extraordinaire : mais quand on a ſi bien aprofondi les choſes qu'il ne

reste plus aucun doute touchant le coupable, c'est une nécessité absoluë de s'en défaire ; mais comme il seroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ses partisans, on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route soûterraine, en sorte qu'il disparoisse tout d'un coup, & que ses gens ignorent ce qu'il est devenu.

Il est aussi de la derniére importance au Commandant de gagner le cœur du soldat : c'est ce qui n'est pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on soit attentif à leurs besoins, & qu'on leur fasse apercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les soulager dans la fatigue d'un voyage si onéreux : une petite libéralité de tabac ou d'eau-de-vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertissement & à la joïe ; leur demander conseil dans les occurences épineuses, & ne pas manquer une occasion de les exhorter à vivre ensemble en bons camarades & en freres. Il est bon aussi de les piquer d'honneur. Vous ne sçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur representer qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince, la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion est en-

core d'un grand secours, & il n'y a guére de machines plus propres à remuër à tourner ces sortes desprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui est des Ecclésiastiques, nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inspirent par la superstition & par le scrupule des sentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils sement souvent eux-mêmes la discorde & la division ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion est qu'il vaut mieux s'en passer dans ces sortes de voyages. Ces faiseurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choisir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requises pour ces tuantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempéramment sec & robuste, d'une humeur paisible, actifs, courageux, & endurcis de jeunesse à la fatigue.

Il ne me reste plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choses qui sont nécessaires pour ces sortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir soin qu'il y ait des Charpentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs en long avec tous leurs outils, des chas-

ſeurs & des Pêcheurs de profeſſion, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les bleſſures, de drogues, pour les maladies, mais ſur tout d'Orviétan & de Séné. Chacun doit avoir ſon capot de bufle & ſa paire de botines pour ſe garantir des fléches, les ſeules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fuſil & le piſtolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire proviſion d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Orignal, ou de Bœuf : Ces peaux couſuës les unes avec les autres ſervent par le moyen de piquets plantez à certaine diſtances, ſervent, dis-je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois ſuffiſamment pour garnir un quarré de trente pieds ſur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & preſque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un inſtant. Des canonniers de Cœti de huit pieds de long & ſix de large; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives ſont à peu près comme nos moulins à caffé, mais beaucoup plus grand, & elles ſont d'un uſage tout à-fait commode. Des clous de toute eſpéce, des pics, des pioches, des bêches, des

haches, des hameçons, du ſavon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monſieur, qu'en vous debitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dreſſé avant mon voyage, & que je ne fais que le tranſcrire. Peut-être vous ſeriez-vous bien paſſé de tant de mitraille; mais vous en comprendrez mieux ce que c'eſt que de voyager parmi des Individus ſi peu ſemblables à nous, quoique d'une même eſpéce, & cela pourra vous donner matiere à d'agréables & ſolides réfléxions. Je retourne à mon Catalogue. Les preſens ne ſont pas la proviſion la moins néceſſaire, bac, & faut en avoir un aſſez copieux magaſin; on ſeroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoiſſance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi conſiſte la libéralité magnifique de cette bien-venuë; tabac, eau-de vie, coûteaux, ciſeaux, éguilles, ce ſont les matieres les plus riches & les plus précieuſes, le reſte eſt facile à deviner. Enfin, le dernier avis que je donnerois c'eſt de ne pas oublier l'Aſtrolabe, le demi cercle, les Bouſſoles ou compas ſimple & à variation, la pierre d'aiman, deux groſſes montres de trois pouces de diamétre, des pinceaux, des couleurs, du papier

à dessein & autre, pour faire ses Journaux & ses Cartes, pour dessigner les bêtes terrestres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & générallement tout ce qui peut faire plaisir aux Curieux. Il ne seroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînassent avec eux des trompettes & des violons : Cela sert à consoler & à récréer la troupe ; mais cela est encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne se lassent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces instrumens.

Si donc par hasard, Monsieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fournissez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits ; n'en omettez pas un seul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'esprit, de conduite, & de détail, c'est-à dire, soigneux, prévoyant, sage, & de bon exemple, mais sur tout modéré, patient, & d'un génie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous passerez par tout sans trouver d'obstacle, & que vous iriez tête levée jusqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je souhaiterois avoir assez de mérite pour être nommé Batteur de Païs en chef ; je servirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne sçau-

riez croire combien l'on eſt aiſe de voir tant de ſortes de choſes : je n'avois pas le tems de me fatiguer. A propos de fatigue je commence à trouver cette Lettre bien longue. Adieu, Monſieur,

Je ſuis, votre, &c.

A Miſſilimakinac, *ce* 28. *May* 1689.

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Miſſilimakinac *pour la* Colonie. *Deſcription de cette route. Incurſion funeſte des* Iroquois *dans l'Iſle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient en* Canada, *& Mr le Marquis de* Denonville *eſt rapellé.*

MONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçû la Lettre que je vous écrivis de *Miſſilimakinac* datée du 28. May. Je n'ai rien à vous mander du ſéjour que je fis dans ce Fort ; ainſi trouvez bon que j'en vienne tout-d'un-coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit compo-

ſée de deux canots, & de douze *Outaouas* faiſoient toutes mes troupes de débarquement. Je voyagai avec ces Forces aquatiques juſqu'au 23. mais ce même jour-là je rencontrai à la *Riviére Creuſe*, Mr *Dulhut* & la troupe qui m'avoient devancé. Il fut queſtion de voir ſi je paſſerois outre, ou ſi je ferois le voyage ſous l'eſcorte de ce Commandant. Mr *Dulhut* me ſollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous riſquez beaucoup, me dit-il, avec votre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marauts n'auront pas plûtôt aperçû quelques veſtiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront-là, & s'enfuïront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en deſcendant avec nous, & je vous conſeille en ami de le faire. La prudence le vouloit; mais la bravoure gaſconne m'inſpiroit autrement. Je pris donc congé de Mr *Dulhut*, & je ne fus pas long-tems ſans me repentir de mon courage. Mes gens ayant apris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voiſinage un parti d'*Iroquois* furent ſur le point de s'envoler dans les Forêts; & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais ſi vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'euſſiez-vous fait? Ce que j'euſſe fait? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux? La valeur, oüi même la valeur d'un Gaſcon doit céder à la prudence, & de plus la ſa-

ge Nature nous ordonne de fatiguer le jaret pour le salut de la tête. Ayant rassuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureusement dans la grande Riviére de leur Nation, & lorsque nous fûmes près de la *Riviére du Liévre*, je rencontrai Mr *de Sainte Hèléne*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de Coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lorsqu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts sur cette Nation. Sur cela Mr *de Sainte Hélène* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare événement. Cette nouvelle me paroissoit incroyable, & si les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la chose pour un Roman. J'admirois que Mr le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes sans effusion de sang; mais j'admirois encore plus que notre Cour avec sa fine & puissante politique, n'eut pas détourné un coup si fatal. L'étroite union de notre Monarque avec le Roi Jacques étant si avantageuse à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t'on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chûte de ce pauvre Roi? Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse un point d'honneur de reconnoissance, & encore plus d'intérêt de rétablir : Elle

ne feroit plus que Loüis le demi Grand ſi elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & ſanglante guerre.

J'arivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé bien du riſque & de la fatigue. Il nous fallut ſauter pluſieurs Cataractes affreux ſur la grande *Riviére des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques-uns deſquels étant de plus d'une lieuë, & afin que vous ne vous plaigniez pas, Monſieur, d'une trop grande abréviation, je vais ſpécifier la choſe. De *Miſſilimakinac* à la *Riviére des François* la Navigation eſt bonne ; car en côtoyant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Iſles où l'on peut ſe mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Riviére eſt difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Enſuite on entre dans le Lac des *Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieuës pour gagner une autre Riviére dont j'ai oublié le nom, & ſur laquelle il faut encore ſurmonter cinq ou ſix Cataractes. De-là, autre portage juſqu'à la *Riviére Creuſe* qui ſe décharge par de ſemblables chûtes d'eau dans la grande *Riviére des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataouan*. Celle-ci méne

jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle se perd dans le grand Fleuve de *Saint Laurent* : quoique ces deux Riviéres soient extrêmement rapides dans leurs cours, elles ne laissent pas d'avoir un confluent fort paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac *Saint Loüis*. Au reste, peu s'en fallut que je ne périsse au Port ; & voici comment. Lorsque nous passions le Saut apellé aussi *Saint Loüis*, à trois lieuës de *Monreal*, notre canot ayant tourné dans les boüillons, je fut jetté par le rapide du courant, & précipité jusqu'au pied du Cataracte sur quelques fonds plats de plusieurs pieds de profondeur: Monsieur le Chevalier du *Vaudreüil* qui par un hasard tout extraordinaire se trouva-là, me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voyage que je me sois vû à la porte de l'éternité : je vous avouë qu'il ne fait guére bon en cet endroit-là ; on y découvre un trop grand Pays, cela fait mal au yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'employai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois epuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemain j'allai faire ma cour à Messieurs *de Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusérent beau-

coup ſur mon heureux retour. Ils me queſtionnérent ſur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Monſieur *Dulhut* étoit en chemin pour ſe rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. *Le Rat* qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit deſcendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fiérement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de pendaiſon. Comme je m'imagine vous en avoir aſſez dit pour vous mettre en goût d'aprendre l'hiſtoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur exceſſive de ma derniére Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général étoit mortellement irrité contre *le Rat*.

Ce Sauvage homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, & Chef de Guerre & de Conſeil des *Hurons*, Monſieur *de Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les inſtances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en deffendit long-tems; mais il ſe rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on pourſuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poſeroit les armes qu'a-

près avoir anéanti cette Nation *Le Rat* s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Monsieur *de Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assûra lui-même de vive voix. Cette derniére circonstance, qui valoit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. *Le Rat* faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Missilimakinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris son chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer ses guerriers. Là notre *Huron* aprit que Monsieur *de Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations Iroquoises, & que même il attendoit dans huit ou dix jours des Ambassadeurs & des Otages à *Monreal* de la part de ce ces peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre: ainsi ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour *le Rat*; il en connut d'abord l'importan-

ce, & il vit bien qu'on ſacrifioit ſa Nation. Cependant, comme ce Sauvage à beaucoup d'eſprit, il prend ſon parti ſur le champ : Sans témoigner rien de ſa ſurpriſe, ſans laiſſer échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que ſon conſeil étoit trop raiſonnable pour ne le pas ſuivre, & le laiſſant dans cette bonne opinion, lui & ſes guerriers quittent le Fort : Mais le ruſé Sauvage penſoit bien à autre choſe qu'à retourner chez ſa Nation. Il alla ſe poſter avec ſa troupe à l'endroit par où les Ambaſſadeurs & les Otages *Iroquois* devoient néceſſairement paſſer, & il les attendit-là de pied ferme. Après quatre ou cinq jours les Députez des cinq Nations parurent ; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choiſis, & deſtinez pour reſter entre les mains de notre Gouverneur. Le *Huron* en embuſcade ; & qui voyoit tout ſans être vû donna le loiſir à ces malheureux voyageurs de débarquer tranquillement ; mais ſi-tôt qu'il les vit à découvert, il fondit ſur eux avec ſes guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre auſſi funeſte qu'elle étoit imprévûë, ne firent pas réfléxion à la loi naturelle qui eſt de céder à la force majeure, & de s'abandonner à la diſcrétion du plus fort : Leur premier mouvement fut de ſe deffendre ; mais comme l'ennemi étoit en

plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre. Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuite, implorérent la compassion du vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coûtume, le malin *Rat* leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Gouverneur des François; que celui-ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoyé pour les tailler en piéces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu? Ils ne doutérent donc point que Monsieur *de Denonville* ne fût un scélérat, & jugez, Monsieur, qu'elles bénédictions ils donnérent à notre Nation. Ils contérent naïvement le sujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçû pour le Gouverneur Général. En effet, *le Rat* joue admirablement le personnage d'un homme outré de colere: il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scéne. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoit

jetté les yeux ſur moi pour me faire l'inſtrument de la plus noire trahiſon qui fût jamais ? Il n'en eſt pas où il penſe, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adreſſant aux priſonniers parmi leſquels étoit le Chef de la députation nommé *Theganeſorens*, *mes Freres*, leur dit-il, *quoique nous ſoyons en guerre, je vous rends la liberté. Il ne ſera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infâme Miniſtre de ſa Sélérateſſe. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la ſeule réconnoiſſance que je demande pour la grace que je vous fais, c'eſt qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus que perſuadez par-là de la droiture & de la candeur du fourbe ne ſe laſſoient point de chanter ſes loüanges, ni de le remercier. Ils l'aſſurérent même, qu'en cas qu'il voulut ſe déſunir de ce traître de Gouverneur & faire la Paix ſéparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réüſſir la choſe par leur crédit. Quoi-que le délié *Huron* eut un but bien différent, il reçût l'offre avec une joye aparente, & donna de bonnes eſpérances pour la concluſion de cette affaire. Cependant il fit diſtribuër des fuſils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoya chez eux auſſi contens du *Rat* qu'ils étoient irritez contre Monſieur de *Dénonville*.

Le Rat, comme s'il eût apréhendé que cette machine ne fut pas ſuffiſante pour ſon deſſein, en fit joüer encore une autre. Ayant perdu l'un de ſes *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit ſon eſclave, & dès qu'il fut à *Miſſilimakinac* par où il avoit pris ſa route tout exprès, il en fit preſent au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne ſçavoit pas les intentions ni les démarches de Monſieur *de Denonville* pour la paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le priſonnier à être fuſillé. L'Innocent fut ſon propre Avocat, & plaida ſa cauſe le mieux qu'il pût : il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi ſur laquelle lui & ſes compagnons étoient venus à la ſollicitation du Gouverneur ; nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faiſoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adreſſe d'inventer un Roman pour tâcher de ſauver ſa vie. Les *Hurons* de leur côté favoriſoient l'exécution faiſant ſemblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet eſclave forgeât cette hiſtoire, ou qu'il fût hors du ſens, ſi-bien que ſans avoir égard à ſes raiſons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là préciſément le ſouhait du méchant *Rat*. En effet, incontinent après le ſupli-

ce du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à ſon ſervice ; il lui donne la liberté de retourner dans ſa patrie pour y paſſer tranquillement le reſte de ſes jours ; mais en même-tems il déteſte ce qui vient de ſe paſſer ; il peint l'injuſtice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté ſon affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux ſouterrains aſſez bien conduits, comme vous voyez, ne manquérent pas d'avoir leur effet. Monſieur *de Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'eſt pas qu'on ne l'eût averti du mauvais tour que *le Rat* lui avoit joüé ; mais il eût la précaution de faire ſçavoir ſon innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces peuples voudroient bien l'en croire ſur ſa parole, il s'endormit ſur les ſuites, & demeura fort en repos. Se flâtant même d'avoir renoüé la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Notre Gouverneur ſe mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens guerriers *Iroquois* débarquérent au bout de l'Iſle de *Monreal*, & firent tout ce que la rage peut inſpirer à une Nation féroce, & qui ſe croit outra-

gez. Ils pillérent & brûlérent toutes les habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent égorgez ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Jugez, Monſieur, ſi la conſternation fut grande dans *Monreal*, & ſi Madame *de Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monſieur ſon époux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général ſe contenta d'envoyer contre ces furieux cent ſoldats & cinquante Sauvages; n'oſant pas affoiblir ſa garniſon: mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie; que pouvoient-ils en ſi petit nombre? auſſi furent-ils preſque tous tuez ou faits priſonniers. De tout le détachement il ne rentra dans la place qu'un ſeul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit Mr *de Longueil* qui avoit eu une cuiſſe caſſée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant: Les autres Officiers, ſçavoir Meſſieurs *de la Raberre*, *Saint Pierre Denis*, *la Plante* & *Ville Dené*, ſont demeurez aux *Iroquois*; leur ſort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts; car probablement les Barbares ſe vengeront à loiſir & de gayeté de cœur ſur ces honnêtes gens. Après la défaite entiere du détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obſtacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la

terreur & la déſolation qui étoient répanduës par toute l'Iſle. Le mal ceſſa néanmoins plûtôt qu'on ne penſoit & ſes guerriers, ſoit qu'ils apréhendaſſent un revers de fortune, ou qu'ils fuſſent las d'exterminer, ſe rembarquérent ſans la moindre opoſition, & emportérent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment Monſieur *de Denonville* ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour réſiſter à cette invaſion; ce Gouverneur avoit aparemment ſes raiſons, & c'eſt tout ce que je ſçai là-deſſus. Au reſte, dans cette expédition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une avanture extraordinaire. Ces trois guerriers ayant trouvé du vin dans une habitation s'en donnérent ſi bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne ſe connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur eſclave depuis quelques années les voyant dans un état à ſe laiſſer tout perſuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduiſit adroitement vers un de nos Forts: Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrérent ſans ſçavoir ce qu'ils faiſoient: Une cave leur tint lieu d'apartement, & on les y laiſſa paſſer leur yvreſſe. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire: je ne puis vous

dire s'ils paſſérent beaucoup de tems à bailler, & à s'étendre avant que d'apercevoir leur malheur ; je ne ſçai pas non plus s'ils vomirent de grands blaſphémes contre la puiſſante & captieuſe divinité de Bacus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils ſe voyent entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le deſſein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les priſonniers virent les cordres, ils s'armérent de quelques bâtons qu'on avoit laiſſé dans le cachot, faute de prévoyance, & ſe défendirent ſi vigoureuſement qu'on fût obligé de les aſſommer ſur la place à grands coups de fuſil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à Mr *de Denonville* qui linterrogea beaucoup ſur les *Iroquois*, & principalement touchant la derniere affaire. Le Canadien répondit à tout, & dit entr'autres choſes que le mal cauſé par *le Rat* étoit ſans reméde ; que les cinq Nations croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*, ils avoient pris à cœur cet outrage prétendu, & qu'il ſeroit très-mal aiſé de les faire revenir : qu'ils étoient fort éloignez de ſe défier de la malice *du Rat*, & que bien-loin d'avoir aucun reſſentiment contre lui, ils aprouvoient ſon action, diſant qu'il avoin uſé du droit de la Guerre ; qu'ilsavoieni

même beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance pour lui, de ce qu'il avoit déſaprouvé la conduite des François & renvoyé leurs gens ſi généreuſement, ſur quoi ils étoient diſpoſez à conclure une paix particuliere avec lui.

Voilà, Monſieur, le ſujet du chagrin de Mr *de Denonville* contre *le Rat*. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû ; il brava le Gouverneur, & paſſa fiérement par *Monreal* ſans qu'on oſât mettre la main ſur lui. Je croi qu'on fit en cela très-ſagement : Les *Hurons* n'auroient pas manqué de venger ſa mort, & le reméde eut été pire que le mal. D'ailleurs, *le Rat* alléguoit pour ſa juſtification qu'on l'avoit trompé ; reproche que Mr *de Denonville* avoit à ſe faire, ne pouvant s'empêcher de ſe reconnoître en cela le premier auteur de tout le déſordre ; tant il eſt vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raiſons, quelques aparentes & quelques ſpécieuſes qu'elles ſoient qui puiſſent en diſpenſer. Au reſte, cette irruption des *Iroquois* affligea ſenſiblement Mr *de Denonville*, & il reconnut bien: quoique trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonſtance fâcheuſe, c'eſt que cette avanture entraînoit inévitablement la perte du Fort *Frontenac*. En effet, ce poſte commençoit à manquer,

de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusément & en bon nombre les passages des Cataractes; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hazarder. Enfin, le Sieur *de St Pierre d'Arpentigni* s'offrit d'y aller seul à travers les Bois: on admira son courage; mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se presenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. Mr *de Valréne* qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour exécuter l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des Marchandises pendant la Paix, il s'embarqua avec sa Garnison, & descendant les

Cataractes du Fleuve, il arriva heureusement à *Monreal* : Sa venuë fut une petite consolation pour Mr *de Denonville* qui partit aussi-tôt avec ce Commandant pour se rendre ici. On a aussi abandonné le Fort de *Niagara*. C'est un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conserver ces deux postes : ils étoient dans une situation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos alliez ayant ces deux Places de retraite eussent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courses jusques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus sortir de chez eux pour la pêche ou pour la chasse, sans risque d'être égorgez, & manquant par-là de Castors pour trafiquer des fusils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir dequoi vivre & dequoi se défendre ; du moins ils eussent été contraints d'abandonner le Païs. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes presques inaccessibles sont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embusquez y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

Mr *de Bonaventure*, Capitaine & Propriétaire d'un Vaisseau Marchand, vient d'ar-

river de France. Il nous aporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de Mr le Duc de Beauvilliers a nommé Mr *de Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ses petits-fils, & que Mr *de Frontenac* est en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jesuites, sur tout, en paroissant bien mortifiez ; & ils ont sujet de l'être, si ce que la Gazette scandaleuse leur attribuë, n'est point faux. On prétend que ces Révérends Peres, qui, comme vous sçavez, sont de dangereux Machinistes, noircirent, il y a sept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant *du Chesneau*, & le Conseil Souverain, noircirent, dis-je, si bien Mr *de Frontenac* à la Cour, que ce fût la véritable cause de son rapel. Si cela est, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie ; mais il n'en fera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avoüer néanmoins, que ce coup imprévû les a étourdis ; quelque beau semblant qu'ils fassent, leur joye paroît visiblement affectée, & ils ne sçauroient s'empêcher de se montrer assez pour faire voir qu'ils craignent le juste ressentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du

retour de Mr *de Frontenac* : ils l'attendent comme les Juifs font le Messie, & ils se préparent à célébrer sa bien-venuë par des réjoüissances extraordinaires. Il n'y a pas jusqu'aux Sauvages qui ne fassent éclater leur joye, & vous n'en serez pas surpris, Monsieur, quand vous sçaurez que Mr de *Frontenac* s'étoit attiré pendant son premier Gouvernement, l'estime, l'amour, la confiance non-seulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoisines le regardoient comme l'Ange tutelaire du Païs. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conséquences fâcheuses pour Mr *de Denonville* : ce n'est pas ma faute, & je n'ai d'autre vûë que de vous aprendre ce qui ce passe ici. Quand à l'odeur que ce Gentilhomme y laisse, c'est dequoi je ne me mêle point : que les imputations qu'on lui fait soient bien ou mal fondées, qu'il soit aimé ou haï ce ne sont point mes affaires. Je ne sçaurois, au moins le taxer d'une table trop splendide, car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'est qu'il se prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir-là. Pour moi, j'espére m'embarquer pour la Rochelle dans le même Vaisseau qui aportera Mr *de Frontenac*.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Quebec *le* 28. *Septembre* 1689.

LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac. *Sa réception. Son voyage à* Monreal. *Rétablissement du* Fort de Frontenac.

MONSIEUR,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne suis-je pas bien à plaindre ? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la besace, & comme si je n'étois pas assez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me persécutent & me dépoüillent de mon bien. La consolation que vous me donnez est admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philosophe. Oüi ? je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années : au bout de ce terme j'aurai apparemment dequoi rembourser le Possesseur ; je prouverai par de bons Certificats que j'étois actuellement dans le service de l'Amérique. Lorsqu'on fit l'Adjudication ; ainsi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine , & j'en joüirai paisiblement tout le reste de mes jours. La difficulté ne consiste qu'à

pouvoir vivre un ſiécle : La courſe eſt longue, & il eſt à craindre que je ne demeure en chemin. C'eſt-là, je vous aſſure, ce qui m'inquiéte le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'eſt la perte de ma terre. Au reſte, Monſieur de *Frontenac* m'a régalé pour ſa bien venuë d'une révocation de congé: j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre ſa bourſe & ſa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéïr avec de grands remercimens. Laiſſons-là mes infortunes domeſtiques, & parlons de ce qui s'eſt paſſé depuis ma derniére.

Je ne ſçaurois mieux débuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinziéme d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du ſoir. Le Conſeil Souverain eſcorté des habitans ſous les armes, fut le recevoir à la deſcente du Vaiſſeau, & comme le Port & la Ville étoient égallement illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monſieur de *Frontenac* marcha en pompe juſqu'à ſon Palais où il fut ſalué de trois décharges de canon & de mouſqueterie, & chacun s'empreſſa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjoüiſſan-

ces le ſenſible plaiſir que le retour de ce Seigneur cauſoit au public. Dès le même ſoir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis ſucceſſivement à complimenter. Les Jeſuites ne furent pas les moins ardens à demander audience & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur harangue beaucoup plus d'art que de ſincérité. Le lendemain, Monſieur de *Frontenac* ſe rendit à la grande Egliſe où l'on chanta le *Te Deum* : il paſſa le reſte du jour à recevoir les viſites des Dames qui avoient certaines raiſons ſecrettes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que pluſieurs perſonnes firent joüer pour embellir la fête. Ces réjoüiſſances augmentérent pendant cinq jours de ſuite ; & elles ne ceſſérent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez, de-là, Monſieur, ſi ce Gentilhomme eſt aimé ici, & ſi le Roi a fait plaiſir à ſes Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on ſe promet un bonheur accompli de ſon génie ſupérieur, de ſa conduite ſage & judicieuſe, & ſur-tout de ſon beau naturel. Cette eſpérance eſt fondée ſur le ſouvenir des dix années de ſon premier Gouvernement : Monſieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la ſûreté ; on poſſeda pendant tout le tems de ſon adminiſtration ces trois avantages eſſentiels de la Societé

civile, & ce fût ce qui lui procura avec Justice le glorieux titre de *Redemptor Patriæ*. Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que suivant le témoignage de tous les honnêtes gens, lorsque Mr *de Frontenac* vint en *Canada* la premiere fois, il y trouva les Colonies dans un pitoyable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une désolation universelle: Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François: Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voyageur enlevé dans ses courses, & l'altération du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté: La famine affligeoit le Païs, & comme les habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë; elle alloit périr infailliblement si Mr *de Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquiéme Lettre la maniére dont la chose s'exécuta. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté: La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible: Pourquoi plus que les autrs guerres, direz vous? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont point

point d'autre but que celui de ſatisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans notre Monde l'animoſité perſonnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations ſe font la guerre pour ſoûtenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles diſent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, de jour du débarquement de Mr *de Frontenac* Mr *de St Valiers* notre Evêque arriva par un heureux haſard au Port de cette Ville : Ce Prélat s'étoit embarqué le Printems dernier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout exprès pour le tranſporter à *l'Acadie*, à *l'Iſle de Terre-Neuve*, & à pluſieurs autres endroits qui ſont du Diocéſe de *Quebec*.

Notre Gouverneur s'étant à peine donné le tems de reſpirer des fatigues de la Mer ſe mit en canot pour *Monreal*, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voyage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le ſupliérent inſtamment d'abandonner ce deſſein, ou plûtôt d'en differer l'exécution juſqu'au retour du Printems : on lui remontra que la mauvaiſe ſaiſon ayant déja commencé, il commettoit trop ſa perſonne en s'expoſant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très-haſardeuſe. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Monſieur : qu'en ce pays-ci l'Hyver eſt fort diligent ; il y vient à

grands pas, & nous avons en Octobre des gelés plus fortes & plus épaisses que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raison à Messieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-ils besoin de toutes leurs longues vûës pour la trouver, car en raisonnant sur le sistême ordinaire, il semble que la chose devroit aller tout autrement. Quoiqu'il en soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé, car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage sans accident, & c'est aujourd'hui le septiéme jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous poussassions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y oposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une maniére si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son panchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacri-

ce ; il détacha plusieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent Coureurs de bois sous le commandement de Monsieur *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma derniére que Monsieur *de Valrénes* en se retirant avoit tâché de faire sauter les Bastions avec de la poudre : heureusement que ce Commandant avoit mal réüssi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déja relevé quelques toises des murailles abatuës, & ils comptent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'Hyver ; ce sont des nouvelles toutes fraiches, Monsieur de *Frontenac* les reçût hier au soir. Je ne veux pas suprimer une circonstance assez curieuse qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez apris par ma treiziéme Lettre que Mr *de Denonville* avoit fait present au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour servir dans les Galéres de Sa Majesté : C'étoit adoucir la répresaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un forçat ne vaut guére mieux que la mort. La plûpart de ces misérables ont succombé sous le poids de la chaîne, ils ont expiré sous la rame, ou sous les coups de nerf de bœuf ; mais on a fait grace aux autres, & Monsieur de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus distingué de la troupe étoit dans son Pays Chef des *Goyo-*

guans, & ſe nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en conſidération de ſon grade a été diſpenſé des Galéres, & comme il marque de l'eſtime pour notre Nation, & un grand attachement à la perſonne de Monſieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans ſon Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoiſſance ſoit le ſeul motif de cette honorable hoſpitalité; l'intérêt, qui, comme bien ſçavez ſe fourre par tout, y a ſa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en ſervir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce ſeroit une très-bonne affaire; mais je ſerai bien trompé ſi ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture ſur trois raiſons qui me paroiſſent ſolides : je les ai communiquées à Monſieur *de Frontenac* qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le départ des Vaiſſeaux, s'entretenir à fond avec moi ſur cette matiere. Je paſſe ſous ſilence l'entrevûë du nouveau Gouverneur avec celui qu'il eſt venu dépoſſeder : la matiere eſt trop délicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire; il y a une eſpéce de nouvelle qui ne doit point entrer dans la ſphére des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem*. Monſieur & Madame *de Denonville* ménent avec eux en France quelques Officiers qui ſe flâtent

d'un prompt avancement par le crédit de ces Patrons. Comme le vent d'Oüeſt eſt clair & modéré, & que d'ailleurs la ſaiſon de quitter le Port eſt ſur ſon déclin, on ne doute das que les Vaiſſeaux ne mettent demain à la voile. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette voiture. Adieu, Monſieur,

Je ſuis votre, &c.

A Quebec, *ce* 15. *Novembre* 1689.

LETTRE XIX.

Incurſion dans la Nouvelle Angleterre, & *dans la* Nouvelle York. *Funeſte Ambaſſade des* François *chez les* Iroquois. *Entrepriſe mal concerté des* Anglois *&* *des* Iroquois *qui ſe joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.*

MONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon voyage: Le Maître d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin & d'eau-de-vie, & arrivé à *Quebec* depuis environ quinze jours, a eu ſoin de me la faire tenir. Je voi que la curioſité vous a

pris de connoître à fond notre Commerce du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous satisfaire ; mais cela ne se peut point à present ; je ne possede pas encore assez bien la matiére, & comme d'ailleurs elle n'est pas de mon ressort, je n'en ai attrapé que ce qui s'est offert à moi chemin faisant. Mais donnez-vous un peu de patience, vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon aprentif négociant ; je n'obmettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espére vous envoyer un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous serez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaise à vous & à votre curiosité d'accepter en dédommagement de ce délai un recit de ce qui s'est passé en ce Pays-ci depuis ma derniére Lettre.

Après le départ de Mr de *Denonville* Mr de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du Pays pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruïner une petite Ville de la *Nouvelle York* nommée par les Iroquois *Coriar*, c'est ainsi que ces Sauvages appellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie

Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup de courage & de résolution. La course étoit de cent cinquante lieuës d'allée, autant de retour, & cela sur les glaces, sur les néges, & au fort de l'Hyver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de notre Gentilhomme Canadien : Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie Coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche si secréte & si heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans avoir été découvert, ni sans trouver de résistance, il pilla, brûla, saccagea tout à son aise la bicoque & ses environs; pour surcroît de bonheur, il rencontre en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en piéces. L'exploit de Monsieur d'*Iberville* ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoiblissoit l'ennemi ; mais voici une proüesse plus utile. A peu près dans le même-tems que le détachement précédent se mit en campagne Monsieur *de Portneuf*, aussi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante Coureurs de bois & autant de Sauvages : Cette troupe avoit ordre d'aller assiéger *Kenebeki*, Fort apartenant aux Anglois, & situé sur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontiéres de l'*Acadie*. Nos gens arrivez devant cette Place, se mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trou-

vérent à qui parler, & la garnison fit une fort belle deffense. Cependant les assiégeans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti : on fait donc voler contre le Fort quantité de grénades, & d'autres feux d'artifice ; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellemeut n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtez ; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discrétion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion ; mais on dit que les Sauvages l'emportérent sur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'est aux premiers qu'on est principalement rédevable de cette conquête.

Pour vous voir à present sur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monsieur, que notre Gouverneur avoit dessein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* ; il pressa sa vûë plus loin, & sans m'en demander mon avis, il résolut de m'envoyer en ce pays-là. En effet, si-tôt que les eaux furent ouvertes Monsieur de *Frontenac* me déclara son dessein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour aller faire des propositions de Paix aux cinq Nations. » » Par quel endroit, Monsieur, lui répondis-

je, ai-je pû avoir le malheur de vous « déplaire ? Vous même qui m'avez fait « vivre si généreusement cet Hyver, vou- » lez-vous me faire périr ce Printems ; car » à Dieu ne plaise que je croye d'un Sei- » gneur humain & magnifique tel que vous « êtes, que vous cherchiez à vous défaire « d'un homme qui vous est à charge. » Mr de *Frontenac* pour qui ma réponse étoit un vrai galimatias me dit de lui parler françois & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que sans le vouloir & agissant tout-à-fait en cela contre ses propres intentions, il m'envoyoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie *du Rat* n'aspiroient qu'après l'occasion pour se venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'ailleurs ces barbares garderoient d'autant moins de mesures qu'ils se sentent apuyez par les Anglois avec qui nous sommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plûtôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal possible ; que je le supliois de peser mûrement ces raisons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bon-

nes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'*O* qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur: Lorsque je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un canot avec un certain *Colin* Interprête de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais Prophête. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onnontagues*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Monsieur l'Ambassadeur sur sa bien venuë, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois personnes de sa suite. Après cette fâcheuse cérémonie & ce douloureux salut, on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes rétives les chasse devant soi, c'est-à-dire à la mesure & à la cadence du bâton, maniére

Barbare de recevoir des gens qui viennent ſincérement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût-là que le Prologue de la Tragédie. Quand nos quatre infortunez furent dans l'habitation, les anciens du Village tinrent Conſeil & délibérérent ſur le traitement qui conviendroit le mieux aux priſonniers. Je ne puis vous dire s'il y eût grande ou petite opoſition de ſuffrages ; mais la concluſion fût qu'on nous rendroit le *paroli* & qu'on agiroit avec les quatres François tout de même que nous en avions agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé *le Rat*. Jugez par-là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la réſolution des *Onnontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponſe favorable ; mais quelques *Agniés* ou *Onnoyots* qui les auroient guettez & attrapez immanquablement au paſſages des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*, & emmené le quatriéme pour le faire fuſiller par les Anglois. N'étoit-ce pas-là, Monſieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne fût pourtant point exécuté, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables victimes. Quelques ſcélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiſer le

feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous répresentérent aux *Onontagues* que si l'on renvoyoit ces prisonniers, ils pourroient échaper l'embuscade & que le plus sûr étoit de ne point s'en dessaisir & de les expédier sur le champ : Ils ajoûtérent que si on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuse justice, & comme ils parloient à des gens passionnez & qui ne respiroient que la vengeance, les Sauvages se laissérent prendre par leur foible & livrérent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes sortes de raisons, auroient dû leur sauver la vie, se firent un divertissement de leur suplice ; ils brûlérent l'Interprête & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'*O* ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boston* dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissemens utiles touchant l'état present de la *Nouvelle France*. Voilà l'histoire de cette funeste Ambassade, & on l'a sçûë par quelques esclaves qui se sont échapez des *Iroquois*. Je vous laisse à penser si cette nouvelle a chagriné Monsieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la justice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette députation à vingt Officiers, & qu'il étoit surprenant que moi seul en ait prévû le succès : une loüange si douce accommodoit bien l'oreille d'un

gaſcon. Le vingt-quatriéme de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monſieur l'Intendant & Madame ſon Epouſe furent du voyage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaut de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit conſtruire l'Hyver paſſé. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que Monſieur de *Frontenac* menoit la bande, cela va de ſoi-même. Nous voguons donc fort gravement dans notre vénérable & peſant vaiſſeau, & nous fûmes près de douze jours en chemin; mais comme rien ne nous preſſoit, nous allions ſans impatience, & ſur tout nous prévenions l'ennui en faiſant une chére de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable ſur la route, ſi-non qu'en paſſant par les *Trois Riviéres*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monſieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours aprés notre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner une chaude allarme; il aſſura Monſieur de *Frontenac* qu'un Corps de troupes compoſé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoient droit à nous. On fit auſſitôt traverſer aux troupes une prairie qu'on apelle *de la Madeleine*, & ayant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, réſolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'en-

tendoit plus de ses nouvelles le Général envoya de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent sans avoir rien vû que quelques *Iroquois* écartez & chassans auprès du *Lac Champlain*, lesquels ils amenérent prisonniers. On sçût par ceux-ci que les Anglois s'étant rébutez à cause de la fatigue & ayant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoya les troupes à leurs postes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques soldats pour favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la description. Ces Sauvages s'en retournérent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même espace de tems, je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Monreal ce 2. *Octobre* 1690.

LETTRE XX.

Les Anglois *font par Mer une entreprise assez importante, mais qui échouë par leur faute : Lettre de leur Commandant à Monsieur* de Frontenac *& la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France.

MONSIEUR,

Vous êtes fort éloigné, je m'imagine, de me croire à la *Rochelle* : j'y suis pourtant, & vous sçaurez par la Rélation suivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aspire depuis si long-tems, & dont je me croyois bien reculé. Lisez-donc, c'est un recit de ce qui c'est passé en *Canada* depuis ma derniére Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Monreal* un canot qui, par ordre du Major de *Quebec*, rodoit du côté des ennemis : Ces Navigateurs raportérent qu'ils avoient découvert proche de *Tadoussac* une Flote Angloise forte de trente-quatre voiles. Imaginez-vous si cet avis nous mit tous allertes & principalement notre Gouverneur Général, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'endormi. Ce Seigneur fit promptement

embarquer toutes les troupes dans des Bâteaux & dans des canots avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur *de Cailléres* de faire descendre autant d'habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il se jetta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette mnnture; on pressa fortement la manœuvre; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi; enfin nous employâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisiéme jour de Navigation, Quand on eut mis pied à terre Monsieur *de Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions : il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Notre artillerie n'étoit pas extrêmement formidable ; douze pieces de gros canon en faisoient le capital, ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec* : Nous n'étions pas mieux pouvûs de munitions ; mais le Gouverneur économisa prudemment sa foiblesse ; il proportionna ses batterie, & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus aucune inquiétude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'anéantir tous les efforts des Anglois, Cependant il est cerrain que

la Colonie avoit couru le dernier péril, & ç'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçû profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant notre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant notre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup férir. Mais le bon genie de la France aveugla ces Messieurs : au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un moüillage, à deux lieuës de la Place vers la pointe de l'*Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de fréquens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de sa Flote, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abregez pour faire une si belle conquète, cette conquête leur échapoit ; car profitant de leur lenteur nous travaillons sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez ; si-bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer, nous fournissoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur de convenir ſur la maniére d'éxécuter leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de ſon Bord une Chaloupe portant Pavillon François à ſon Avant : elle s'aprocha de la Ville, & avertit par le ſon d'une trompette qu'elle vouloit parler. Auſſi-tôt Mr *de Frontenac* envoye à ſa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propoſitions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flote. Notre Officier lui ayant répondu que la choſe étoit faiſable pourvû qu'il voulût ſouffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & ſe met dans la Chaloupe Françoiſe. On le conduiſit en cet équipage de *Colin Maillard* juſques dans la Salle de Mr le Comte *de Frontenac* où on lui rendit l'uſage des yeux. Après avoir ſalué notre Gouverneur il lui préſenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

» Moi Chevalier *William Phips* com-
» mandant par mer & par terre les for-
» ces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte
» *de Frontenac* Gouverneur Général de *Que-*

bec. Au nom de *Guillaume* III. & de «
Marie, Roi & Reine d'Angleterre, & «
par leurs Ordres, je viens pour me ren- «
dre Maître de ce Pays. Mais comme je «
n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu- «
ſion du ſang, je demande que vous ayez «
à me rendre vos Villes, Châteaux, For- «
tereſſes, Bourgades, & vos perſonnes à «
ma diſcrétion, vous aſſurant toute ſorte «
de bon traitement, douceur & humani- «
té. Que ſi vous n'acceptez cette propo- «
ſition ſans aucune reſtriction; je tâche- «
rai par le ſecours du Ciel auquel je me «
confie, & par la force de mes armes «
d'en faire la conquête. J'attens une ré- «
ponſe poſitive par écrit dans une heure, «
en vous avertiſſant que je ne ſerai point «
d'humeur d'entrer en accommodement »
dès que j'aurai commencé des hoſtilitez. «
Signé, *William Phips.* »

Cette Lettre, qui étoit aparemment le réſultat de tant de délibérations & de conſeils, parut plus Turque qu'Angloiſe, & l'on ne reconût point dans cette ſommation les honnêtes formalitez que l'on obſerve en pareil cas dans notre Europe. Auſſi Monſieur *de Frontenac* n'eut pas plûtôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & ſe tournant vers ſon Capitaine des Gardes il lui com-

manda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner payement au porteur de la lettre. Je ne sçai si ce Major Anglois entendoit notre langue; mais du moins sçavoit-il ce que c'est qu'un gibet; car à peine Monsieur le Gouverneur terrible par son air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-ils prononcé l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foiblesse. Il avoit grand raison de s'effrayer; Monsieur *de Frontenac* parloit fort sérieusement, & si l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercédé puissamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vîte en besogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un assemblage de Fourbans, de Corsaires, de gens sans aveu, puisque le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me semble, avoir plus d'égard pour toutes une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu sur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous exposoit tous à une funeste represaille. Je ne doute point que les deux intercesseurs n'apuyassent beaucoup sur ces raisons: quoi qu'il en

ſoit, Monſieur *de Frontenac* mit de l'eau dans ſon vin, & dit d'un ton ferme, mais aſſez raſſis à l'Officier Anglois : « Allez raporter de ma part au Chef de votre « Piraterie que je l'attens de pied ferme, & « que je me défendrai beaucoup mieux « qu'il ne m'attaquera. Au reſte, je ne « connois point d'autre Roi d'Angleterre « que Jacques Second, & puiſque vous « êtes ſes Sujets révoltez je ne vous re- « garde que comme de miſérables Corſai- « res, dont je ne crains ni les Forces, ni « les menaces, mais que je ſouhaiterois « pouvoir châtier comme vous le méritez. « N'étoit ce pas-là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris Mr *de Frontenac* finiſſant ſa réponſe jette la lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Meſſager qui, à ce que je croi, peſtoit bien tout bas contre la Commiſſion, & qui auroit voulu être bien loin, tira ſa Montre, & la portant à l'œil, il eut aſſez de courage pour demander à notre Gouverneur ſi avant que l'heure fut paſſée il ne vouloir pas le charger d'une réponſe par écrit ; mais Monſieur *de Frontenac* ſe retournant, & lançant ſur ſon homme des œillades aſſommantes, Votre Commandant, dit-il, ne mérite « pas que je me donne tant de peine, & « je répondrai à ſon compliment par la «

» bouche du mousquet & de canon. « Le Gouverneur ayant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est-à-dire qu'on lui banda les yeux ; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque-tems.

Monsieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolu d'effectuer ses menaces. Il comença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes aportérent sur le sable mille ou douze cens hommes, à l'oposite de l'*Isle d'Orleans*, à une lieuë & demie au-dessous de *Quebec* : Ces premiéres troupes restérent-là tranquillement jusqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela se fit jusqu'à trois fois sans qu'il nous fût possible de traverser ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoyer au plus vîte cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût rassembler de nos Sauvages : Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où

es ennemis s'aſſembloient, & nous nous
ıvançâmes juſqu'à demi-lieuë de ce Corps
le troupes. Comme la partie étoit trop
négale pour ſe battre à découvert, on fût
obligé de recourir à la méthode des Sauva-
ges, c'eſt-à-dire d'attaquer vaillamment par
ineſſe & par embuſcades. Le lieu où nous
ıous arrêtâmes ne pouvoit être plus pro-
pre pour exécuter cette noble maniere de
combattre : c'étoit un bois taillis couvert
le brouſſailles fort épaiſſes, & qui avoit un
quart de lieuë de traverſe. Nous étant
donc ſéparez par pelotons, nous nous ca-
châmes ſi-bien qu'il étoit impoſſible de nous
apercevoir. Les Anglois qui ne ſe dé-
fioient de rien entrérent dans le bois, &
comptoient bien de le paſſer ſans obſtacle;
mais ils ne furent pas plûtôt à notre portée
que nous levant tous à la fois nous fîmes
tomber ſur eux une grêle de mouſqueterie
qui éclaircit leurs rangs : la ſurpriſe & l'é-
tonnement ne les empêchérent pas de faire
leurs décharges à leur tour; mais au mo-
ment que nous les voyons prêts à tirer
nous mettions ventre à terre, & par-là nous
nous garantiſſions de leur feu. Mais enfin
nous étant relevez une bonne fois, & cou-
rant ça & là par bandes & par pelotons,
faiſant ſans ceſſe nos décharges, nous leur
cauſâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils
marchoient vers la ville en bon ordre :

Tambour-battant, & Drapeaux déployez, ils commencérent à perdre la tramontane : Ce qui les dérangea le plus, ce fut lorsqu'ils aperçûrent nos Sauvages : Les Anglois oubliérent alors tout ce qui s'apelle discipline ; le désordre & la confusion se mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies : Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à se sauver le premier, & mettre tous ses camarades derriere soi, tous criant à plein gosier, *Indians*, *Indians* ; si bien qu'il nous fut aisé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comptâmes environ trois cens des ennemis restez sur la Place, sans avoir perdu de notre côté que quatre Officiers, dix Coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Messieurs voulurent avoir leur tour, & l'aparence étoit de leur côté, car outre qu'ils se tenoient sur leurs gardes contre l'embuscade, ils faisoient marcher avec eux quatre piéces de canon de bronze montées sur des affuts de campagne. Il nous en fallut donc découdre tout de bon ; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'est pas que les Anglois manquassent de courage : on peut dire même que dans cette occasion-là ils se battirent en fort braves

gens

gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramassez, & nullement instruits au métier de la guerre, ils ne sçavoient ce que c'étoit que de voir le feu sans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainsi combattans en étourdis & sans aucune discipline, ils s'enferroient eux-mêmes, & ils donnoient la plus belle du monde pour se faire assommer. D'ailleurs, ces pauvres gens avoient souffert dans le voyage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis, & ils auroient eu bon besoin de se reposer & de se refaire avant que d'en venir aux prises. Enfin, il manquoit une tête sur les épaules de leur Commandant : Ser *William Phips* étoit bien broüillé avec la prudence & la conduite militaire, & quand cet Amiral eût été payé pour nous rendre service, & pour mener son monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverseroient plus aisément le bois taillis ; mais ils se trompérent : il est vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre tentavive ; cependant nous les repoussâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de regagner bien vîte l'endroit de leur débarquement. Cette seconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes : de notre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sau

vages ; Monſieur *de Sainte Hélénè* reçût à la jambe une bleſſure dont il eſt mort. Notre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuër ces étourneaux d'Avanturiers, qu'il nous prit envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce deſſein nous les ſuivîmes ſans bruit juſques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur cabanage. Le ſoir ayant favoriſé notre marche & notre arrivée, nous nous couchâmes ſur la terre dure, réſolus de paſſer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour ſur les Anglois : mais ils nous diſpenſérent de cette peine-là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous aperçûmes qu'ils ſe rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuër, plus par haſard que par adreſſe, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque ſorte, le pied levé pour ſauter dans les chaloupes. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laiſſérent ſur le ſable leurs Tentes & leurs canons. Tout cela fut tranſporté dès le matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages ſe diſperſérent dans le bois pour viſiter exactement les morts, & s'aproprier, comme par droit d'héritage ou de conquête, toute la dépoüille de ces cadavres.

Quand au Chevalier *Phips*, il n'eſtimoit pas aſſez peu ſa perſonne pour commander

les troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt qu'il eut mis son monde à terre, il léve l'ancre, & vient moüiller avec quatre gros Vaisseaux à la portée du mousquet de la basse-Ville. Il fit résonner d'une grande force son tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à oposer qu'une batterie de six canons à huit livres de balles : mais Mr *Phips* ne réüssissoit pas mieux sur Mer que ses troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de son Artillerie se réduisit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maisons ; & le dommage fut à peu près de cinq ou six pistoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous surprendre, Monsieur si vous vous souvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles sont d'une pierre extrêmement dure, & qui est à l'épreuve du boulet.

Le Sur-Amiral bien déchû de ses hautes espérances, renonce à une toison qu'il s'étoit flâté d'emporter & de haute lute, & ce fier Argonaute prit tout doucement la résolution de se retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monsieur *de Frontenac*, mais d'un stile radouci & bien

différent de celui de la Lettre, l'échange de quelques prisonniers Anglois avec le Sieur Joliet, sa femme, sa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris sur le Fleuve *Saint Laurent* dans une barque apartenante audit Sieur Joliet. Notre Gouverneur Général topa volontiers à la proposition, & le marché s'exécuta sur le champ, après quoi le Commandant fit apareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle York*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaisseaux qui assurérent avoir vû cette Flote sillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüest. Ces quatre Bâtimens l'avoient échapée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Castor venoit de la Baye de *Hudson*. Etant entrez dans la Riviére du *Saguenay* par *Tadoussac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois sans en être aperçûs, ils se cachérent, mirent leur canon à terre; en dressérent de bonnes batteries, & résolurent de demeurer-là jusqu'au dénouëment de la piéce. Mais ayant eu le plaisir de voir repasser la Flote ennemie au-dessous de *Tadoussac*, ils rembarquérent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & sans crainte ils moüillerent devant *Quebec* le douziéme de Novembre. Cependant par une bisarre desti-

née ces Vaiſſeaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une eſpéce de naufrage au Port : A peine en avoit-on tiré la cargaiſon qu'il ſurvint un froid exceſſif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échoüer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monſieur *de Frontenac* : tout rempli de ſon glorieux ſuccès, il étoit dans l'impatience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit ſouhaité de dépêcher un Courier aîlé, ſi la choſe étoit poſſible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Pays des Fables, il ſe voyoit reculé juſqu'au Printems prochain pour mander à Verſailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtiſan. De mon côté, ſans vouloir faire comparaiſon avec notre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore cet Hyver en Canada, je donnois des bénédictions à rebours au Dieu Borée, & à ſa biſe précoce. Nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une plie imprévûë, & qui produiſit un dégel, nous mit hors d'intrigue. Monſieur de *Frontenac* prenant avidement l'occaſion fit

aussi-tôt agréer & apareiller une Frégate désagréée, & ses ordres furent exécutez avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je lorgnois ce préparatif, & j'avois un ressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Frégate seroit équipée : mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois ; que c'étoit une bonne occasion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domestiques, & pour avancer ma fortune ; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que le plûtôt que je pourrois arriver en France ce seroit le meilleur, & sur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la résolution de périr plûtôt que de me rendre à quelque Vaisseau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laisse à examiner si une telle exhortation étoit conforme aux régles de la prudence ; mais elle flâtoit mon humeur gasconne, & ç'en étoit assez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monsieur *de Frontenac* me fit present d'une Lettre de

recommandation & de bonne encre à Monſieur *de Seignelai*. Je partis donc le vingt-ſix de Novembre, choſe inoüie, & un ſi furieux vent Nord-Eſt nous ſurprit à l'*Iſle aux Coudres*, qu'après avoir moüillé nous penſâmes chanſir ſous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'eſſuyâmes qu'une ſeule tempête : cependant, nôtre traverſée n'a pas laiſſé d'être aſſez longue, à cauſe que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieuës des Côtes de France nous ont obligé de louvoyer. Mais enfin, je ſuis débarqué heureuſement, c'eſt le meilleur que j'y trouve. J'apris que vous êtes en Province, & que Monſieur de *Seignelai* eſt dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perde infiniment à ce Miniſtre ; mais que dites-vous de mon ſort avec ma Lettre de ma recommandation ? Je parts demain pour Verſailles.

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A la Rochelle, *le* 12. *Janvier* 1692.

LETTRE XXI.

Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour.

MONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guére avec le tems, ni l'envie de faire des rélations. A present que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent, il est juste que je vous paye l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes prouësses de Cour. Ma premiere démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monsieur de *Pontchartrain* successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir presenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de *Frontenac* en ma faveur pour le Ministre défunt & oublié. Monsieur de *Pontchartrain* en parut content, & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes services, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi.

Le voyant en si belle disposition je lui étalai tous mes malheurs domestiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois besoin de tout moi-même pour poursuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit saisis, & pour terminer plusieurs procès, je le supliai de m'obtenir la permission de me retirer de la Colonie. » J'étois déja bien « informé, répondit le Ministre, de la « mauvaise situation de vos affaires, & je « souhaiterois pouvoir contribuer à les re- « mettre sur un meilleur pied. Il est rai- « sonnable que vous y fassiez vous-même « tous vos efforts, & vous aurez du tems « suffisamment pour cela. On vous permet « de rester en France jusqu'au départ des « derniers Vaisseaux pour *Quebec* : mais « le Roi ne veut point que vous quittiez le « service de l'Amérique ; & il faut vous « tenir prêt pour y retourner. » Ce fut à moi de baisser la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris tout rêveur, & faisant refléxion que j'allois me battre contre Messieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup sûr, & conséquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma famille, ils convinrent tous à me renvoyer à la consulte des meilleurs Avocats. Ceux-

ci me donnérent une affluence de mots, diſcoururent long-tems; citérent Cujas & Barthole, me montrérent le pour & le contre; puis la concluſion fût que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une ſi fâcheuſe prophétie, jointe à ce qu'il falloit payer très-graſſement ces Oracles, me découragea tout-à-fait, & j'aimai autant renoncer à ma légitime que de me briſer contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laiſſer tout-là. Cependant, à la ſollicitation de mes amis, & par le conſeil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laiſſai aller à demander une proviſion ſur mes biens, quoique ſaiſis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le ſervice. Mais j'eûs tout lieu de me répentir de cette procédure: Je m'épuiſai de forces & d'argent à ſolliciter, & le pis eſt que je n'y gagnai rien. Le crédit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêtérent par tout, & d'ailleurs la ſomme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne juſtice ſe réduiſoit à ſi peu de choſes qu'elle n'eût pas ſuffi pour les dépens de la pourſuite. Je me trouvai donc bien-tôt à ſec, & aſſez embarraſſé où trouver des reſſources. Meſſieurs de *Bra-*

gelone ſont de fort honnêtes gens, comme bien ſçavez ; mais ils ſont incomparablement plus de cas du précieux métail que des perſonnes de leur ſang : j'ai reçû de leur part des conſeils tant & plus ; mais pour aucun ſecours effectifs, point de nouvelle, & j'étois mal ſi je n'avois rencontré que des amis de leur généroſité. Monſieur l'Abbé d'*Ecoutte* en a mieux agi ; ayant égard à mes preſſans beſoins, & ſçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaiſe fortune, il tira de ſon treſor une centaine de Loüis, & m'en fit preſent. Cette ſomme m'a ſervi à payer les frais d'une Chevalerie de Saint Lazarre : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonore pas le bon Saint qui en eſt le Patron n'étant guére moins pauvre que lui : mon inſtallation ſe fit dans la chambre de Monſieur de Louvois, & cette cérémonie dura biens moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au tréſor la ſomme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecouttes* me mettroit ſur le corps quelques bénéfices ſimples dont il pouvoit ſe décharger aiſément ſans faire une bréche conſidérable à ſa fortune : mais il allégua certaines raiſons de conſcience pour s'en diſpenſer, & je croi que ſon grand ſcrupule étoit la crain-

te de pécher contre la rétention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir solliciteur d'emploi. Oh le malheureux métier! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ royal où dans l'espérance d'une ample moisson qui souvent se trouve très-modique, & encore plus souvent n'est rien du tout, on séme l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous êtes-vous promené long-tems devant la porte ou dans la cour de Monsieur de *Pontchartrain*? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son antichambre & d'y rester cinq ou six heures, à quoi aboutit ce manége qu'il faut recommencer tous les jours? à bien se presser, & à se démêler assez de la foule pour être aperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner votre vénération. Si vous avez le bonheur de lui presenter un Mémoire herissé de cinquante raisons, autant en emporte le vent: le Monseigneur donne votre Placet à un Secretaire qui le suit; celui-ci le porte aux Srs.

de la Touche, de Begon, & de Saluberri : il vous faut courir promptement mendier à force de pistoles la faveur des laquais de ces Commis, sans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux, & la destinée d'un Officier dépend ainsi d'un faquain de valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron, direz-vous ; & où le prendre ? Les Grands Seigneurs sont des Saints qui ne guérissent plus de rien, leur crédit est à bas, & quelque forte que puisse être leur récommandation, Monsieur le Ministre n'en va pas moins son chemin. Autrefois il faisoit bon être le bâtard, le laquais, le Vassal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter sûrement sur la fortune ; mais ce tems-là n'est plus, ou du moins il ne se trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la premiére faveur. La grande difficulté est d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & souvent vous vous flâtez que ces Altesses & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lorsqu'ils sont tout de glace pour votre service, vous êtes encore trop heureux si les promesses de ces Grands ne sont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous desservent pas sous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat soit si rare. Vous sçavez, Monsieur, que pour

entretenir le courage & la valeur parmi la nobleſſe de France, on l'à tirée de l'occaſion des délices en la réduiſant à une plus qu'honnête pauvreté : ainſi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de parens & d'alliez, n'oſeroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Miniſtres toujours apuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui ſeul au-deſſus d'eux, ſe ſont mis ſur le pied de refuſer indifféremment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'eſt avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils ſe débaraſſent de leurs ſollicitations. Cependant, ſous le nom du Roi, Meſſieurs les Miniſtres ont carte blanche : ils diſpoſent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent ſans être obligez de prendre compte, tant Sa Majeſté ſe repoſe ſur leur zéle & attachement à ſon ſervice. Toute leur dépendance conſiſte à ſupoſer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un mérite qu'ils n'ont pas, ou à exagérer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bon-

heur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand ſoin de les ſuprimer, & ſi l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'eſt que dans la vûë d'augmenter leur diſgrace & leur *reprobation*. Pour ce qui eſt du vrai mérite, & des égards que la juſtice voudroit qu'on eut pour ceux qui ſe diſtinguent dans le ſervice, c'eſt ce que ces ſortes de Miniſtres ont grand ſoin d'écarter : La vertu toute nuë paſſe pour un monſtre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir ſa récompenſe, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces ſortes de Miniſtres, car ils ne ſont pas tous de cette mauvaiſe tournure : j'en connois qui ſont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domeſtiques de ſe mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le ſuccès, & leurs Commis même, ne ſont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ſes Miniſtres équitables ſont en très-petit nombre, & que s'ils ne ſont pas réduits à l'unité, ils en aprochent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suiſſes & les Laquais ont les mains toujours ouvertes pour recevoir les piſtoles des prétendans, & qui par-là ſont les Agens & les Courtiers d'un ſordide & honteux trafic que le Maître fait de ſon pouvoir & de ſa probité. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur,

combien il eſt important d'acheter la protection & l'apui de certains Laquais : Je n'outrerai rien quand je vous dirai que cette canaille peuple par ſon crédit les Armées d'Officiers. Auſſi Dieu ſçait avec quelle ſoupleſſe on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on ſe courbe en les ſaluant : tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monſieur*, eſt fouré par tout, & pour peu qu'on crût la choſe utile on iroit juſqu'au Monſeigneur, voire juſqu'à la Grandeur. Mais on réſerve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne ſçai où nos Miniſtres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de ſe faire ainſi qualifier : ç'a été aparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la ſource. Quoiqu'il en ſoit, les Miniſtres ſe maintiennent parfaitement bien dans la poſſeſſion de ces ſuperbes titres, & il n'y a pas juſqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secretaire d'Etat n'ait toûjours à la bouche le Monſeigeur & la votre Grandeur ; vous verrez qu'à la fin cela ira juſqu'à l'Excellence. Enfin, Monſieur, c'eſt un déſagréable Pays que le Pays des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raiſons de pain & de fortune eſt contraint d'y voyager doit faire bonne proviſion de patience : il faut être d'une attention infatiguable ſur les moyens de parvenir à ſes

ſins, & la ſeule moitié de ces moyens ſuffiroit pour pouſſer tout honnête-homme à bout. Vous ne trouvez que des piéges ſous vos pas, que des obſtacles en votre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos ſervices, vous ſerez bien habile ſi vous pouvez déconcerter les ruſes, les fineſſes & les machinations qu'on opoſe à toutes vos démarches, il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à eſſuyer les plus indignes baſſeſſes : ce qui le plus ſouvent ſe termine au chagrin & au deſeſpoir. Somme totale : les injuſtices qui ſe commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'inſçû du Roi, ſont inconcevables, & il y auroit de la matiére pour un gros livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me ſuis donné toute l'agitation poſſible pour obtenir quelque avancement ; mais parce que ma finance s'eſt trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pû alléguer de mes courſes, & de mes avantures du Canada, n'a pas produit le moindre effet, car je compte pour rien ce qu'on m'a donné pour derniere réponſe & pour déciſion. Le Roi, m'a-t'on dit, ordonne à Mr *de Frontenac* d'avoir ſoin de votre fortune, & de vous placer le plus avantageu-

ſement qu'il lui ſera poſſible quand l'occaſion s'en preſentera. C'eſt-à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la diſcrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après-tout, ne peut me donner qu'une miſérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laiſſai pas de recevoir ce bienfait imaginaire comme ſi ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en diſant que Sa Majeſté & ſa Grandeur m'honoroient beaucoup au-delà de mes mérites. Avec un ſi beau préſent je me ſuis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer: je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaiſſeau que Mr l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Maupeou* doit être des nôtres, & Mr l'Intendant me l'a très-expreſſément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthéſe, eſt Neveu de Madame de *Pontchartrain* eſt attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pû lui dire pour le détourner de ce deſſein n'a fait que le piquer davantage. Mr le Comte d'*Aunai* nous convoye juſqu'au Nord & Sud du *Cap de Finiſterre*, & doit nous laiſſer à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A la Rochelle *le* 26. *Juillet* 1691.

LETTRE XXII.

D'part de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *sa Navigation jusqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaisseau* Anglois *qu'il combattit. Son Vaisseau échoüë. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *&* d'Iroquois *a défait un Corps de Troupes Françoises.*

MONSIEUR,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous apareillâmes de la Rade de la *Rochelle*, pour faire la grande traverse de *Canada*. Le 5 Août nous aperçûmes un grand Vaisseau à qui Monsieur le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voillier, au bout de trois heures il se trouva bord-à-bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon *Génois*. On tira quelques coups de Canon à son Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obstination du Capitaine fut cause que Mr d'Aunai fit tirer sur le Corps du Vaisseau : Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots sur le tillac, la frayeur saisit l'é-

quipage ; ce qui obligea le Capitaine de se mettre dans la chaloupe & de porter ses Passeports & ses Connoissemens à bord de Monsieur d'Aunai. Le 10 après avoir pris hauteur, & les pilotes s'estimant être Nord & Sud du Cap *Finisterre*, Mr d'Aunai m'envoya son canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une lettre de remerciment. Le Pere *Bechefer* Jesuite, qui avoit été plusieurs années Supérieur du Collége de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occasion pour retourner en France, s'étant trouvé toûjours incommodé depuis le prémier jour que nous mîmes en mer. Le 23 d'Août nous essuyâmes un gros coup de vent de Nord-Oüest, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du banc de *Terre Neuve*. La tempête étant finie, il survint un vent de Nord-Est, qui nous poussa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6 Septembre nous découvrîmes un Vaisseau qui de la Côte de *Gaspé* portoit sur nous à pleines voiles. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais sa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lorsque nous le connûmes pour tel, il ne tarda pas en arri-

vant à pleines voiles, de ſe trouver bien-tôt à la portée du mouſquet. Il arbora d'abord pavillon *Anglois* & noùs lâcha ſa bordée. Nous arborâmes auſſi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne diſcontinua point de part & d'autre, fut aſſez violent; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit ſans nous être fait grand mal. Deux matelots eſtropiez, ving-huit ou trente coups de boulet dans nos mâts, dans nos vergues & dans les œuvres mortes, firent tout notre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr *Duta*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaiſſeaux Marchands. Il me donna des rafraîchiſſemens, & il m'aprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaiſir. Nous pourſuivîmes notre route malgré le vent de Sud-Oüeſt, qui nous obligea de courir bord ſur bord juſqu'à *Portneuf* près de *Tadouſſac*. Nous échouâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obſtiné à donner fonds trop près de terre, penſa nous faire périr. A minuit le Vaiſſeau donna de ſi fortes culées que je le croyois entre-ouvert; mais la marée ſe retirant peu à peu, il demeura couché ſur le côté ſans paroître endommagé. Je fis

Porter auſſi-tôt un ancre de toüée au largue, amaré à pluſieurs grêlins épices bout-à-bout, & le lendemain la marée ayant remonté & remis le Vaiſſeau à flot, je fis haller deſſus avec le Cabeſtan. Le 13 nous moüillâmes près de *l'Iſle Rouge*, & le lendemain 14 nous franchîmes ce paſſage ſans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Eſt.

Le 15 nous moüillâmes à *l'Iſle aux Liévres*. Le 16 nous paſſâmes *l'Iſle aux Coudres*, le 17 nous arrivâmes à la traverſe du *Cap Tourmente*, & le jour ſuivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reſte, de l'embouchûre du Fleuve juſques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puiſſe ſouhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de conſidérer les Côtes opoſées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Riviéres à la Bande du Sud, pourquoi les Vaiſſeaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne ſe trouve que le moüillage des *Papinachois*, les *Sept Iſles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahiſon ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüeſt, qui régne les trois quarts de l'année ſur ce Fleuve, étoit cauſe qu'on n'oſoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin,

Juillet & Août qui puissent être les assurateurs d'un Vaisseau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette navigation du Sud seroit sans cela plus belle, plus facile & moins dangereuse que l'autre, parce qu'on pourroit moüiller tous les soirs à l'entrée des Riviéres qui se déchargent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoyer nuit & jour, en virant sans cesse de bord, comme on est obligé de faire lorsqu'on range celle du Nord. Telle est la navigation du Fleuve S. Laurent : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant notre Vaisseau ne fût pas plûtôt affourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Frontenac*, & je lui presentai Monsieur de *Maupeou* qui fût reçû en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai aprises à notre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûë de *l'Isle de Monreal*. Sur cette découverte le

Gouverneur de l'Isle fit passer au plûtôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant saisi des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout notre Camp, qu'il mit en déroute: Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échapérent; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proüesse, n'allassent s'emparer du Fort de *Chambli* Mr *de Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Monreal* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poste menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente avanture; car Mr *de Valrénes* ayant rencontré dans sa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois, me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les cinq Nations, est d'une

d'une négociation beaucoup plus épineuſe qu'on ne s'imagine. Cependant, Monſieur *de Frontenac* veille à la ſûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'inſulte, & c'eſt aparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les habitations circonvoiſines d'aporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'hyver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaiſſeaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au vent. Adieu Monſieur,

Je ſuis votre, &c.

A Quebec *le* 10. *Novembre* 1691.

LETTRE XXIII.

Quelques Vaiſſeaux pris ſur les Anglois. *Une troupe d'*Iroquois *eſt défaite, & l'un de ces Sauvages eſt brûlé vif à* Quebec. *Une autre parti de la même Nation après avoir ſurpris des Coureurs de bois eſt ſurpris lui-même. Monſieur de* Frontenac *propoſe une entrepriſe à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Frégate pour France, & il eſt contraint de relâcher à Plaiſance. Une Flote Angloiſe vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque ſon coup. L'Auteur achéve heureuſement ſon voyage.*

MONSIEUR,

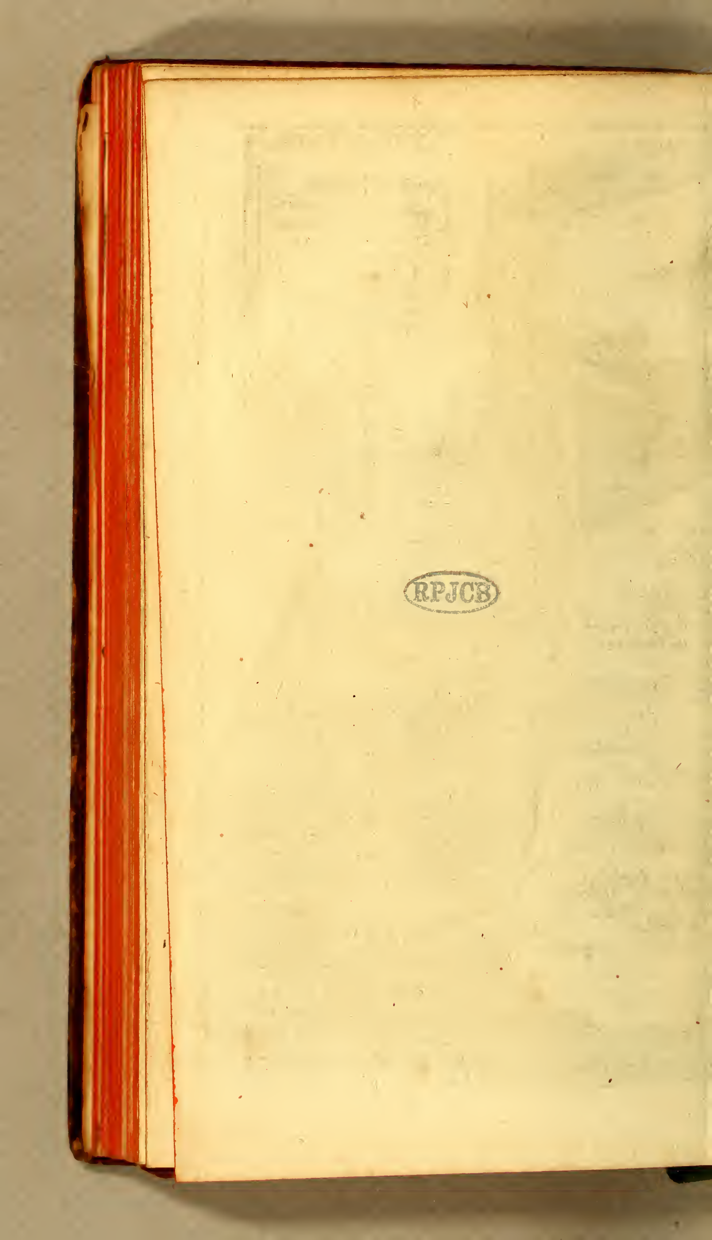
Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les avantures du Canada, & c'eſt de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois après avoir reçû votre Lettre, & je n'ai pû y répondre plûtôt manque d'occaſion. Vous me dites que vous êtes content de la deſcription que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous feriez bien aiſe d'en avoir une auſſi exacte de tous les Pays du *Canada*. J'aurois de la peine à vous ſatisfaire pour le preſent, parce qu'il me faut

du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'eſt pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de ſuſpendre votre curioſité pour quelque-tems. En attendant, voici la relation de ce qui eſt arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaiſir. Dès que les Vaiſſeaux furent partis de *Quebec* l'année derniere, Mr *de Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matéraux propres pour la conſtruction de quelques redoutes de pierres y ayant été tranſportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lorſque je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené priſonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr *de Nelſon*, qui fut pris dans la Riviére de *Kénebki* ſur les Côtes de *l'Acadie* avec trois Bâtimens qui lui apartenoient, & comme il eſt fort galant homme, Mr *de Frontenac* le logea chez lui & le traita avec toute ſorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller ſur les glaces du côté du Fort *de Frontenac*, & cinquante Sauvages amis voulurent être de la partie. Ils rencontrérent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de ſoixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les piſtes de quelques-uns de leurs Chaſſeurs qui s'étoient

écartez du cabanage, & le jour ſuivant ils furent tous ſurpris, égorgez, ou faits priſonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeſte incurſion que les Iroquois, comme vous pouvez vous en ſouvenir, firent dans l'Iſle de Monreal, & qui depuis ce tems-là avoit toûjours vécu chez eux dans l'eſclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de ſe trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faiſoit à ſes Maîtres, s'il n'eut crié de toute ſa force, *miſéricorde, ſauvez-moi, je ſuis François*. Le Chevalier de Beaucourt s'en revint à la Colonie avec ſon Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit faits priſonniers qui furent auſſi-tôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivez Mr *de Frontenac* condamna fort judicieuſement les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrêmement Madame l'Intendante & les Jéſuites. Il n'y eût point de ſuplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible ſuplice; mais le Juge fut inéxorable, & les Jéſuites employérent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit qu'il falloit de toute néceſſité faire un exemple rigoureux



Tom 2e Pag 172
TABLE
des renvois
A Fort de Plaisance
B Redoute tracee et proposee....
C Habitation
D Greve sur quoy on seche les mourues
Echelle d'une petite lieuë
quart
1/2
1 lieu
nvois
ontagne
uverte de
eux fort du
mps jadis
ort de Plaisance
Rade de Plaisance
ieu ou les
oruës se peschent
assin de peu
eau.......
Riviere ou les
umons se peschent
ieu appellé la
ntaine au pied du
ont
remier mouillage
la Flote Angloise
ieu ou la Flote canone
Fort
Chaloupe Angloise
ortant deux Officiers
Vaisseaux Fran
ois moüilles
ans le port....
Pointe Verte
Route des Vaisseaux
Rochers
Rocher
la Grande Baye de Plaisance


RPJCB

pour intimiditer les Iroquois ; que comme ces barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même maniere, puisque l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à present, sembloit les autoriser de s'aprocher de nos plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risque, que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maîtres ; mais que dès qu'ils aprendroient que les François les font brûler, ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux miserables en subissent toute la rigeur. La fermeté de Monsieur de Frontenac parut surprenante, lui qui peu de tems auparavaut avoit, aux instantes prieres de Madame l'Intendante, favorisé trois ou quatre personnes coupables de mort. Cette Dame, ne se rebutoit pas néanmoins, & la constance de Monsieur son époux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations, mais il n'y eut pas moyen d'entâmer la résolution de Monsieur de Frontenac, & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa femme. Dès qu'on fut donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iro-

quois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à condition qu'ils se hâteroient de l'accomplir. En effet, cette conversion se fit en poste, & en moins de dix heures les Catéchuménes furent instruits & baptisez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'est traiter nos Saints Mystéres un peu trop cavaliérement, disions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la grossiéreté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenses ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes ausquels une raison éclairée par une culture a tant de peine à se soûmettre ? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Esprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enseigner tout en un instant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous aperçûmes bien-tôt que le Christianisme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop legérement à nos sacrez mystéres ; car si-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jesuites traitez par eux comme des diseurs de contes & de chansons furent contraints de se retirer, après quoi ces misérables commencérent leur chant funébre & de mort suivant la coûtume de leur Nation. Quel-


RPJCB


Tome 2e Page 175
Combat entre deux Vaisseaux
Anglois et François

que personne charitable leur ayant fait jetter un coûteau dans la prison, le moins courageux s'en servit si habilement qu'il tomba mort sur la place. Quelques jeunes *Hurons* de *Lorete* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenérent sur le *Cap au Diamant* où ils avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fût trouvé en pareil cas. Pendant le suplice, il ne cessa de chanter, » qu'il étoit guerrier, brave & intrépide, que » le genre de mort le plus cruel ne pour- » roit jamais ébranler son courage, qu'il » n'y auroit point de tourmens capables » de lui arracher un cri, que son camara- » de avoit été un poltron de s'être tué lui- » même par la crainte des tourmens, & » qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la con- » solation d'avoir fait le même traitement » à plusieurs *François* & *Hurons*. « Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jetta ni larmes, ni soûpirs ; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durerent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds

devant deux grosses pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordoit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une maniére inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer des plus horribles, pour combler de crüauté, ces bourreaux lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu dessus du sable brûlant si un esclave des Hurons de Lorette n'étoit survenu fort à propos pour lui décharger sur la tête un grand coup de massuë dont il expira : Cela se faisoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compassion d'abreger par-là les tourmens de ce malheureux. Au reste, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la musique de notre homme, & l'on m'a assûré qu'il chanta jusqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a assûré, car je n'assistai qu'au commencement de la piéce, & les seuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs soûtenir la vûë jusqu'au dénoüement. J'en ai vû brûler plusieurs chez les peuples où je me suis trouvé dans

le cours de mes voyages, & j'en ai l'imagination si frapée que je ne puis y penser sans peine; mais c'étoit bien malgré-moi que j'étois témoin d'un spectacle si hideux, car on est obligé d'y assister lorsqu'on se trouve malheureusement chez les Nations Sauvages qui font souffrir ce cruel genre de morr à leurs prisonniers : Toutes ne le font pas, comme je crois vous l'avoir dit dans une de mes Lettres; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni résolution, il faut, dis-je, que nous soyons spectateurs de l'exécration toute entiere sans même en paroître tant soit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, est bien gênant & bien désagréable pour un honnête homme.

Dès que la navigation fut libre, le Sieur de *Saint Michel*, *Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs de Castors à la tête d'un parti de Coureurs de bois, qui conduisoient plusieurs Canots chargez de Marchandises propres aux Sauvages. Ils rencontrérent en faisant le portage du *Long Saut* dans la Riviére des *Outaouas* soixante *Iroquois*, qui les ayant surpris les égorgérent, à la réserve des quatres, qui furent assez heureux d'échaper, & d'en aporter la

nouvelle à *Monreal.* Auſſi-tôt qu'on eût apris ce funeſte accident, Monſieur le Chevalier de *Vaudreüil* ſe mit en canot avec un détachement pour aller à la pourſuite de ce parti *Iroquois* : il fut ſuivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne ſçai par quel haſard il eût le bonheur de les atteindre; il les ſurprit & les attaqua avec vigueur, ils ſe battirent en deſeſpérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à pluſieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une ſalve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Monſieur de *Frontenac* ayant reçû quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entrepriſe, dont je lui avois fait voir l'importance depuis long-tems; & comme il n'avoit pas d'abord conſidéré avec aſſez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'exécuter, c'eſt ce qui lui avoit fait négliger cette affaire, voici en quoi elle conſiſte.

Je vous ai marqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre la conſéquence & l'utilité des Fort de Frontenac & de Niagara, & que dan la conjoncture où ſe trouvoit alors Mon-

ſieur de Denonville, il lui étoit impoſſible de les pouvoir conſerver. Vous aurez auſſi remarqué les avantages que les Sauvages ont ſur les Européens dans la maniére de faire la guerre dans les Forêts de ce vaſte continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos ſeules forces, nous ſommes obligez de toute néceſſité d'avoir recours à nos Sauvages Alliez Il eſt certain que comme ceux-ci prévoyent que ſi ces barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en seront ſubjuguez, comme il eſt arrivé à pluſieurs autres Nations, il eſt de leur intérêt de s'unir avec nous pour détruire ces bandis. Or, puiſqu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moyens de l'exécuter, car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils ſont, ils ne seront pas aſſez dépourvûs de bon ſens pour s'écarter deux ou trois cens lieuës de leurs Pays, & aller faire la guerre à leurs ennemis, ſans être ſûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y repoſer & y prendre des munitions. Il n'eſt donc queſtion que de conſtruire des Forts ſur les terres des *Iroquois*, & de les conſerver malgré eux. C'eſt, Monſieur, ce que j'ai propoſé il y a plus d'un an à Monſieur *de Frontenac*, & c'eſt ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire ſubſiſter trois

Forts par la voye des Lacs, avec des Bâtimens qui vogueront à la rame, que je ferai construire à ma fantaisie, lesquels étant legers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & seront même de bonne défense contre l'impétuosité des flots. Je demende cinquante matelots *Basques*, car ils sont connus pour les plus adroits & les plus habiles mariniers qui soient au monde. Il me faut encore deux cens soldats choisis dans les troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez sur ma Carte de *Canada*, aussi bien que les deux autres, sous le nom du Fort supose. Je construirai le second au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorziéme & quinziéme Lettre, & le troisiéme à la pointe de l'embouchûre de la Baye de *Toronto* sur le même Lac : quatre vingt-dix hommes suffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les Iroquois qui n'ont jamais vû de canon q'en peinture, & ausquels une once de poudre est plus précieuse qu'un Loüis d'or, ne se sont jamais ingérez d'attaquer aucune sorte de fortification. Je demande au Roi pour l'exécution de cette entreprise quinze mille écus par an, pour nourriture, entre-

tien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le pays des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hyver & l'Eté. Il sera aisé de faire des chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront legers, & mes gens s'y battront à couvert. Enfin, si vous voyez le Mémoire que je dois presenter à Mr de *Ponchartrain*, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de *Frontenac* y joignit une Lettre particuliére pour Mr de *Pontchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien exécuté, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Pays. Il ajoûte à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réüssirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Pays & les maniéres des Sauva-

ges : d'un autre côté par un hazard peu avantageux pour moi, je me ſuis aquis leur eſtime & leur amitié, & c'eſt à mon avis la ſeule raiſon qui a engagé Mr *de Frontenac* à me choiſir préférablement à tout autre. Le 27 Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ſes paquets pour la Cour, & la petite Frégate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée ſelon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâme par les travers des Monts Notre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaiſſeaux Marchands qui venoient de France ſous l'eſcorte de Mr d'Iberville, qui montoit le Vaiſſeau nommé le Poli. Le 8 d'Août, nous ſortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüeſt & d'un jour ſi clair & ſi ſerain, que nous découvrîmes l'Iſle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, auſſi diſtinctement que ſi nous en euſſions été à la portée du mouſquet. Les neuf ou dix jours qui ſuivirent furent bien différens ; à peine pouvoit-on ſe voir de la proüe à la poupe de l'artimon, car il ſurvint tout-à-coup des brumes les plus obſcures & les plus épaiſſes que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horiſon s'étant nettoyé nous portâmes ſur l'Iſle de Terre-Neuve, nous découvrîmes

le Cap Sainte Marie, enſuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaiſance. J'y trouvai environ cinquante Vaiſſeaux de Pêcheurs, la plûpart *Baſques*, en compagnie deſquels je croyois paſſer en France quelques jours après; mais comme on ne diſpoſe pas toujours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour ſe préparer, & lorſque nous fûmes prêts d'en ſortir, nous aprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaiſſeaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis ſe trouva véritable, car le 15 de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaiſance. Le 16 ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne ſe trouva pas peu embaraſſé, n'ayant que cinquante Soldats dans ſon Fort, & très-peu de munitions. Outre cela, ce poſte étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparaſſent de cette hauteur. Je pris ſoixante Matelots *Baſques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils vouluſſent tenter une deſcente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüſſis effectivement ſans tirer un coup de mouſquet. Il arriva que ſept ou huit cens

Anglois embarquez dans vingt Chaloupes ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture, changerent de route, & voguérent à force de bras jusques derriére un petit Cap, où ils jettérent un baril de goudrun, qui brûla deux arpens de broussailles. Le 18 à midi ayant aperçû qu'nne Chaloupe avoit débordé de l'Amiral, portant Pavillon blanc à son Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus incessamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le soin d'envoyer une de ses Chaloupes au-devant d'elle portant même Pavillon, fut très-surpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral souhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à son bord, ce qui fut exécuté. L'on détacha Mr de Coste-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes sortes d'honnêtetez. Il nous régala de confitures & de plusieurs sortes de vins, dont nous bûmes à la santé des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout son Vaisseau

jusques aux Batteries mêmes : ensuite il dit au Sieur de Coste-belle qu'il seroit bien fâché d'être obligé de se rendre maître de Plaisance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entreprise seroit funeste au Gouverneur, à la Garnison, & aux Habitans, parce qu'il lui seroit fort difficile d'empêcher le pillage & le desordre; que pour éviter ce malheur-là, il seroit de la prudence du Gouverneur de se rendre à composition. L'Officier bien instruit des intentions du même Gouverneur, répondit de sa part, qu'il étoit disposé à se défendre vigoureusement & à faire sauter la Place, plûtôt que de la céder aux ennemis du Roi son Maître. Les complimens finis de part & d'autre, nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embrassant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous saluer de son Canon; en récompense il fit crier cinq ou six fois, *Vive le Roy*. En débordant du Vaisseau, nous lui rendîmes le même nombre de cris; ensuite il nous remercia d'un septiéme qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fûmes arrivez au Fort, Mr de Coste-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaisseau Amiral d'où nous venions, avoit soixante-six piéces montées & pour le moins six

cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19 l'ennemi s'aprocha jusques à la portée du Canon du Fort où il moüilla en croupiere pendant qu'une de ses chaloupes vint à toute rame vers nos batteries. Le Gouvernenr y en envoya une pour sçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que son Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le pavillon rouge pour signal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'oposer à leur descente; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaisance. Ils devoient bien faire refléxion que leur canon seroit absolument inutile contre un rampart impénétrable; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer sa poudre aux moineaux que de tirer contre des cailloux & de gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commande pour eux, il falloit obéïr aux ordres de Monsieur le Prince d'Orange, & s'exposer en mêmetems à se faire couler à fond, ce qui n'eut pas manqué d'arriver si nous eussions eu assez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour suivant 20 du mois, un Pilote François prisonnier se sauva du bord de

l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il arbora au lieu où j'étois embusqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé sur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la descente qu'ils avoient voulu tenter étoit de sept ou huit cent hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y opposer, ils avoient jugé à propos de changer de résolution; qu'ils s'étoient imaginez que mes soixante Basques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre dessein que de les attirer dans un piége qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21, ils appareillérent à la faveur d'un vent de Nord-Est, après avoir brûlé toutes les Habitations de la pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la difficulté des chemins impratiquables, n'y pût arriver à tems pour s'y opposér. Ce qu'on peut dire, c'est que sans les Capitaines Basques qui se trouvérent à Plaisance, les Anglois s'en fussent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc assurer que c'est principalement à eux que lon doit la conservation de cette Place. Les Anglois ont perdu six hommes

dans cette sanglante & meurtriére expédition; & de notre côté, le sieur Boat, Lieutenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras emporté. Au reste, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde; de sorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6 Octobre, je me rembarquai pour achever mon voyage, & je fis la traverse en compagnie de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents d'Oüest nous favorisérent si agréablement, que le 23 nous moüillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, située à huit ou neuf lieuës d'ici, d'où je pars incessamment pour Versailles. Cependant, je suis,

Monsieur, votre, &c.

A Nantes, *le* 25. *Octobre* 1692.

LETTRE XXIV.

Le projet de Mr de Frontenac *est rejetté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à* l'*Auteur la Lieutenance de Roi de* l'Isle de Terre-Neuve, *&c. avec une Compagnie franche.*

MONSIEUR,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai presenté à Mr de Pontchartrain les lettres de Mr de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'exécutasse le projet d'entreprise que je proposois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fût. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs seroient entiérement parachevez, nos Sauvages amis & confédérez s'attachéroient

plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on néglige de faire ces Forts; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déja fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tentérent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne mérite; à leur retour en Angleterre, ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'oposition que je fis à leur descente. Je vous ai déja mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse, qu'en considération de cette proüesse imaginaire, Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve & de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Mon-

ſieur, qu'on récompenſe très-ſouvent des perſonnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur haſard ; cet exemple vous le perſuadera ſans peine. Quoiqu'il en ſoit, j'aurois mieux aimé pouvoir exécuter le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les manieres des Sauvages ſont tout-à-fait de mon goût. Notre ſiécle eſt ſi corrompu qu'il ſemble que les Européens ſe ſoient fait une loi de s'acharner les uns ſur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi je leur préfére les pauvres Amériquains qui m'ont fait tant de plaiſir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à Saint Nazére. Meſſieurs d'Augni Marchands de Nantes ſe ſont chargez d'entretenir la garniſon de Plaiſance, moyennant certaines permiſſions de la Cour, qui leur prête le Vaiſſeau dans lequel je dois faire la traverſe. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voye de quelques Vaiſſeaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu-là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaiſance.

Au reſte, je ne puis me réſoudre à finir cette lettre ſans vous aprendre une diſpute que j'eus dernierement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait pluſieurs voyages à Angola, au Breſil, & à

Goa. Il ſoûtenoit que les Peuples des Continens de l'Amérique, de l'Aſie & de l'Afrique étoient iſſus de trois Peres différens, & voici comment il le prouvoit. Les Amériquains différent des Aſiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe, les traits du viſage, leur couleur & leurs coûtumes ſont différentes; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun ſans proprieté de biens, en quoi ils ſont directement opoſez aux Aſiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amérique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que perſonne eût pû paſſer en ce nouveau continent avant qu'on eût trouvé l'uſage de l'aiman, que les Afriquains étant noirs & camards, avec la lévre monſtrueuſe, le viſage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le tempéramment différent des Amériquains, il croyoit impoſſible que ces deux ſortes de peuples tiraſſent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Perſan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes ſont généralement deſcendus de ce premier Pere, ſon raiſonnement ne ſeroit pas aſſez fort pour me prouver le contraire, puiſque la différence qui ſe trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique, ne provient d'aucune autre

cauſe

caufe, que de la différente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela eſt ſi vrai qu'un homme & une femme Négres, un Sauvage & une Sauvageſſe * tranſplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations ſeroient infailliblement auſſi blancs que les plus anciens Européens. Le Medecin nia le fait, & ſoûtint que les deſcendans de ce Négre & de cette Négreſſe naîtroient auſſi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlans qu'en Afrique, ces enfans n'aquéreroient pas ce luſtre noir, ou ce hâle qu'on diſtingue aiſément ſur la peau des Négres qui ſont élevez dans leur propre Pays. Pour mieux apuyer ſon hypotheſe il aſſuroit avoir vû quantité de Négres à Liſbonne auſſi noirs qu'en Afrique, quoiqu'ils fuſſent d'une troiſiéme génération en Europe, & que leurs Triſayeuls euſſent été tranſplantez en Portugal. Il ajoûta que les deſcendans des premiers Portugais qui habitérent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, ſont ſi peu bazanez qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver ſon raiſonnement par un fait in-

* Sauvageſſe. *Ce mot paroît un peu rude, mais l'uſage le fait trouver plus doux. Sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.*

conteſtable, qui eſt que ſi les rayons du Soleil étoient la cauſe de la noirceur des Négres, il s'enſuivroit que les Breſiliens ſituez ſous le même degré de l'Equateur que les Afriquains, devroient être auſſi noirs qu'eux, ce qui n'eſt pas; car il eſt conſtant que leur teint paroît auſſi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas-là, il ſoûtint encore que les deſcendans des premiers Sauvages du Breſil qu'on a tranſportez en Portugal depuis plus d'un ſiécle, ont auſſi peu de poil & de barbe que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les deſcendans des premiers Portugais qui peuplérent les Colonies du Breſil ſont auſſi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal: cependant, continua-t'il, quoique tout ce que j'avance ſoit abſolument vrai, il ſe trouvera des gens qui ſoûtiendront aveuglement que les enfans des Afriquains & des Amériquains dégénerent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres ſe laiſſent careſſer par les Européens; ce qui fait qu'on voit tant de mulâtres aux Iſles de l'Amérique, en Eſpagne & en Portugal; au lieu que ſi elles étoient auſſi-bien gardées, en Europe que les Portugaiſes le ſont en Afrique & en Amérique, les enfans des Breſiliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaiſes. Voilà, Monſieur,

le raisonnement de ce Docteur qui rencontre assez bien sur la fin. Cependant son principe est très-faut & très-absurde, puisqu'il n'est pas permis de douter, sans être dépourvû de foi, de bon sens & de jugement, qu'Adam est le seul Pere de tous les hommes. Il est sûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur visage & leur couleur un peu olivâtre marquent une grande différence entr'eux & les Européens. J'en ignore la cause, cependant ce n'est point l'effet de l'air & des alimens. Car sur ce pied-là les descendans des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a près de cent ans, & qui pour la plûpart courent les bois, vivant comme les Sauvages, dévroient être sans barbe, sans poil, & dégénérer aussi peu-à-peu en Sauvages: ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allégué toutes ces raisons il changea de propos, & pour mieux étaler ses extravagances, il me demanda ce que je pensois du salut de tant d'Amériquains ausquels vrai-semblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monsieur, que je n'hésitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel: ce qui le fâcha si fort qu'il pensa me dévisager. » Comment, dit-il, peut-on dam- »

» ner ces pauvres gens avec tant d'assu-
» rance : il est probable que leur premier
» Pere, bien-loin de pécher comme notre
» Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le
» cœur droit, puisque ses descendans sui-
» vent exactement la loi de l'équité natu-
» relle, exprimée en Latin par ces paro-
» les si connuës, *Alteri ne feceris quod tibi*
» *fieri non vis* ; & que n'admettant point
» de propriété, de biens, de distinction ni
» de subordination entr'eux, ils vivent com-
» me fréres, sans dispute, sans procès, sans
» loix & sans malice ; mais supposons,
» ajoûta-t'il, qu'ils sont originaires d'Adam,
» on ne doit pas croire qu'ils sont damnez
» pour ignorer les véritez du Christianisme ;
» car enfin Dieu peut leur imputer le sang
» de Jesus-Christ par des voyes secrettes
» & incompréhensibles ; & d'ailleurs, le
» libre arbitre supposé, sa divine Majesté
» sans doute a plus d'égard aux mœurs
» qu'au culte & qu'à la créance ; le défaut
» de connoissance, poursuivit-il, est un
» malheur, mais non pas un crime, &
» qui sçait si Dieu ne veut pas être honoré
» par une infinité d'hommages & de res-
» pects différents, comme par les Sacrifi-
» ces, les danses, les chansons & autres
» cérémonies des Amériquains. » A peine
eût-il cessé de parler que je le relançai vi-
goureusement sur les points précédents,

mais après lui avoir fait entendre que si parmi les *multi vocati*, qui sont une poignée de gens de la bonne Religion, il ne s'en trouve que *pauci vero electi*, tous les Amériquains sont bien à plaindre. Il me répondit éfrontément que j'étois aveugle de déterminer en dernier ressort qu'ils étoient au nombre des réprouvez, & de les damner sans quartier, parce que c'étoit insulter à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi capricieusement envers ses Créatures que le portier de Saint Paul envers ses deux vases. Cependant comme il vit que je le traitai d'impie & d'homme sans foi, il me paya de ces sottes paroles en me quittant, *fidem ego hic quæ adhibetur misteriis sacris interpello; sed fidem illam quæ bonæ mentis soror est quæque rectam rationem amat.* Jugez delà, Monsieur, si ce brave Médecin eût pû transporter les Montagnes.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nantes *ce* 10 *May* 1693.

LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de trente Vaisseaux Anglois, *vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des* Anglois *en toutes leurs entreprises d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaisance. *Son départ pour le* Portugal. *Combat contre un Corsaire de* Flessingue, *&c.*

MONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne soyez sensiblement touché de la triste & fatale avanture qui m'est arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous sçaurez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous apareillâmes le 12 de May. Notre traverse ne fût ni longue ni courte, puisque nous arrivâmes au Port de Plaisance le 20 de Juin, après avoit fait une Prise Angloise, chargée de Tabac, sur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluër Mr de Boüillon, Gouverneur de la Place, pour lui té-

moigner la joye que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente ; & qu'il voyoit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, dont je lui avois parlé, étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fût jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêtérent sans intérêt. Le 18 Juillet le Sieur Berai de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux : ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme votre neveu souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aise que je vous envoyasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16 Septembre on aperçût une Flote Angloise de 24 Vaisseaux, qui moüilla à la Rade presque dans le même tems qu'elle fût découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco

Weilher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Isle, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lorsqu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultiéme Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre canons sur ce poste élevé, qui incommodérent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'apareiller plûtôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des *Anglois* en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déja remarqué plusieurs fois que les entreprises n'échoüent ordinairement que pour vouloir un peu temporiser ; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens presentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois sollicité mes Emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ : il ne se contenta pas de s'aproprier

les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se faire un scrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les habitans, & de faire travailler les autres sans salaire. Je ne vous parle point des concussions qu'il fait ouvertement. Car quoiqu'il ait contrevenu formellement à dix Articles contenus dans les Ordonnances de Loüis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaisir de faire des presens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnérent tous les autres; le 20 Novembre, c'est-à-dire, un mois après le départ de nos Vaisseaux Pêcheurs, m'étant avisé de donner à souper à quelques habitans, il entra masqué dans ma Maison avec ses Valets, cassant vîtres, bouteilles, verres, & renversant tables, chaises, armoires, & tout ce qu'il trouva sous sa main. Avant que j'eusse le tems d'entrer dans mon cabinet pour prendre mes pistolets, cette troupe insolente disparût fort à propos; car je l'aurois chargée & même poursuivie, si les Conviez ne m'eussent retenu. Le lendemain ses Valets firent main-basse,

ſur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton, Cette ſeconde inſulte ayant pouſſé ma patence à bout je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Aſſaſſins, lorſque les Récolets me remontrérent que pour ne pas altérer le ſervice du Roi, il falloit que je diſſimulaſſe mon reſſentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture, pour tâcher de diſſiper le chagrin que je reſſentois de ne pouvoir pas lever le maſque. Voici la troiſiéme piéce qu'il me joüa trois jours après : ce fût de faire arrêter deux Soldats que j'avois en-envoyé faucher du foin dans les prairies à une demie lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été ſurpris dans leur travail, on les lia & on les amena priſonniers ſur le pied de Deſerteurs, ſous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place ſans ſa permiſſion, & ce qui auroit été de plus funeſte pour ces deux pauvres innocens, c'eſt que ſans les inſtantes priéres des Récolets & de ſes Maîtreſſes il leur auroit fait caſſer la tête, en vûë de me chagriner. Après cet incident, les Récolets me conſeillérent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien ceſſer toutes ſes perſécutions, en l'aſſûrant que j'étois entiérement ſon Serviteur & ſon ami. *Durus eſt, hic ſermo.* Cependant, quelque répugnance que j'euſ-

se à me rendre à un avis si contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtissoit furieusement chez moi, je ne laissai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence, Je fus chez lui, j'entrai dans sa Chambre & nous trouvânt tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus soumis que n'auroit fait un esclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les fois que je pense à cette bassesse. Quoiqu'il en soit; au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses domestiques; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assûrer qu'il m'auroit fait arrêter si les Habitans avoient parû être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût : mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorgea il y a trente ou quarante ans en ce Pays-là, lui fournit une ample matiére à réfléxion. Il jugea

donc que le parti de feindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Récolets qui vouloient appaiser ces troubles naissans, n'eurent point de peine à nous raccommoder, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous vîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroissoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajoûter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant notre accommodement, des faussetez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander la voye dont le hazard se servit pour faire tomber ses pa-

piers entre mes mains, cette indiſcrétion pourroit être deſavantageuſe à quelques perſonnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Récolets eurent vû & lû les ſuppoſitions contenuës dans ſes écrits, ils n'héſitérent point à me conſeiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus ſe mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoiſſoient avoir innocemment concouru à ma perte, en rétabliſſant la paix entre lui & moi. Cet avis ſalutaire me fit appercevoir le riſque où j'étois expoſé, ſi je demeurois plus longtems à Plaiſance; de ſorte que la crainte d'aller à la Baſtille après l'arrivée des Vaiſſeaux de France, me fit réſoudre à renoncer aux eſpérances de ma fortune en quittant mes Emplois. Dès que les Habitans aprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réſerve de trois ou quatre) pour m'aſſurer qu'ils étoient prêts de ſigner mes Procès verbaux en cas que je vouluſſe changer de réſolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attireroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des ſéditieux & des perturbateurs du repos public, puiſque par un déteſtable principe de Politique, l'inférieur a toûjours tort, quelque

bonne raiſon qu'il puiſſe avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des Emplois qui ſembloient me conduire inſenſiblement à quelque groſſe fortune ; mais enfin le ſéjour de la Baſtille occupoit ſi fort mon eſprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi ſur la ſituation fâcheuſe où je me trouvois, à m'embarquer ſur un petit Vaiſſeau qui étoit le ſeul & le dernier qui devoit paſſer en France. La propoſition que je fis au Capitaine de lui faire un preſent de mille écus fut ſi-bien reçûë, qu'il s'engagea de me jetter ſur les Côtes de Portugal, moyennant cette ſomme, à condition que je garderois le ſecret. Le meilleur de l'affaire eſt que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bel-Iſle, de l'Iſle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter auſſi-tôt que je ſerois débarqué. Il croyoit avec raiſon que notre Vaiſſeau devoit aborder à l'un de ces trois Ports, mais trois cens piſtoles remiſes fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne ſont guére accoûtumez à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette ſomme dont je ne me défaiſois pas ſans peine, me ſauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai dont le 14 du mois dernier malgré tous les riſques qu'on eſt obligé de courir, quand on eſt aſſez mal-

heureux de naviguer durant l'hyver dans l'eſpace de Mer qui s'étend depuis l'Iſle de Terre-Neuve juſqu'en France. Il eſt inutile de vous dire que je laiſſai quantité de meuble à Plaiſance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux ſuivre la route & vous dire que nous eſſuyâmes trois coups de vent effroyables, ſans recevoir aucun coup de Mer, & que nous ſinglâmes à mâts & à cordes 150 lieuës, pendant la derniere de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, souflant du Nord-Oüeſt. Celle-ci fut ſi violente que les Matelots s'embraſſoient & ſe diſoient le dernier adieu, ne faiſant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcaſſe de notre Vaiſſeau nous abîmât ſans reſſource. Si cette bouraſque nous fit peur, les vents contraires de l'Eſt & du Nord-Eſt que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüeſt du Cap de *Finiſterre*, nous cauſérent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligez de louvoyer pendant 23 ou 24 jours, enſuite dequoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un haſard extraordinaire nous fûmes attaquez par un Armateur de Fleſſingue, qui ne pouvant nous aborder à cauſe de l'agitation des flots, ſe contenta de nous canonner avec ſi peu de ſuccès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un ſeul homme. Il eſt vrai que les œuvres mortes, &

les cordages de notre Navire furent tellement endommagez, qu'après nous être séparez de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant les manœuvres étoient en desordres. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projetté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eut pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre; ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il feroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûë de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le moüillage de la rade sous le canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement *incidit in Scillam*, &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès

que nous eûmes donné fond, je comptai les mille écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de ſa vie. La Chaloupe ne fût pas plûtôt à l'eau que je deſcendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva lancre pour continuër ſon voyage en France. Au reſte, j'adreſſe au Marchand de la Rochelle qui m'a toûjours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Pays-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joints un petit recuëil des mots les plus néceſſaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois eſt la plus belle langue & la plus étenduë de ce Continent. Si votre Neveu perſiſte dans le deſſein de faire un voyage en ce Pays-là, je lui conſeille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverſe, afin de pouvoir enſuite demeurer cinq ou ſix mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoye l'explication des termes de Marine qui ſont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a ſervi de divertiſſement pendant le voyage que je viens de faire ; car en reliſant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remar-

ques dont je vous ferai part lorſque j'aprendrai que vous êtes content des Mémoires qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoiſſez facilement que j'ai renoncé à toute ſorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. juſqu'à preſent. Les curieuſes Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront ſans doute vos amis, pourvû qu'ils ne ſoient pas de ces inſuportables dévots qui ſe feroient crucifier plûtôt que de ſouffrir qu'on fronde un Eccleſiaſtique. Je vous prie de m'écrire à Liſbonne & de me mander ce que vous aurez apris touchant mon affaire. Vous avez d'aſſez bonnes correſpondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voye ordinaire de ſes preſens, lui réüſſiroit au point de me faire arrêter en arrivant en France, où il s'imaginoit que j'aurois la folie d'aborder, ne peſte de tout ſon cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoiqu'il en ſoit il eſt autant de ſon intérêt de me faire donner la mort, ſelon les faits dont il m'accuſe fauſſement, qu'il eſt de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra, plus je ſerai vengé, & par conſéquent j'aurai lieu de me conſoler aiſément de la perte de mes Emplois & de la diſgrace du Roi.

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Vienne en Portugal, *le* 31 *Janvier* 1694.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES QUI SE TROUVENT DANS LE PREMIER & second Tome.

A.

A *Fourcher*, c'eſt jetter deux ancres l'un à droits & l'autre à gauche du Vaiſſeau, pour le tenir ferme & l'aſſurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner ſur ſon Cable.

Allege, c'eſt à-dire, vuide, ſans charge.

A mâts & à corde, c'eſt être à ſec, c'eſt-à-dire, ſans voiles.

Amener les Voiles ou le Pavillon, c'eſt les abaiſſer, à cauſe de l'excès du vent, ou pour ſe rendre à l'ennemi.

Apareiller, c'eſt faire les travaux néceſſaires pour mettre un Vaiſſeau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Métaphore ſimbolique, qui ſignifie la Paix elle-même.

Arriver, c'eſt aller droit ſur un Vaiſſeau, ou ſur une terre à la faveur d'un vent largue, ou d'un vent en poupe.

Aterrage, c'eſt l'abord de quelque terre lorſqu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la ſûreté du Vaiſſeau & le repos des Pilotes.

Astrolabe, est un instrument de Mathématique dont il est presque impossible de se servir en pleine Mer, à cause de l'agitation des flots. Il y en a de deux sortes. Les premieres dont les Pilotes se servent quelquefois dans le voyage des Indes, lorsque la Mer est unie comme la glace d'un miroir. Celles-ci ne sont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptres, qui servent à conduire le rayon visuel jusqu'à cet astre. Les derniéres dont les Mathématiciens ont accoûtumé de se servir pour des Observations Astronomiques, sont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphére.

B.

B*Anc de Terre-Neuve*, ou *Banc* en général, est une élevation de terre dans la Mer, comme la forme d'un chapeau est élevée au-dessus des bords. Ce Banc est couvert de trente ou quarante brasses d'eau, & pavé de Moruës.

Bande. Je n'ai point vû de gens qui ayent bien expliqué ce terme jusqu'à present. Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande* du *Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Oüest* jusqu'au *Nord-Est* : par la *Bande* de *l'Est* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord-Est* jusqu'au *Sud-Est*, par la *Bande* du *Sud* on entend la partie du Ciel contenuë dans le *Sud-Est* jusqu'au *Sud-Oüest*, & par la *Bande* de *l'Oüest* on entend la partie du Ciel contenu depuis le *Sud-Oüest* jusqu'au *Nord-Oüest*.

Bassin. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Batures, sont des basses ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins

de la surface de cet élément, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques, &c. ne puissent floter au-dessus.

Boüillons. Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voyens en Europe.

Bouteux. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve *S. Laurent.*

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

Brasse. Et une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, est un petit Bâtiment de rame & de voile leger de bois à voile latine, n'ayant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à prouë, & il est pincé pour bien aller.

C.

C*Alumet* en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établissemens que les gens de cette Nation firent en ce Pays-là, & il s'est conservé jusqu'à present parmi les François qui y sont. Les *Iroquois* appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Poagan.*

Canadiens, sont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On apelle celles des Isles de l'Amérique Méridionale *Creoles.*

Capa y d'espada. C'est un titre de Gascogne que les gens de cette Province donnérent autrefois par ironie au Conseiller du Conseil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce

Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

C*argue*. Carguer les voiles, c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mâts, au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

C*asse-tête*. Ce mot signifie massuë Les Sauvages l'apellent *Assan Oustik* c'est-à-dire, que *Assan* signifie *Casse* & *Oustik* signifie *tête*. Ainsi ce deux mots signifient *Casse-tête*.

C*henail*. C'est une étenduë d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux sont bordez de fonds plats, ce qui fait qu'on a a précaution d'y mettre des boüées ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui se conduisent par le moyen de ces marques ou même par la sonde; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail*.

C*lisses*. Ce sont de petites feüilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet en canot qu'une bonne doubleure à un habit.

C*ompas de variation*. Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Este incessamment dans l'autre Hemisphére, au lieu qu'elle Nord-Oüeste toujours en celui-ci; c'est-à-dire au deçà de la Ligne Equinoxiale. De sorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'aperçoivent par le

moyen d'une alidade, & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lorsque le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coureurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens* ausquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude excercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Pays de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages*. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieuës en canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les apeller plûtôt Coureurs de risques, que Coureurs de Bois.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que louvoyer, dont j'ai donné l'explication.

D.

D*Onner des Culées.* C'est lorsqu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrémité de la quille soit bien forte pour résister à quelque culée, lorsque le fonds est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est-à-dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & à s'esquiver s'il peut.

Donner fond. Donner fond, c'est la même chose que moüiller l'ancre, ou la jetter au fond de la Mer ou d'une Riviére.

E.

E*Cores.* Sont les bords d'un Banc, lesquels sont escarpez comme une muraille.

F.

FEstin d'Union. Terme dont les *Iroquois* se servent pour signifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'est-à-dire, entre les cinq Nations *Iroquoises*.

Flot. Bâtiment à flot, c'est lorsqu'il flotte sur l'eau sans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux sens. Celui de ma Lettre est le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être transporté d'un lieu à un autre, un fret de personnes, de bled de liége ou de plume, est plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choses remplissent un Bâtiment sans le charger; au contraire des Marchandises pesantes, à sçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G.

GOuverneur. C'est conduire un Vaisseau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le secours de la bride) lorsqu'il fait assez de vent pour le faire mouvoir, car sans cela tout Navire est plus immobile qu'un Gouteux dans son Fauteüil.

Grelins épisses. Sont des cordages amarrez bout-à-bout, entrelassez & joints les uns au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épisse.

H.

HUniers. Sont deux voiles convenables aux deux mâts de Hune d'un Vaisseau, lesquels sont directement situez ou posez sur les deux plus grands mâts.

K.

KItchi Okima. C'est ainsi que tous les Sauvages, dont les langages se raportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de

Canada

Canada, du mot de *Kitchi*, qui ſignifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les apellent *Onontio*.

L.

L*Atitude*. Il n'y a perſonne qui ne ſçache que ce n'eſt autre choſe que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe juſqu'à l'Equateur.

Louvoyer. C'eſt aller en zigue zague, comme un yvrogne, lorſque le vent eſt contraire, car alors on eſt obligé de faire des bordées, tantôt à droit tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il eſt poſſible, pour ſe ſoûtenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne ſans dériver, portant toutes ſes voiles, pourvû que la Mer ſoit belle près de quatre lieuës à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

M.

M*Aîtres* ou *Précintes*. Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une ſeule piéce, leſquelles régnent d'un bout du Canot à l'autre, à ſçavoir une de chaque côté. C'eſt ce qui ſoûtient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les varangues y ſont liées ou enchaſſées.

Molir. C'eſt ſe rallentir, diminuër ou ceſſer peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il eſt aux abois.

P.

P*Arages*. Ce ſont de certains eſpaces ou portions de Mer, entre-deux Caps, deux Iſles, deux Terres, ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce ſont deux petits mâts ſituez ou poſez ſur les mâts de hune. Ce ſont auſſi les voiles convenables à ces deux petits mâts.

Portage. Faire portage, c'eſt tranſporter les Canots par terre d'un lieu à un autre; c'eſt-à-dire, du pied d'un Cataracte juſqu'au deſſus, ou d'une Riviére à un autre.

Porter. Porter ſur une terre, c'eſt aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'eſt l'extrêmité ou la queuë d'un Vaiſſeau. Le Gouvernail y eſt placé & ſoûtenu par les gons de l'Eſtambord où les vis du Gouvernail ſont enchaſſez.

Prouë. C'eſt la tête ou l'avant d'un Vaiſſeau qui coupe les flots, c'eſt-à-dire, le bout ou l'extrêmité d'un Vaiſſeau qui ſe preſente le premier à la Mer.

Q.

Q*Uille.* C'eſt l'ame d'un Bâtiment, c'eſt-à-dire, une longue piéce du meilleur bois qu'on puiſſe trouver ou pluſieurs jointes enſemble, pour ſuporter le grand faix de toutes les piéces de charpente qu'on employe à ſa conſtruction.

R.

R*Adoubler.* C'eſt-à-dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du brai, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il eſt parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Iſle, une Côte, &c. c'eſt les côtoyer à bonne & raiſonnable diſtance.

Refouler. C'eſt forcer la marée ou refouler les courans d'une Riviére, c'eſt-à-dire, naviguer contre le courant, aller, du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régnent, ſont ceux qui parmi les

trente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alisez régnent depuis les *Canaries* jusqu'aux Isles de l'Amérique, soufflant de la bande de l'Est depuis que le monde est monde, sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Est un instrument pour la Pêche semblable à des Ruches d'Abeilles.

S.

S*Ancir* ou *chansir*, c'est-à-dire couler bas, couler à fond, périr, se perdre. *Sancir* sous les ancres, c'est être brisé & fracassé par les coups de Mer, qui arrive aux vieux Vaisseaux en de mauvaises rades foraines.

Sauter. Sauter une Cascade, un Saut, un Cataracte, c'est-à-dire descendre en bâteau ces dangereux précipices, en suivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adresse.

Scier. C'est nâger à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner son bâteau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire presenter la prouë au fil de l'eau quand le gouvernail est endormi.

Scorbut. Est une corruption dans la masse du sang. Il y en a de deux sortes. Le Scorbut terrestre & le Scorbut aquatique, apellé vulgairement le mal de terre. Le premier se contente d'accabler son homme d'infirmitez incurables qui le ménent peu à peu au tombeau ; & le second conduit infailliblement à la mort en sept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied sur la terre ; ce qui est le seul reméde.

Sillir ou *singler*, c'est-à-dire, pousser en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

T.

TOulet. Eſt une cheville de bois dur qu'on enchaſſe en certains trous ménagez de deux en deux pieds dans le plat bord d'une Chaloupe.

Traîneaux. C'eſt une voiture ou machine conſtruite en figure de quarré long ſur deux petites piéces de bois de quatre pieds de longueur & de ſix pouces de largeur, où ſont cloüez pluſieurs cerceaux couverts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux piéces ſont d'un bois dur très-bien poli, afin de mieux gliſſer ſur la neige & ſur la glace. Ceux-ci ſont les traîneaux à cheval ; car ceux dont on ſe ſert avec deux ou quatre Dogues, ſont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luiſant, leſquelles ont un demi pouce d'épaiſſeur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

V.

VArangues. Celles-ci ſont à peu près de la figure des varangues plates des Flutes, avec cette différence qu'elles embraſſent le Canot en dedans d'une précinte à l'autre, où elles ſont enchaſſées. Leur épaiſſeur eſt de trois écus, & leur largeur eſt de quatre pouces.

Vent frais. Eſt un vent modéré, qui ſouffle également ſans ravaler.

Voguer. C'eſt faire avancer un Bâtiment de rames par le ſecours de ſes avirons.

Fin du ſecond Tome.

